UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01445905 1

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Unknown Donor

M9827 kx

LECTEUR FRANÇOIS.

OU,

RECUEIL DE PIÈCES,

EN PROSE ET EN VERS,

TIRÉES DES MEILLEURS ÉCRIVAINS.

Pour servir

À PERFECTIONNER LE JEUNES GENS DANS LA LECTURE;

À ÉTENDRE LEUR CONNOISSANCE DE LA LANGUE FRANÇOISE;

ET À LEUR INCULQUER

DES PRINCIPES DE VERTU ET DE PIÉTÉ.

PAR LINDLEY MURRAY,

AUTEUR D'UNE GRAMMAIRE ANGLOISE, ETC.

K 58975
8.3.47

SECONDE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

À YORK:

De l'imprimerie de T. Wilson et R. Spence, High-Ousegate,

Pour LONGMAN, HURST, REES, et ORME; DARTON et HARVEY, à Londres: pour WILSON et SPENCE à York: et pour CONSTABLE et Co. à Édimbourg.

1806.

PRÉFACE.

L'ACCUEIL favorable que le public vient de faire aux recueils intitulés, " English Reader," et " Sequel to the English Reader," a fait croire au compilateur qu'un ouvrage de la même nature, en François, seroit reçu avec quelque degré d'approbation. Il a donc entrepris de former, dans cette langue, un recueil de pièces choisies, en prose et en vers. Il se flatte qu'on le trouvera propre à perfectionner les jeunes gens dans la lecture ; à leur faciliter la connoissance de la langue Françoise, et à leur donner du goût pour ses beautés : et, en même temps, à leur fournir des instructions solides, vives, et intéressantes, sur les sujets les plus importans de la morale et de la piété.

Les extraits qui forment ce volume, sont, pour la plupart, tirés des meilleurs écrivains du siècle de Louis XIV. siècle dans lequel, selon la remarque

d'un auteur célèbre, " l'éloquence a eu son plus grand éclat, et la langue a été fixée ;" et ils contiennent une grande variété de style et de composition. L'étudiant peut donc s'assurer qu'il y trouvera la langue Françoise, dans toute sa pureté; qu'il se formera le goût sur les plus beaux modèles ; et qu'il ne manquera pas d'acquérir quelque connoissance des différentes manières d'écrire, en prose et en vers, d'un grand nombre d'auteurs François*. Le compilateur espère que ce petit recueil, tant par la variété des matières qu'il contient, que par l'agrément du style, ne manquera pas d'attrait pour les jeunes personnes: il n'a rien négligé pour le rendre aussi intéressant qu'instructif.

Dans chaque partie de l'ouvrage, le compilateur a beaucoup désiré qu'il ne se trouvât aucun sentiment, aucune expression, qui pût porter dans

---

* Le compilateur a donné une attention particulière à l'orthographe, que l'on trouvera conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie Françoise. Les accens, qui y sont très-nombreux, serviront à faciliter la prononciation.

l'esprit des jeunes gens des principes faux ou dangereux ; ou qui pût donner la plus légère atteinte à l'innocence, et à la pureté, qui font l'ornement et la sauvegarde de leur âge. Il s'est fait un plaisir, et un devoir, de leur offrir des pièces, dans lesquelles la vertu et la piété sont placées dans les points de vue les plus aimables, et les plus attrayans.

L'espérance de contribuer à la bonne éducation de la jeunesse, a été l'unique motif qui a fait former ce recueil. Le compilateur se croira bien récompensé de son travail, si on le trouve de quelque utilité, pour adoucir les peines de ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse ; pour rendre l'étude de la langue Françoise plus agréable aux jeunes personnes ; et pour leur inspirer l'amour de la vertu et de la piété.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES EN PROSE.

CHAPITRE I.

Page

SENTENCES ET PARAGRAPHES DÉTACHÉS, ... 1

CHAPITRE II.

NARRATIONS.

SECT. 1. Le règne heureux 25
2. Solon à la cour de Crésus 30
3. Misère du tyran Denys 33
4. Beau modèle pour les jeunes gens 36
5. Une bonne éducation est le meilleur héritage 42
6. Siége de Calais 45
7. Beau trait de Henri IV. roi de France 49
8. Alibée : conte moral 52

CHAPITRE III.

PIÈCES DIDACTIQUES ET RAISONNÉES.

SECT. 1. Sur la Providence 58
2. Preuves frappantes de la vérité d'un avenir 59
3. Excellence de la religion chrétienne 64
4. Preuves de la religion chrétienne 66
5. Sur la paix de l'âme 70
6. Sur l'art de bien penser 72
7. Exhortation aux jeunes gens 76

CHAPITRE IV.

DESCRIPTIONS.

Page

SECT. 1. Le lever du soleil 81
2. Description d'une rivière 83
3. Des volcans 85
4. Comparaison entre la nature brute et la nature cultivée 87
5. Description de la ville de Tyr 90
6. Excellence et avantages du commerce 92
7. Le luxe 95
8. Structure et usage des sens 97
9. Marche de la vie 100
10. Caractère de Cyrus 102
11. Caractère de l'empereur Théodose, et de Flaccille, son épouse 106
12. Caractère de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans 110
13. Caractère du grand Newton 112
14. L'ambition nous rend malheureux, lâches, et injustes 115
15. Le roi conquérant 117
16. Le roi bienfaisant 119
17. L'homme juste 121
18. La charité chrétienne 122

CHAPITRE V.

PIÈCES PATHÉTIQUES.

SECT. 1. Mirtile ; ou, la tendresse filiale 127
2. Belle preuve d'amour filial et conjugal 129
3. Vicissitude des choses humaines 131
4. Jahia et ses enfans 134
5. Mort du pécheur 139
6. Mort du juste 145

CHAPITRE VI.

DIALOGUES.

Page

Sect. 1. Mentor et Télémaque.—Portrait d'une femme accomplie 149

2. Le berger et le chasseur.—L'homme content de son état 153

3. Glaucon et Socrate.—Présomption de la jeunesse..... 156

4. Socrate, Timon, et Alcibiade.—Il faut haïr et mépriser le vice, et plaindre les méchans 159

5. Alexandre et Diogène.—La vertu seule fait le bonheur, et la gloire de l'homme 167

CHAPITRE VII.

DISCOURS ORATOIRES.

Sect. 1. Remontrance d'Artabane à son frère Darius 173

2. Discours d'Annibal à Scipion 175

3. Discours de Flavien à Théodose le Grand 178

4. Discours de S. Chrysostôme, sur la disgrâce d'Eutrope 183

5. Sur le petit nombre de ceux qui seront sauvés 189

6. Éloge de Lamoignon 195

CHAPITRE VIII.

PIÈCES MÊLÉES.

Sect. 1. Traits de la vie privée de P. Scipion l'Africain 203

2. Le souhait 208

3. Nécessité de réprimer son humeur 214

4. Sur la médisance 218

5. Exhortation de saint Bernard au pape Eugène 222

6. Instruction d'un oncle à son neveu 225

7. Avis de la marquise de Maintenon à la duchesse de Bourgogne 227

8. Lettre de la marquise de Sévigné à sa fille 230

Page

Sect. 9. Lettre de la marquise de Maintenon, sur les vanités du monde 231

10. Lettre de la marquise de Lambert, sur la mort du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. 232

11. La religion peut nous rendre grands, au milieu de nos malheurs mêmes 236

12. L'évangile n'est pas incompatible avec les devoirs, et avec le bonheur, de la société 238

13. Les merveilles éclatent également dans les plus grands corps, et dans les plus petits 239

14. Le disciple de la religion naturelle, et celui de la religion révélée, méditant sur les attributs du Créateur 241

15. Comparaison du païen mourant au chrétien mourant 246

16. Caractère d'Évagore, roi de Salamine 249

17. Caractère de Dion 254

18. Mort de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans 259

19. Les méchans sont misérables, au milieu des richesses et des honneurs du monde 263

20. L'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands, et l'usage le plus délicieux de la grandeur 267

SECONDE PARTIE.

Pièces en Vers.

CHAPITRE I.

SENTENCES ET PARAGRAPHES DÉTACHÉS. 271

CHAPITRE II.

NARRATIONS.

Page

Sect. 1. Le roi et le philosophe 281
2. Le vieillard et les trois jeunes hommes 282
3. Le chêne et le roseau 283
4. Le vieillard et ses enfans 285
5. Le renard et le chat 286
6. Le rat tenant table 288
7. La montre et le cadran solaire 289
8. L'homme instruit de son destin 290
9. Le jeune Chinois 292
10. Le cavalier, le villageois, et le piéton 293
11. Le palais de la mort 294

CHAPITRE III.

PIÈCES DIDACTIQUES.

Sect. 1. Vanité des souhaits 297
2. C'est aimer Dieu, que de garder ses commandemens 298
3. Sur l'honneur véritable 299
4. Sur la médiocrité 301
5. Sur le nouvel an 302
6. Devoirs de l'homme 304

CHAPITRE IV.

DESCRIPTIONS.

Sect. 1. Portrait de l'amitié 307
2. La sensibilité 308
3. Caractère de l'homme juste 309
4. L'heureux paysan 310
5. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne 312
6. Description d'un orage 314
7. Fin de l'automne 316
8. Puissance et majesté de la nature sous la zone torride 317
9. L'âge d'or 321

CHAPITRE V.

PIÈCES PATHÉTIQUES.

Page

Sect. 1. La maison enterrée sous les glaçons 326
2. Bonté de Dieu, et foiblesse de l'homme 330
3. La vertu exercée, purifiée, et affermie, par l'affliction 333
4. Le combat intérieur 336
5. Bonheur des justes, et malheur des réprouvés 337

CHAPITRE VI.

PIÈCES MÊLÉES.

Sect. 1. Retraite champêtre 340
2. L'enfant et les noisettes 342
3. Le lieu de la naissance nous est cher 345
4. Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage 345
5. Sur la convalescence 348
6. Reconnoissance envers Dieu excitée par la contemplation de ses ouvrages 350
7. Réflexions sur l'hiver 352
8. Sur l'amour excessif de la vie 354
9. La sagesse sait tirer notre bonheur de nos calamités 356
10. La religion chrétienne est bien consolante, pour les affligés 359
11. Pouvoir et excellence de la vertu 361
12. Ode à la fortune 363
13. Sur le luxe 368
14. La charité 371

NOTICE DES ÉCRIVAINS CONTENUS DANS CE RECUEIL ... 375

LECTEUR FRANÇOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

PIÈCES EN PROSE.

CHAPITRE I.

SENTENCES ET PARAGRAPHES DÉTACHÉS.

SECTION I.

Le premier des biens est la paix de nos cœurs.

La bonté fait le charme de la société.

La religion et la vertu peuvent seules assurer le bonheur.

On doit réprimer avec soin les premières saillies des passions.

La folie est le germe du malheur.

Souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

Ne remettez point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

La paresse est une source inépuisable d'ennuis.

Un défaut avoué et reconnu est déjà à demi corrigé.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté.

L'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres.

Ne nous vengeons qu'à force de bienfaits.

Un bon cœur aime à partager ses biens et ses plaisirs.

La discrétion est la compagne fidèle de la sagesse.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Ce que nous appelons un mal est souvent un bien véritable.

Les plus fortes apparences sont souvent trompeuses.

Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

Une personne véritablement instruite ne cherche point à faire parade de sa science.

La bonne humeur est le baume de la vie.

En adoucissant notre humeur souvent nous changeons notre fortune.

Jouir du bien présent est un secret très-rare.

Il ne faut point faire ce qu'on reprend dans les autres.

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes.

SECTION II.

La plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps.

Les premières années sont précieuses, puisqu'elles peuvent assurer le mérite des autres.

Mettez de la règle dans toutes vos vues, et dans toutes vos actions.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

Croyez n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation, est une espèce d'ingratitude.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, et dont les raisons cachées sont très-sages et très-solides.

Si l'on ne sent point du tout les petites obligations, l'on est incapable de ressentir fortement les grandes.

Il est rare de juger sainement de ce qui brille au dehors, et de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur.

Tout ce qui vient de la fortune, et qui est de son ressort, se ressent de son instabilité, et peut nous être enlevé promptement.

Le langage des actions est tout autrement fort et persuasif, que celui des paroles.

Au lieu de l'estime que nous cherchons par de sottes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris et de la haine.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, et à les exposer au grand jour.

Le devoir des amis consiste à se donner réciproquement de bons conseils, et à s'animer l'un l'autre à la pratique de la vertu.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

Il faut regarder, comme dans un miroir, dans la vie des autres, et apprendre, par leur exemple, à faire le bien, et à fuir le mal.

La douceur qui accompagne l'innocence, met dans notre âme une paix et une joie supérieures à tous les plaisirs, et à toutes les vaines félicités de la terre.

La vie d'un vrai chrétien offre un exemple si admirable, et si attirant, qu'il est presque impossible de se défendre du désir de l'imiter.

Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais.

L'infortuné qui se soumet courageusement à son sort, et qui souffre sans se plaindre, est, sans doute, un être aussi respectable qu'intéressant.

Il est très-rare, et, en même temps, très-héroïque, de voir avec plaisir, les actions glorieuses et les heureux succès de ceux, qui sont avec nous dans la même carrière.

Peu de gens sont assez sages, pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

SECTION III.

La bonne compagnie est indépendante de l'état et du rang; et ne se trouve que parmi ceux qui pensent et qui sentent, qui ont les idées justes, et les sentimens honnêtes.

On se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler; maxime usée et triviale, que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas.

Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, et plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; les vertus ne donnent point d'orgueil.

On peut au milieu des richesses et des grandeurs être détaché et modeste; comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre et malheureuse, conserver beaucoup d'orgueil et d'avarice.

Le premier degré de la vertu, est de ne point commettre de fautes; le second, est de souffrir qu'on nous les fasse connoître, et de n'avoir point de honte de les réparer.

Chaque vertu a ses limites; et par delà cette borne, délicate et facile à franchir, se trouve un vice.

La paresse semble offrir des routes aisées, et des biens solides ; mais le dégoût la précède, et l'ennui la suit.

L'orgueil est insatiable ; il se promet tout ; et si le moindre suffrage lui manque, il est mécontent.

La nature a ses bornes ; la fantaisie et la cupidité n'en connoissent aucunes.

Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume ; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette.

Il ne faut jamais louer que ce qui est véritablement louable ; et ne le faire qu'avec modestie et retenue, en évitant ces exagérations outrées, qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Ce qu'il y a dans la science, et dans les talens de l'esprit, capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit ; mais le bon usage qu'on en fait.

C'est un grand bonheur pour de jeunes gens de trouver des maîtres, dont la vie soit pour eux une instruction continuelle ; qui fassent ce qu'ils conseillent, et évitent ce qu'ils blâment ; et qu'on admire encore plus lorsqu'on les voit, que lorsqu'on les entend.

Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite, et faire notre éloge ; aussi devons-nous avoir une certaine confiance, qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

Le cœur malade des mortels compte pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède; et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

Nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir; et qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

SECTION IV.

Dans l'attente d'une chose passionnément désirée, le temps paroît s'écouler avec une mortelle lenteur; on compte les jours, les momens; on s'ennuie, on végète: on est véritablement malheureux.

La jeunesse est présomptueuse; elle se promet tout d'elle-même: quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre; elle se confie légèrement, et sans précaution.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes: sans elle, nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres, et souvent à nous-mêmes.

Ne soyez point précipités dans vos jugemens; n'écoutez point les calomnies; résistez même aux

premières apparences ; et ne vous pressez jamais de condamner : songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Les manières que l'on néglige comme de petites choses, sont ordinairement ce qui fait que les hommes décident de nous, en bien, ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies, prévient leurs mauvais jugemens.

On a dit que l'argent étoit un bon serviteur, et un mauvais maître : il n'est bon que par l'usage qu'on en sait faire.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés, et plus mal nourris ; qui essuyent les rigueurs des saisons ; qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude ; qui souffrent du présent, du passé, et de l'avenir ; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres : ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire ; les occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de par-

tisans, et de protecteurs : le manque d'appui et d'approbation, non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure, et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

Toutes les passions sont foibles dans leur naissance ; insensiblement elles s'enhardissent ; elles s'animent ; elles acquièrent des forces à chaque pas : il est plus aisé de les empêcher d'entrer, que de les chasser.

L'homme impatient est entraîné, par ses désirs indomptés et farouches, dans un abîme de malheurs ; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer ; il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner quand le sage laboureur sème : tout ce qu'il fait à la hâte, et à contre-temps, est mal fait ; et ne peut avoir de durée, non plus que ses désirs volages.

SECTION V.

Les jeunes gens doivent peu juger, peu décider ; mais écouter et consulter beaucoup. Quelque esprit, et quelques talens qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever.

La vertu anoblit et relève tout ce qui l'approche et l'environne ; la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourmens. Elle seule donne le prix à tout : elle seule est la source de la solide gloire, et de la véritable grandeur.

Les âmes froides, et même les âmes les plus dures, ne peuvent se défendre d'admirer la vertu. Mais elles s'en tiennent à cet hommage involontaire et stérile; tandis que les belles âmes brûlent du désir d'imiter ce qu'elles admirent.

Accoutumez-vous à voir, sans étonnement et sans envie, ce qui est au-dessus de vous; et sans mépris, ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous impose pas: il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Les hommes uniquement occupés des moyens d'accroître leur fortune, regardent comme des préjugés tout ce qui tient à la délicatesse. Quand on ne songe qu'à gagner de l'argent, il est bien difficile de conserver des sentimens nobles.

Jouissez des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit, qui vous fasse regarder les accidens, comme prévus et connus. Enfin, souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite; et que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence: on ne manque jamais de l'y trouver.

Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante. Examinez ce qui fait votre peine; écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination; et vous verrez que souvent ce n'est rien, ou qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions, que de la fortune:

ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent ; c'est l'opinion que nous en avons.

Pour arriver à la gloire par le plus court chemin, appliquons-nous à être réellement ce que nous avons envie de paroître. On se trompe fort, si l'on se flatte de pouvoir constamment mériter l'estime des hommes, par de vains dehors, par un masque de vertu, par un air, par un langage étudié. Tout ce qui n'est qu'apparence, dure peu.

L'artifice est toujours dangereux, et presque inévitablement nuisible. La meilleure et la plus sûre politique est, de n'employer jamais la ruse, les détours, et les petites finesses ; et d'être, dans toutes les circonstances de la vie, également droit et sincère. Ce système est naturellement celui des belles âmes ; et la seule supériorité d'esprit et de lumières, suffiroit pour le faire adopter.

Une bonne éducation nous offre mille ressources dans l'adversité ; et elle nous préserve du fol orgueil qu'inspirent trop souvent les faveurs de la fortune. Elle répare l'inégalité des conditions ; elle nous donne les qualités qui font aimer, et les agrémens qui préviennent et qui attirent ; elle nous rend la solitude agréable, et nous fait paroître avec éclat dans le monde : enfin, elle perfectionne la raison, forme le cœur, et développe le génie.

SECTION VI.

Peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste ?

Heureux les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! peut-on la voir sans l'aimer ? peut-on l'aimer sans être heureux ?

Qu'il est heureux, de savoir vivre avec soi-même, de se quitter avec regret, de se retrouver avec plaisir ! Le monde alors nous est moins nécessaire.

Heureux ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, leur est inconnu.

Il ne faut point se moquer des misérables : car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?

Qui ne sait pas des misères secrètes, qu'il peut entreprendre de soulager, immédiatement et par ses secours, ou du moins par sa médiation ?

Quelle infortune peut accabler, quand la vertu nous reste ?

Quel est l'insensé, qui tienne pour sûr, fût-il à la fleur de l'âge, qu'il vivra jusqu'au soir ?

Dès que les passions ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou du moins elle n'élève plus qu'une voix foible et souvent importune ; le dégoût de la vérité suit ; le charme de l'illusion augmente ; l'erreur se fortifie, nous entraîne, et nous conduit au malheur : car quel malheur plus grand, que de ne plus rien voir tel qu'il est ; de ne plus rien juger que

rélativement à sa passion ; de n'agir que par son ordre ; de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres, et d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner ?

Qui doute que la piété de l'âme la plus religieuse, ne s'altère par les exemples d'un ami, qui vit dans le déréglement, et qu'on a sans cesse devant les yeux ? On est dépositaire de ses sentimens ; on l'entend parler ; on le voit agir ; et insensiblement on s'accoutume à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est pas d'abord sans quelques répugnances, et quelques combats ; mais enfin ce qui faisoit horreur, commence à ne plus déplaire, et ensuite plaît tout-à-fait, et entraîne.

La religion seule, en inspirant des actions héroïques, peut élever une grande âme au-dessus de la gloire même. Eh ! qu'importent en effet les jugemens des hommes, et la vaine renommée d'un moment, quand on est sous les yeux du Juge suprême, qui pénètre les motifs, qui connoît les désirs, auprès duquel les intentions vertueuses ne sont jamais perdues, et de qui l'on peut attendre des récompenses immortelles, pour le bien qu'on a fait, et pour le bien qu'on a voulu faire ?

Combien sont grandes et touchantes les pensées de l'homme de bien, sur son lit de mort !—Encore un instant, et il va tout voir, tout connoître ; il va s'unir pour l'éternité à la source unique de toute perfection. Cet esprit actif et curieux va découvrir la vérité sans voile ; cette âme sensible que rien n'a pu satisfaire, va

jouir de la félicité d'admirer, et d'aimer, sans mesure, et pour toujours !—Quel espoir ! quelle attente !

SECTION VII.

Un des disciples de Confucius le priant de lui apprendre à bien mourir ; " Vous n'avez pas encore appris à bien vivre," lui répondit-il : " apprenez-le, et vous saurez bien mourir."

On demandoit à un philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse. " Je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse," dit-il, " parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse."

On demandoit un jour à un pauvre Arabe du désert, ignorant comme le sont la plupart des Arabes, comment il s'étoit assuré qu'il y avoit un Dieu. " De la même façon," répondit-il, " que je connois, par les traces marquées sur le sable, s'il y a passé un homme ou une bête."

Lorsque Tai Tsou, empereur de la Chine, visitoit les provinces de l'empire accompagné de son fils aîné, il fit un jour arrêter son char au milieu des campagnes, et se tournant du côté de son fils: " Je vous ai fait venir avec moi," lui dit-il, " afin que vous soyez témoin des sueurs et des travaux des pauvres laboureurs ; et que la compassion qu'une condition si pénible excite dans votre cœur, vous porte à ne jamais les surcharger d'impôts."

Artaxerxe Mnémon, roi de Perse, étant auprès du lit de son père malade, lui demanda, un moment avant

qu'il expirât, quelle avoit été la règle de sa conduite, pendant un règne aussi long et aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter : " Ç'a été," lui répondit-il, " de faire toujours ce que la justice et la religion demandoient de moi."

Les courtisans de Philippe, roi de Macédoine, voulant le décider à éloigner un homme qui parloit légèrement de lui : " Il faut plutôt," répondit-il, " l'engager par ma conduite à se rétracter ; voilà le soin qui doit m'occuper."

" Si vous voulez," disoit Épicure, " rendre Pythoclès véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses désirs, et de ses cupidités."

" Les bienfaits accordés de mauvaise grâce," disoit Fabius Verrucosus, " ressemblent à du pain dur qu'un affamé reçoit par nécessité, et mange avec déplaisir."

On peut tirer un fruit précieux du malheur : une personne sensible, pieuse, et réfléchie, doit nécessairement dans l'infortune perfectionner son esprit et son caractère. Cicéron a dit des hommes : " Ils sont comme les vins ; l'âge aigrit les mauvais, et rend meilleurs les bons." On peut dire que l'infortune produit sur eux le même effet.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit : " J'ai peu de bien ; je suis obligé à beaucoup de dépense : mais je me suis fait un fonds de ma frugalité ; et c'est d'où

je tire les services que je rends à mes amis."—Prenons sur nos goûts, et sur nos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

"Que vous êtes heureux!" disoit à Charles V, roi de France, la Rivière, son chambellan. "Oui, je le suis," s'écrie le prince avec transport; "j'ai le pouvoir de faire des heureux!"

SECTION VIII.

Un jeune homme d'Athènes étoit extrêmement vain de sa beauté, et considéroit un jour avec admiration sa propre statue en bronze. Un philosophe lui demanda ce qu'il imaginoit que cette statue pourroit lui dire à son avantage, si elle pouvoit parler; et enfin, sur quel sujet elle auroit lieu de se louer. "Elle pourroit dire," reprit le jeune homme, "qu'elle est belle." "Et n'êtes-vous pas honteux," repartit le philosophe, "de vous tant estimer pour un mérite, qu'une masse de cuivre peut égaler, et même surpasser?"

Xerxès, à qui la fortune avoit prodigué toutes ses faveurs, puissantes armées, flottes nombreuses, trésors inépuisables, n'étant pas encore satisfait, proposa un prix à qui pourroit trouver un nouveau plaisir. On lui en trouva, dont il ne fut pas encore content, parce qu'en effet la soif du plaisir est insatiable. "Pour moi," dit Cicéron, "je souhaiterois qu'en proposant aussi une récompense, on pût exciter quelqu'un à découvrir une nouvelle raison, qui achevât de nous

convaincre, que pour vivre heureux, il ne faut qu'être vertueux."

On demandoit à Socrate, si le fils de Perdiccas, Archélaüs, qui passoit alors pour l'homme le plus heureux, étoit heureux en effet. " Je n'en sais rien," dit-il; " car j'ignore à quel point il est savant, et homme de bien."—" Prétendez-vous que ce soit là ce qui fait la félicité?"—" Oui, sans doute, je crois les gens de bien heureux; et les méchans, malheureux."—" Archélaüs est donc malheureux?"—" Oui certainement, s'il est injuste."

Antisthène, célèbre philosophe Athénien, après avoir entendu Socrate, dit à ses disciples: " Allez chercher un maître: pour moi j'en ai trouvé un." En effet, il engagea ses disciples à venir prendre des leçons de ce grand homme; et leur en donna l'exemple. C'est ainsi qu'une âme supérieure, au-dessus de toutes les bassesses de l'envie, sait profiter des talens et des lumières des autres; et par cette noble impartialité, peut parvenir elle-même à la perfection qu'elle reconnoît, et qu'elle admire.

Pline, dans une de ses lettres, dit: " Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes fort gens de bien, quand nous sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'envie, il n'admire, il ne méprise, la fortune de personne. Les médisances ne lui font ni plaisir, ni impression. Tout ce qu'il se propose, s'il en peut échapper, c'est de mener à l'avenir une vie douce et tranquille, une vie innocente et

heureuse. Je puis donc nous faire ici en peu de mots une leçon, dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir, quand nous sommes malades."

Un marchand Mahométan (sous le règne d'Houpilaï-Han, premier empereur de la dynastie des Mongous) fit voir à la cour des perles superbes pour leur grosseur et leur beauté, et en demandoit un prix très-considérable. On les offrit à l'empereur, à qui elles plurent d'abord beaucoup; mais faisant ensuite réflexion sur leur inutilité, il les rendit en disant: "Ne vaut-il pas mieux employer le prix qu'on en demande, à soulager mon peuple?"

SECTION IX.

L'EMPEREUR Ouen-Kong croyoit non-seulement devoir une vive et tendre reconnoissance aux maîtres qui avoient éclairé sa première jeunesse, mais aussi toutes les démonstrations de déférence et de respect. Un jour qu'il passoit devant la porte d'un de ses gouverneurs, et qu'il faisoit, selon sa coutume, une profonde révérence, une des personnes qui l'accompagnoient parut étonnée: "C'est un hommage," dit le prince, "que je rends à un homme qui est grand par son mérite personnel; et moi, je ne le suis encore que par les terres que je possède: mais que ne dois-je pas au sage qui a su m'enseigner les moyens de m'élever jusqu'à lui, et d'acquérir la véritable grandeur, qui ne se trouve que dans la vertu!"

Socrate prévoyant ce que seroit Alcibiade un jour, s'y attacha particulièrement. Voyant qu'il tiroit vanité de ses richesses, et de ses grands domaines, il le mena dans un lieu où étoit exposée une carte de géographie, qui représentoit la terre entière. " Dans cette carte," lui dit-il, " cherchez, je vous prie, l'Attique." Quand Alcibiade l'eut trouvée, " Cherchez," continua Socrate, " les terres qui vous appartiennent." " Elles n'y sont pas marquées," répondit Alcibiade. " Eh quoi!" répondit le philosophe, " vous vous enorgueillissez pour des possessions, qui ne sont pas même un point sur la terre!"

Un gouverneur de la partie occidentale du royaume de Corée, ayant plus de quarante villes sous sa dépendance, se révolta contre son souverain, et se déclara sujet d'Oulo, autre souverain Tartare; et lui envoya un de ses officiers pour lui en donner avis. Oulo répondit froidement à ces députés: " Vous vous trompez, si vous me croyez capable d'approuver une trahison, quelque avantage qu'elle pût me procurer. J'aime les hommes, de quelque nation qu'ils soient, et je voudrois les voir tous en paix. Comment avez-vous pu me soupçonner d'une pareille bassesse?" Il fit ensuite saisir cet officier, et l'envoya au roi de Corée.

La réponse que la fameuse Cornélie fit au sujet de ses enfans, à une dame Campanienne, est fort célèbre. Cette dame qui étoit très-riche, et encore plus fastueuse, après avoir étalé aux yeux de Cornélie, dans une visite qu'elle lui rendit, ses diamans, ses perles, et ses bijoux les plus précieux, la pria avec instance de lui montrer

aussi les siens. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfans, qui étoient allés aux écoles publiques: et quand ils furent rentrés, "Voilà," dit-elle à la dame Campanienne, en les lui montrant, "voilà mes bijoux et mes ornemens!"

"Cicéron étoit très-sensible à la louange, comme il l'avoue de bonne foi dans une occasion, où il peint merveilleusement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été questeur, dans la pensée qu'on ne parloit que de lui dans toute l'Italie, et que partout on ne faisoit mention que de sa questure. Passant à Puzolle, dans la saison où l'on y prenoit les eaux, il y trouva beaucoup de monde. "Y a-t-il long-temps," lui dit quelqu'un, "que vous êtes parti de Rome? quelle nouvelle y dit-on?" "Moi!" dit-il, tout surpris, "je reviens de ma province." "Oui," reprit l'autre, "je me le rappelle; c'est d'Afrique." "Point du tout," répliqua Cicéron d'un ton de dépit et de colère, "c'est de Sicile." Alors un tiers se mêla dans la conversation; et reprochant au premier qu'il n'étoit point au fait des choses, "Eh! ne savez-vous pas que Cicéron a été questeur à Syracuse?" et il n'en étoit rien; car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron, confus et honteux, ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule: et il ajoute que cette petite aventure lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auxquels il s'étoit attendu.

SECTION X.

Le temps est précieux ; mais on n'en connoît pas le prix : on le connoîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'étoit rien ; et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge ; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart-d'heure nous paroîtra plus estimable, et plus désirable, que toutes les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instans ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans sa main avec une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité : et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

Il faut que la raison, après avoir orné l'esprit de son disciple de toutes les sciences humaines, et fortifié son cœur par toutes les vertus morales, le remette entre les mains de la religion, pour lui apprendre à faire un usage légitime de tout ce qu'elle lui aura enseigné, et à le consacrer par là en le rendant éternel. Elle doit l'avertir que sans les leçons de ce nouveau maître, tout

son travail ne seroit qu'un vain amusement, puisqu'il se termineroit à la terre, au temps, à une gloire frivole, à un bonheur fragile ; que ce nouveau guide peut seul mener l'homme à son principe, le reporter dans le sein de la Divinité, le mettre en possession du souverain bien où il tend, etremplir ses désirs immenses par une félicité sans bornes.

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons et aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, et dans la noblesse des sentimens. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux ; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que pour être en état de réprimer le vice, et de mettre en honneur la vertu ; être véritablement homme de bien, sans chercher à le paroître ; supporter la pauvreté avec noblesse, les affrons et les injures avec patience ; étouffer ses ressentimens, et rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger : voilà ce qui rend l'homme grand, et véritablement digne d'estime.

La providence est un attribut de Dieu, dont la connoissance est la plus intéressante, la plus importante, la plus nécessaire ; qui influe dans tous les

événemens publics et particuliers; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie, dans chaque action de la journée; qui est la plus ferme base de la religion; qui forme les liens les plus naturels et les plus étroits de la créature avec le Créateur; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle, sa foiblesse, ses besoins; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu, de la reconnoissance, du détachement, de l'humilité, de la résignation, de la patience; et qui fournit à la piété et au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière, par les vœux, par les actions de grâces, par les sacrifices.

O toi qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changé insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante, et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout excepté à la douleur.—Ce temps te paroît éloigné: hélas! tu te trompes; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus

s'approcher. Ne compte donc jamais sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs purs, et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

CHAPITRE II.

NARRATIONS.

SECTION I.

Le règne heureux.

NUMA étoit né, et faisoit sa résidence ordinaire, à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellèrent Quirites. Porté naturellement à la vertu, il avoit encore cultivé son esprit, par l'étude de toutes les sciences dont son siècle étoit capable, et surtout de la philosophie. Il en mit les règles en pratique, dans toute sa conduite. La campagne et la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre, et à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos, lorsque les ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome, s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il étoit dangereux à un homme qui étoit heureux et content dans la vie qu'il menoit, de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. "J'ai été nourri et élevé," leur dit-il, "dans la discipline dure et austère des Sabins; et hors le temps que je donne à étudier et

à connoître la divinité, je ne m'occupe qu'à cultiver la terre, et à nourrir des troupeaux. Si l'on croit voir en moi quelque chose d'estimable, ce sont toutes qualités qui doivent m'éloigner du trône : l'amour du repos, une vie retirée et appliquée à l'étude, une extrême aversion de la guerre, et une grande passion pour la paix. Me siéroit-il bien, entrant dans une ville qui ne retentit que du bruit des armes, et qui ne respire que les combats, de vouloir enseigner et inspirer la piété, l'amour de la justice, la haine des violences et de la guerre, à un peuple, qui semble désirer beaucoup plus un capitaine qu'un roi ?"

Le refus de Numa ne servit qu'à redoubler les instances des Romains. Ils le prièrent et le conjurèrent de ne pas les rejeter dans une nouvelle sédition, qui aboutiroit à une guerre civile ; puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces ambassadeurs se furent retirés, son père, et Martius son parent, n'oublièrent rien pour le porter à accepter le sceptre. " Si vous n'êtes sensible," lui disoient-ils, " ni au plaisir d'amasser de grands biens, parce que vous vous contentez de peu ; ni à l'ambition de commander, parce que vous jouissez d'une gloire plus grande et plus réelle, qui est celle de la vertu ; considérez que bien régner, c'est rendre à Dieu l'hommage et le culte qui lui est le plus agréable. C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile et oisif le grand fonds de justice, qu'il a mis en vous. Ne vous dérobez donc point à la royauté, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde, pour

faire de belles et de grandes actions. C'est là qu'on peut servir magnifiquement les dieux, adoucir insensiblement l'esprit des hommes, et les plier sous le joug de la religion : car les sujets se conforment toujours aux mœurs de leurs princes. Que sait-on si ce peuple victorieux n'est pas las de guerres; et si, plein de triomphes et de dépouilles, il ne désire pas un chef plein de douceur et de justice, qui le gouverne en paix, sous de bonnes lois et sous une bonne police? Mais quand il continueroit d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue, en prenant en main ses rênes; et unir par des nœuds d'amitié et de bienveillance votre patrie et toute la nation des Sabins, avec une ville si puissante et si florissante?"

Numa ne put résister à de si fortes et de si sages remontrances, et il se mit en marche. Le sénat et le peuple, pressés d'un merveilleux désir de le voir, sortirent de Rome, et allèrent au-devant de lui. L'idée qu'ils avoient conçue depuis long-temps de sa probité, s'étoit beaucoup accrue par ce que les ambassadeurs leur avoient rapporté de sa modération. Ils comprenoient qu'il falloit qu'il y eût un grand fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la royauté, et qui regardoit avec indifférence, et même avec mépris, ce que le reste des hommes considère comme le comble de la grandeur et de la félicité humaine.

Numa conserva sur le trône les vertus qu'il y avoit portées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient permettre, il vécut avec la simplicité et la

modestie qu'il avoit choisies dès le temps de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la royauté. Il tempère la majesté du prince par la modération du philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, et la rend plus aimable et plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, et dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son règne, il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne, en déclarant qu'il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient à lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partagea entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, et afin de les porter à l'amour de la paix par les soins de l'agriculture, qui en a besoin. Il arrêta et il charma leur ardeur trop bouillante pour la guerre, par les douceurs d'une vie tranquille, et utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres, d'une manière plus intéressante et plus fixe, il les distribua par bourgades, et leur donna des inspecteurs et des surveillans; il visitoit souvent lui-même les travaux de la campagne; jugeoit des maîtres par l'ouvrage; élevoit aux emplois ceux qu'il reconnoissoit être laborieux, appliqués, industrieux; réprimandoit les négligens et les paresseux. Et par ces différens moyens, soutenus de son exemple, et appuyés par la persuasion, il mit l'agriculture si fort en honneur,

que dans les siècles suivans les généraux d'armée, et les premiers magistrats, bien loin de regarder comme au-dessous d'eux les occupations rustiques, faisoient gloire de cultiver leurs champs, de ces mêmes mains victorieuses et triomphantes, qui avoient dompté l'ennemi ; et le peuple Romain ne rougissoit pas de donner le commandement de ses armées, et de confier le salut de l'état, à ces illustres laboureurs qu'il alloit prendre à la charrue, et leur faisoit quitter le soin de leurs terres, pour prendre celui de l'empire.

Numa inspira l'amour du travail et de la vie champêtre, non-seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée de son règne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci et calmé, par la justice et l'humeur pacifique de ce bon roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyr eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs ; et l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent désir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, et de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, et réjouissances de gens qui se visitoient, et qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte ; comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu et la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, et répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

En effet, pendant le règne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; et l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégeoit si visiblement, eût désarmé le crime; soit que le Ciel, par une faveur singulière, prît plaisir à préserver cet heureux règne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie; il a servi de preuve et d'exemple à cette grande vérité, que Platon osa prononcer long-temps depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit: "Les villes et les hommes ne seront délivrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particulière des dieux, la souveraine puissance et la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice." ROLLIN.

SECTION II.

Solon à la cour de Crésus.

Le nom seul de Crésus, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les siennes, à en juger par les présens qu'il envoya au temple de Delphes, devoient être immenses. Ces présens subsistoient encore la plupart, du temps d'Hérodote, et montoient à plusieurs millions. Les trésors de ce prince pouvoient être en partie le fruit de certaines mines situées, selon Strabon, entre Pergame et Atarne; aussi-bien que d'une petite rivière qui rouloit un sable d'or; c'est le Pactole. Du temps de Strabon, elle n'avoit plus cet avantage.

Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeoit indigne d'un roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Les lettres et les sciences faisoient son plus grand plaisir. Sa cour étoit le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savans, si connus dans l'antiquité sous le nom des sept Sages de la Grèce.

Solon, l'un des plus célèbres d'entr'eux, après avoir établi de nouvelles lois à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, et profiter de ce temps pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, et il y fut reçu comme le demandoit la réputation d'un si grand homme. Le prince, accompagné d'une nombreuse cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, et avec les habits les plus magnifiques, où l'or et les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût ému; et il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration: mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens, qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connoît mal en quoi consiste le beau et le grand. Un premier abord si froid et si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Il commanda ensuite qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartemens et de ses meubles, comme pour vaincre, par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe. Mais tout cela n'étoit point le roi, et

c'étoit lui que Solon venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais ; et il croyoit devoir juger de lui et l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même, et par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des grands à une affreuse solitude, que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda, qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, il avoit trouvé qui fût véritablement heureux. " C'est," répondit Solon, " un bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, fort homme de bien ; qui, après avoir été toute sa vie à couvert de la nécessité, et avoir vu sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfans généralement estimés de tout le monde, a eu la joie de voir les enfans de ses enfans, et enfin est mort glorieusement."

Une telle réponse, où l'on comptoit l'or et l'argent pour rien, parut à Crésus d'une grossièreté et d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir au moins le second rang dans la félicité, il lui demanda, qui, après Tellus, il avoit vu de plus heureux. Solon répondit que c'étoit Cléobis et Biton d'Argos, deux frères qui avoient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle, et du respect qui est dû aux parens; et qui terminèrent leur vie par une mort tranquille.

" Vous ne me mettez donc point du nombre des gens heureux?" dit Crésus, d'un ton qui marquoit son mécontentement. Solon, qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : " Roi de

Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs, outre plusieurs autres avantages, un esprit de modération et de retenue, qui a formé parmi nous une sorte de philosophie simple et populaire, accompagnée d'une noble hardiesse, sans faste et sans ostentation, peu propre à la cour des rois; et qui connoissant que la vie des hommes est sujette à un nombre infini de vicissitudes et de changemens, ne nous permet ni de nous glorifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui peut n'être que passagère, et n'avoir rien de réel." A cette occasion il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante et dix années; qui font en tout vingt-six mille deux cents cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. "Ainsi l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévus. Celui-là donc nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie: pour les autres, qui se trouvent exposés à mille dangers, leur bonheur nous paroît aussi incertain, que la couronne pour celui qui combat encore, et qui n'a pas encore vaincu." Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus, sans le corriger.

ROLLIN.

SECTION III.

Misère du tyran Denys.

Pendant trente-huit ans, et dès l'âge de vingt-cinq, Denys exerça un pouvoir tyrannique dans la belle et

florissante ville de Syracuse, où il avoit opprimé la liberté. On sait par des écrivains dignes de foi, que ce fut un homme d'assez bonnes mœurs; propre d'ailleurs et à former et à conduire de grands desseins; mais naturellement mal-faisant, et injuste: très-éloigné, par conséquent, d'être heureux, si l'on juge sainement de lui.

Arrivé, en effet, à cette souveraine puissance, qui étoit sa passion, il ne goûtoit pas le plaisir d'y être arrivé. Quoiqu'étant de bonne famille, il eût de quoi se faire une société aimable parmi ses égaux, et dans le sein de sa parenté; au contraire, se défiant d'eux tous, il se faisoit garder par des étrangers, par de misérables barbares, par des esclaves choisis entre ceux qui se trouvoient dans les meilleures maisons de Syracuse. Pour se conserver une domination injuste, il se condamnoit lui-même ainsi à une espèce de prison. Mais bien plus; n'osant fier sa gorge à un barbier, il voulut que ses filles apprissent à raser: et ces jeunes princesses, réduites à une fonction si basse, faisoient la barbe et les cheveux à leur père. Quand elles furent plus avancées en âge, il ne crut pas même devoir leur souffrir du fer entre les mains; et il leur apprit à employer des coquilles de noix brûlantes, pour faire l'office du rasoir et des ciseaux.

Il avoit deux femmes, Aristomaque, qui étoit de Syracuse, et Doris, qui étoit de Locres. Jamais il ne passoit la nuit dans leur appartement, qu'il n'eût visité auparavant, et fouillé partout. Un large fossé, avec un petit pont de bois, entouroit la chambre où étoit le

lit ; et quand le tyran étoit arrivé, il retiroit ce pont à lui, et fermoit la porte au verrou.

Pour haranguer le peuple, comme il n'eût osé se tenir dans les tribunes ordinaires, il montoit au haut d'une tour.

Il aimoit fort la paume ; et un jour se déshabillant pour y jouer, il donna son épée à garder à un de ses jeunes favoris. " Voilà donc," lui dit un de ses amis en plaisantant, " quelqu'un à qui vous confiez vos jours." A ces mots, le jeune homme sourit. Tous les deux, par son ordre, furent mis à mort : l'un, pour avoir indiqué un moyen de lui ôter la vie ; l'autre, pour avoir témoigné par un sourire, qu'il entendoit un tel discours. Jamais le tyran n'éprouva douleur comparable à celle d'avoir fait périr ce jeune homme, qu'il avoit éperdument aimé. Voilà comme les passions ne s'accordent guère : vous ne satisfaites l'une qu'aux dépens de l'autre.

Voici une preuve qu'il connoissoit bien lui-même son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, exaltoit son opulence, le nombre de ses troupes, l'étendue de son pouvoir, la magnificence de ses palais, ses richesses en tout genre ; et concluoit que jamais personne n'avoit été si heureux. " Hé bien, puisque cela vous paroît si beau," lui dit le tyran, " seriez-vous d'humeur à en goûter un peu, et à voir par vous-même quel est mon sort ?" Il accepta l'offre de tout son cœur. On le place sur un lit d'or, couvert de riches carreaux, et d'un tapis, dont l'ouvrage étoit superbe. On étale sur plusieurs buffets une magnifique vaisselle

d'or et d'argent. On fait venir de jeunes esclaves, tous d'une rare beauté, et qui devoient fixer les yeux sur lui pour le servir au moindre signe. On prodigue les essences, les guirlandes, les parfums. On couvre la table des mets les plus exquis. Voilà Damoclès qui nage dans la joie. Au milieu de cet appareil, le tyran fit suspendre au plancher un glaive étincelant, qui ne tenoit qu'à un crin de cheval, et qui donnoit juste sur la tête de cet homme si enchanté de sa fortune. A l'instant ses yeux ne virent plus, ni ces beaux esclaves qui le servoient, ni cette magnifique vaisselle : il perdit l'envie de toucher aux ragoûts : déjà ses guirlandes tomboient d'elles-mêmes : il demanda enfin au tyran la permission de se retirer : et déclara qu'il ne vouloit plus être heureux.

CICÉRON *traduit par* D'OLIVET.

SECTION IV.

Beau modèle pour les jeunes gens.

SAINT Basile et saint Grégoire de Nazianze étoient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, et encore plus selon Dieu. Ils avoient l'un et l'autre tout ce qui rend les enfans aimables ; beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur et politesse dans les manières. Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il est permis de parler ainsi, héréditaire et domestique ; et où pères, mères, frères, sœurs, aïeuls de côté et d'autre, étoient tous des saints, et la plupart des saints fort il-

lustres. Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques, on les envoya séparément dans les villes de la Grèce qui avoient le plus de réputation pour les sciences, et ils y prirent les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville étoit comme le théâtre et le centre des belles-lettres, et de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux saints; ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une manière plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athènes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux-venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, et là on leur faisoit essuyer mille brocards, mille railleries, mille insolences: après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés et précédés par tous ces jeunes gens, qui marchoient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jetoit de grands cris, et faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau-venu y avoit été admis, il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athènes, et qui sentoit combien cette ridicule cérémonie étoit contraire et coûteroit au caractère grave et sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser.

" Ce fut là," dit Grégoire, dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, " ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, et ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athènes, et source de tout mon bonheur! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, et j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre et fidèle; plus heureux en cela que Saül, qui ne cherchant que des ânesses, trouva un royaume."

Cette liaison, formée et commencée comme je viens de le dire, se fortifia toujours de plus en plus; surtout, lorsque ces deux amis, qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but, et cherchoient le même trésor, je veux dire la sagesse et la vertu. Ils vivoient sous le même toit, mangeoient à la même table, avoient les mêmes exercices et les mêmes plaisirs, et n'étoient, à proprement parler, qu'une même âme: " union merveilleuse," dit saint Grégoire, " qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste et chrétienne!"

" Nous aspirions tous deux également à la science, objet le plus capable d'exciter des sentimens d'envie et de jalousie: et néanmoins, absolument exempts de cette passion subtile et maligne, nous ne connoissions et n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre, cherchoit, non à l'emporter sur

lui, mais à lui céder et à l'imiter. Notre principale étude, et notre unique but, étoit la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, et en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur et pour guide la parole de Dieu. Nous nous servions nous-mêmes de maîtres et de surveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété; et je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, et le bon du mauvais. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs; et nous ne fréquentions que ceux qui, par leur modestie, leur retenue, et leur sagesse, pouvoient nous aider et nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses, qui se communiquent aisément."

Ces deux saints, et l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons, par la beauté et la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité et la promptitude, avec lesquelles ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignoit à Athènes, belles-lettres, poésie, éloquence, philosophie: mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit alarmée à la vue du moindre danger, et qui

craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Athènes étoit la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs, à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens, qui s'y rendoient de toutes parts, et qui y apportoient chacun leurs vices et leurs déréglemens. " Mais," dit Grégoire, " nous eumes le bonheur d'éprouver, dans cette ville corrompue, quelque chose de pareil à ce que disent les poëtes d'un fleuve, qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, et d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous ne connoissions à Athènes que deux chemins: l'un, qui nous conduisoit à l'église, et aux docteurs qui y enseignoient; l'autre, qui nous menoit aux écoles, et chez nos maîtres de littérature. Pour ceux qui conduisoient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, aux festins, nous les ignorions absolument."

Il semble que des jeunes gens de ce caractère, qui se séparoient de toute société, qui n'avoient aucune part aux plaisirs et aux divertissemens de ceux de leur âge, dont la vie pure et innocente étoit une censure continuelle du déréglement des autres, devoient être en butte à tous leurs compagnons, et devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris et de leurs railleries. Ce fut tout le contraire; et rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis, et j'ose le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même, qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure, et leur conduite bien sage et bien mesurée, pour avoir su, non-seulement éviter l'envie et

la haine, mais s'attirer généralement l'estime, l'amour, le respect, de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante, lorsqu'on apprit qu'ils songeoient à quitter Athènes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle. Les cris et les plaintes retentissoient de toutes parts. Les larmes coulèrent de tous les yeux. Ils alloient perdre, disoient-ils, tout l'honneur de leur ville, et la gloire de leurs écoles. Les maîtres et les écoliers, joignant aux prières et aux plaintes la force et la violence, protestoient qu'ils ne les laisseroient point aller, et qu'ils ne consentiroient jamais à leur départ. Il fallut effectivement que l'un d'eux cédât à un empressement si extraordinaire, et que l'on pourroit plûtot appeler une violente conspiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut sa douleur.

Je ne sais s'il est possible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens, que celui que je viens d'exposer à leurs yeux, où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la jeunesse aimable et estimable : noblesse du sang, beauté d'esprit, ardeur incroyable pour l'étude, succès merveilleux dans toutes les sciences, manières polies et honnêtes, modestie étonnante au milieu des louanges et des applaudissemens publics, et, ce qui relève infiniment toutes ces qualités, une piété et une crainte de Dieu, que les mauvais exemples ne firent qu'accroître et fortifier.

ROLLIN.

SECTION V.

Une bonne éducation est le meilleur héritage.

De tous les enfans de l'empereur Arcadius, Pulchérie seule avoit hérité de la grandeur d'âme de son aïeul. La prudence qui est dans les autres le fruit de l'expérience, fut en elle un don de la nature. Détachée de tous les amusemens de la jeunesse et de la grandeur, elle partageoit son temps entre les devoirs de la religion, les œuvres de la charité chrétienne, et le soin des affaires de l'empire. Elle s'appliquoit à former le cœur et l'esprit de Théodose, son frère. Elle s'étudioit principalement à régler ses mœurs; à lui inspirer l'amour de la justice, la clémence, l'éloignement des plaisirs. Jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner, ce fut elle qui dressa les ordonnances; elle les lui faisoit signer, et lui laissoit tout l'honneur du commandement.

Lorsqu'il avoit vingt ans accomplis, elle lui cherchoit une épouse dans les plus illustres maisons de l'empire. Paulin, qu'une tendre amitié attachoit à Théodose depuis l'enfance, partageoit ce soin avec Pulchérie; et ils éprouvoient tous deux combien il est difficile de rencontrer ensemble toutes les grâces et toutes les vertus. Pendant qu'ils s'occupoient de cette recherche, une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Constantinople. Elle étoit fille de Léonce, célèbre sophiste d'Athènes; et son père trouvant déjà en elle tous les dons de la nature, avoit pris le plus grand soin de cultiver son esprit. Il y avoit beaucoup mieux

réussi que dans l'éducation de ses deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être frères d'Athénaïs; c'étoit le nom de cette fille. Léonce étoit riche; il mourut, et fit, en mourant, un testament bizarre: " Je laisse," disoit-il, " tous mes biens à mes deux fils Valère et Génésius, à condition qu'ils donneront à leur sœur cent pièces d'or: pour elle, son mérite qui l'élève au-dessus de son sexe, lui sera d'une assez grande ressource." Les cent pièces d'or ne faisoient guère que treize à quatorze cents livres de notre monnoie actuelle. Athénaïs, déshéritée pour la raison même, qui rend les autres pères plus favorables, conjura d'abord ses deux frères de réparer cette injustice, et de lui accorder sa légitime, les prenant à témoin qu'elle n'avoit pas mérité cette disgrâce, et leur représentant que l'indigence de leur sœur seroit pour eux, sinon un sujet d'affliction, du moins un reproche continuel. Ces âmes vulgaires n'écoutèrent que l'intérêt; et pour oublier leur sœur, ils la chassèrent de la maison paternelle. Elle se réfugia chez une tante, qui la conduisit à Constantinople, pour y solliciter la cassation du testament. Elles s'adressèrent à Pulchérie. Athénaïs étoit d'une beauté éblouissante; elle exposa le sujet de ses plaintes avec des grâces si touchantes, que la princesse fut aussi charmée de son esprit, que de sa beauté. Pulchérie s'informa de ses mœurs; et ayant appris qu'elles étoient irréprochables, elle crut avoir trouvé, dans cette jeune fille, ce qu'elle cherchoit vainement à la cour. Elle fit aussitôt part à son frère de cette heureuse découverte.

Ce récit excita dans le jeune prince une vive impatience de voir Athénaïs. Pulchérie, sous prétexte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête, la fit entrer dans son appartement, où Théodose, sans être aperçu d'elle, eut le temps de la considérer d'un lieu où il étoit avec Paulin. Tous deux furent frappés de l'éclat de sa personne, tandis que Pulchérie admiroit la justesse, les grâces, et la modestie, de ses discours. Théodose en devint passionnément amoureux, et n'eut point de repos que le mariage ne fut conclu. Les noces furent célébrées le 7 de Juin ; et cette brillante solemnité fut accompagnée de fêtes et de jeux, qui continuèrent pendant plusieurs jours.

Les frères d'Athénaïs avoient mérité son ressentiment. Ils prirent la fuite, et se cachèrent dès qu'ils apprirent qu'elle étoit devenue femme de leur souverain. La princesse, plus généreuse et plus habile qu'ils n'étoient en fait de vengeance, ne voulut les punir que par des bienfaits. Elle les fit chercher, et conduire à Constantinople. Lorsqu'ils parurent devant elle, tremblans et déconcertés : " Ne craignez rien," leur dit-elle ; " loin de vous savoir mauvais gré, je vous regarde comme les auteurs de mon élévation. Ce n'est pas votre dureté qui m'a bannie de la maison paternelle ; c'est la Providence divine qui m'a prise par la main, pour me conduire sur le trône."

LE BEAU, *Histoire du Bas-Empire.*

SECTION VI.

Le Siége de Calais.

La victoire de Crécy avoit mis le roi d'Angleterre (Édouard III.) en état d'entreprendre le siége de Calais: c'étoit la première expédition de la guerre qui eût un objet fixe. Il s'agissoit de faire un établissement en France, d'acquérir une clef du royaume, et d'ouvrir une communication avec le comté de Ponthieu, qui appartenoit à Édouard. La défense fut proportionnée à l'importance du projet. Jean de Vienne, gouverneur de Calais, repoussa tous les assauts avec une valeur qui contraignit Édouard à convertir le siége en blocus. Ce prince n'ayant pu forcer Calais, prit des mesures pour l'affamer. Une flotte Angloise ferma l'entrée du port: et du côté de la terre, Édouard forma cette fameuse *ville de bois*, dans laquelle il tint son armée retranchée devant Calais; des marais impraticables défendoient l'entrée de ce camp. Avec une telle position, le temps seul suffisoit pour rendre Édouard maître de Calais. De Vienne eut recours aux plus tristes ressources: il commença par faire sortir de la ville dix-sept cents de ces infortunés, qu'en termes de guerre on appelle *bouches inutiles*. Édouard parut s'apercevoir alors de l'intérêt qu'il avoit de gagner les cœurs: il permit à ces malheureux de passer à travers son camp; et soulagea même leur misère par des présens. Lorsque la faim eut épuisé dans Calais tous les alimens les plus vils, le gouverneur tenta

de nouveau la pitié d'Édouard, en faisant encore sortir de la ville cinq cents habitans. Édouard, que la longueur du siége commençoit à fatiguer, fit céder, pour cette fois, l'humanité à la politique : ces malheureux moururent de faim et de froid, entre la ville et le camp des assiégeans.

Enfin, il fallut que Jean de Vienne consentît à capituler. Édouard avoit la foiblesse d'être indigné de la défense des habitans de Calais ; et il ne voyoit que la perte de temps et d'hommes qu'il avoit faite devant cette place : " Ils ont trop fait périr de mes gens," disoit-il ; " qu'ils meurent à leur tour."

De Vienne ayant paru aux crénaux, et annoncé qu'il avoit des propositions à faire, Mauny fut envoyé pour les entendre : " Brave chevalier," dit de Vienne, " nous avons fait notre devoir, et nous nous flattons d'avoir mérité votre estime; nous ne cédons qu'à la famine. Calais est la conquête d'Édouard ; qu'il prenne et la ville et la citadelle, et tous nos biens; mais nos services ne peuvent cesser d'appartenir à notre maître, et c'est pour les lui conserver que nous cherchons à conserver la vie. Qu'Édouard seulement nous laisse sortir d'ici, et nous consentons à ne rien emporter." " Je doute," répondit Mauny avec douceur, " qu'Édouard agrée cette proposition ; il veut vous avoir tous à discrétion." " Plutôt que de souffrir," répliqua de Vienne, " qu'il soit fait le moindre mal au moindre des citoyens de cette ville, nous périrons tous; mais nous espérons, de la justice d'Édouard, qu'il changera de résolution ; et de votre générosité, que vous l'y déterminerez."

En effet, Mauny plaida courageusement la cause des assiégés ; il dit à Édouard : " Si vous ôtiez la vie à quelqu'un de ces braves gens, nous irions moins volontiers nous enfermer dans vos places, pour les défendre ; nous vous servirions avec moins de zèle : d'ailleurs, n'aurions-nous pas à craindre les représailles ?" Ces représentations, appuyées par tous les chevaliers et barons Anglois, parurent toucher Édouard ; " Je ne serai pas seul contre tous," dit-il ; et il crut être modéré en bornant sa vengeance à exiger qu'on lui livrât six des principaux bourgeois, tête nue et la corde au col, pour être envoyés au supplice. Sa clémence parut plus cruelle que sa rigueur. L'assemblée des habitans à Calais n'offroit qu'un spectacle de désolation : les femmes, les enfans, fondoient en larmes ; les hommes gardoient un silence affreux : enfin, du sein de l'abattement et du désespoir sortit la plus belle action qui ait illustré le nom François. " Je ne laisserai point périr un tel peuple, quand je puis le sauver aux dépens de mes jours," s'écria Eustache de S. Pierre, l'un des principaux bourgeois de Calais ; " je m'offre pour victime aux fureurs d'Édouard." Jean d'Aire en dit autant. " Je ne me séparerai pas de mes deux cousins," ajouta Jacques de Wissant, qui fut à l'instant suivi par Pierre de Wissant, son frère. On ignore les noms des deux autres bourgeois qui se dévouèrent ; c'est un tort de l'histoire.

Édouard se déshonora, par son obstination barbare à immoler les six bourgeois, qui s'étoient dévoués : il résista aux sollicitations de toute son armée, qui rou-

gissoit pour lui d'un ressentiment si aveugle; il ne craignit plus alors d'être seul contre tous. Mauny défendit les six bourgeois, avec le même courage qu'il avoit défendu tout le peuple de Calais: Édouard, que la raison fatiguoit en ce moment, parce qu'il avoit résolu de ne pas la suivre, lui répondit avec sécheresse: " Monsieur Gautier, il n'en sera pas autrement;" et il manda le bourreau. Le prince de Galles ne fut pas plus écouté. Alors un défenseur plus puissant prit en main la cause des six bourgeois; et fit parler à la fois la raison, la tendresse, l'honneur, et des services importans: c'étoit Philippine de Hainault, femme d'Édouard. " Quel égarement," lui dit-elle, " vous fait méconnoître en autrui la vertu qui vous distingua toujours? Depuis quand la générosité est-elle un titre à votre haine? Je ne pleure point sur ces illustres victimes; heureuses les femmes qui ont à se glorifier de tels époux! je pleure sur leur bourreau: mais non," ajouta-t-elle en tombant à ses genoux, " vous ne l'êtes pas encore, et je ne souffrirai pas que vous le soyez. J'ai part à votre gloire; j'aurois part à l'infamie. La tendresse, et le nœud qui nous lie, rendent tout commun entre nous. Si vous me croyez digne de vaincre avec vous; si vous jugez que j'aie servi la cause commune avec quelque bonheur; si enfin j'ai des droits, je les réclame tous, moins pour sauver ces hommes vertueux, que pour sauver votre honneur: si mes prières n'ont plus de force, je ne supplie pas, j'exige, je demande leur grâce pour prix de mes services, et je dois l'obtenir."

" Madame," lui répondit Édouard avec colère, " Je n'ai rien à vous refuser; mais vous me gênez fort en ce moment, et je voudrois vous savoir loin d'ici." Ce fut ainsi qu'elle arracha, plutôt qu'elle n'obtint, la grâce des six bourgeois de Calais; et la honte du supplice, qu'ils ne subirent point, reste tout entière à Édouard. La reine se plut à les combler d'égards, pour réparer l'injustice de son mari; elle tâcha d'adoucir leur misère par des présens, pendant que l'implacable Édouard confisquoit leurs biens. GAILLARD.

SECTION VII.

Beau trait de Henri IV. roi de France.

On trouve dans les Mémoires du duc de Sully, bien des traits de la candeur, et de l'aimable sensibilité, de Henri IV. En voici un qui est très frappant.

" J'étois arrêté chez moi, lorsque le roi y vint un jour m'entretenir de quelque intrigue de galanterie, dont j'ai perdu la mémoire. Je me souviens seulement que je m'emportai fort contre madame d'Angoulême et une autre personne, qui y jouoient les premiers rôles, et que j'osai représenter à Henri avec beaucoup de fermeté, que des desseins si peu séans à son âge et à son rang, étoient autant de flétrissures à sa gloire, et pouvoient bien produire quelque chose de pis encore. Ma liberté, quelquefois heureuse, ne m'attira cette fois-ci qu'une vive colère, et de piquans reproches de ce prince. Il étoit encore si échauffé, lorsqu'il sortit

de ma chambre, qu'on lui entendit dire tout haut: "Voilà un homme que je ne saurois plus souffrir: il ne fait jamais que me contredire, et trouver mauvais tout ce que je veux: mais je m'en ferai obéir; je ne le verrai de quinze jours." Ma disgrâce parut à tous les assistans une chose décidée: mes domestiques s'en affligèrent; et plusieurs des autres s'en réjouirent, je crois, intérieurement.

Dès les sept heures du lendemain matin, on vit arriver sa majesté à l'arsenal, avec cinq ou six personnes qu'elle avoit dans son carrosse. Ce prince monta à mon appartement, sans vouloir qu'on m'avertît, et frappa lui-même à la porte de mon cabinet. Je ne fus pas peu surpris, lorsqu'ayant demandé, "Qui est là," j'entendis répondre, "C'est le roi;" et que je connus, au son de la voix, que c'étoit lui-même qui avoit répondu. "Hé bien! que faisiez-vous là?" me dit-il en entrant avec Roquelaure, de Vic, Zamet, la Varenne, et l'ingénieur Érard; car il avoit à me parler des fortifications de Calais. Je lui répondis, que j'écrivois des lettres, et apprêtois du travail à mes secrétaires. Ma table étoit effectivement toute couverte de lettres, et d'états des matières que je devois traiter ce jour-là au conseil. "Et depuis quand êtes-vous là?" me dit encore sa majesté. "Dès les trois heures du matin," repris-je. "Hé bien! Roquelaure," dit ce prince, en se retournant vers lui, "pour combien voudriez-vous mener cette vie-là?" "Sire, pour tous vos trésors," répondit Roquelaure. Henri ne répliqua rien. Il fit sortir tout le monde, et il commença à m'entretenir

de choses, sur lesquelles il me fut impossible de me ranger à son avis; ce qu'il connut aisément lorsqu'il vit que je lui répondois froidement, que je n'avois aucun conseil à lui donner; que sa majesté ayant pris sa résolution, après une mûre délibération sans doute, il ne me restoit rien à faire que de lui obéir, puisqu' elle ne trouvoit pas bon qu'on fût d'un sentiment contraire au sien. "Oh, oh! vous faites le réservé," me dit Henri en souriant, et en me donnant un petit coup sur la joue, "et vous êtes encore en colère d'hier; je n'y suis plus moi: là, là, embrassez-moi, et vivez avec la même liberté que vous aviez accoutumé: car je vous connois bien; si vous faisiez autrement, ce seroit signe que vous ne vous soucieriez plus de mes affaires. Quoique je me fâche quelquefois," ajouta-t-il avec cette candeur qui lui étoit naturelle, "je veux que vous le souffriez; car je ne vous en aime pas moins: au contraire, dès l'heure que vous ne me contredirez plus, dans les choses que je sais bien qui ne sont pas de votre goût, je croirai que vous ne m'aimerez plus."

Le roi m'entretint après cela de choses, qu'il ne m'est pas permis de rapporter, m'embrassa, et me dit adieu. En sortant il dit à de Vic, "J'ai pourvu à l'affaire de Calais;" et tout haut: "Il y en a d'assez sots pour croire, que quand je me mets en colère contre monsieur de Sully, c'est sérieusement, et pour long-temps: mais tout au contraire; car quand je viens à considérer qu'il ne me remontre, ou ne me contredit, que pour mon honneur, ma grandeur, et le

bien de mes affaires, et jamais pour les siennes, je l'en aime mieux, et suis impatient de le lui dire."

SECTION VIII.

ALIBÉE : CONTE MORAL.

Il faut se prémunir contre les accidens de la fortune.

Schah-abas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne, sans y être connu; et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses courtisans. " Je ne connois point," lui dit le roi, " les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique; et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine." Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses; et il étoit ravi de trouver loin des cours, des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit, lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger, qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il

l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert, ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre, qui s'étoit déguisée: mais il apprit du berger, que son père et sa mère étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs, et n'avoient rien d'ardent et de farouche: sa voix étoit douce, insinuante, et propre à toucher: son visage n'avoit rien de grossier; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres. Il croyoit penser, parler, être fait, comme tous les autres bergers de son village. Le roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé: il sut de lui sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environne. De temps en temps, il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageoit rien dans ses réponses. "Je vois bien," disoit le prince au courtisan, "que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions, que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né, que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, et aussi aimable. Il me paroît propre à tout; et si l'on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi."

Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'entendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable: il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître; qui connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettoit. "Ô beaux jours!" disoit-il à lui-même, "jours innocens; jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril; jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté." Il voulut aller revoir son village: il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte, avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous

ses parens, et à tous ses amis: mais il leur souhaita pour principal bonheur, de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas: son fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices, trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. "Il a abusé," disoient-ils, "de la confiance du feu roi. Il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire." Schah-Sephi étoit crédule, inappliqué, et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi, son père, avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immense, que le roi, son grand-père, avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans; et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent, qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi, de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit

en garde. Rien n'y manquoit; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. " C'est là," lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, " qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées." Aussitôt le roi en colère s'écria: " Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi." A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant de ne pas lui ôter ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. " Il n'est pas juste," disoit-il, " que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi, votre père. Ôtez-moi, si vous voulez, tout le reste: mais laissez-moi ceci." Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. " Voilà," dit-il, " ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur! Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état.

Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens, qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avois, quand le roi, votre père, vint par ses grâces me rendre malheureux."

Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes: mais il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte, et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition de bergers, qu'il crut toujours la plus sûre, et la plus heureuse.

FÉNÉLON.

CHAPITRE III.

PIÈCES DIDACTIQUES ET RAISONNÉES.

SECTION I.

Sur la Providence.

Que le monde est grand ! qu'il est magnifique ! que le gouvernement des états et des empires offre à nos yeux, d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure ; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens ; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples ; qui régle le cours des passions humaines ; et qui, par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes !

Que le monde considéré dans ce point de vue, et avec l'Ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie, et de magnificence ! que c'est un spectacle digne de la foi ! Mais si vous en séparez Dieu ; mais si vous le regardez tout seul ; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement ; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout :

ah! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble; où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où le juste a souvent pour partage, l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entr'eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événemens; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu: et voilà comme nous le regardons. Nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les états et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines; en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelles, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

MASSILLON.

SECTION II.

Preuves frappantes de la vérité d'un avenir.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous

promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés: les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour, pour aller éclairer une autre terre: la terre réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut, pour aller prendre leur place: les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme, qui habite les villes et les palais somptueux: les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature: l'homme seul est inquiet et mécontent: l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes,

trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas, où son cœur puisse se fixer. D'où vient cela ? ô homme ! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous ? Répondez, si vous pouvez ; ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein, digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête ! L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens ; susceptible d'amour, de vérité, de justice ; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'Auteur de son être ; cet homme ne seroit fait que pour la terre ; pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels ! il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable ! il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible, et si digne de pitié ! et après cela, il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné ! Ô Dieu ! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps ; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre

puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles !

Enfin, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles, et de tous les pays, que leur âme étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre ? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu, ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, et des idées si sublimes ? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre : ce sentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples ; les plus sauvages, comme les plus cultivés ; les plus polis, comme les plus grossiers ; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi. Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées ; l'immortalité de l'âme a toujours été, et elle est encore, la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul

Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité, ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes : mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort ; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.—Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entr'eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays, et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. Ô vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis ; allez donc chercher, dans une autre terre, des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt ayez horreur de vous-même, de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de

désavouer votre propre cœur; et reconnoissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'Auteur qui les a formés! MASSILLON.

SECTION III.

Excellence de la religion chrétienne.

UNE religion qui n'aimeroit pas d'être approfondie, et qui craindroit l'examen, seroit suspecte. Plus vous approfondissez la religion des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la Divinité; la philosophie, des sentimens peu raisonnables de lui-même; la cupidité, des sentimens injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies, que la raison de tous les siècles, n'avoit jamais pu ni guérir, ni même connoître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Écritures. S'il y a au-dessus de nous un Être suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré; c'est-à-dire, nous ne

faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous comme à son principe; et nous nous attribuons toujours le vice qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Être souverain que toutes ces idées!

En second lieu, une vaine philosophie, ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens; ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès: elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature, et la sainteté de sa destination; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens, a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme

nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patiens, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes clémens, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des états. Non-seulement elle arrête les usurpations; mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger: non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin: non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal, que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. "Donnez-moi," disoit autrefois S. Augustin aux païens de son temps, "un royaume tout composé de gens de cette sorte: quelle paix! quelle félicité! quelle image du ciel sur la terre!"—Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage? MASSILLON.

SECTION IV.

Preuves de la religion chrétienne.

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement ; qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser ; et que tout cela se soit fait non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur, et l'humilité, d'une âme chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes, par une manière de vivre plus réglée, et par des sentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité ; et ils l'auroient même crue incompatible avec les autres vertus dont ils faisoient profession. Il n'y a que la religion chrétienne, qui ait su joindre ensemble des choses qui avoient paru jusque-là si opposées ; et qui ait appris aux hommes que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts.

Que l'on considère les merveilles de l'Écriture sainte, qui sont infinies ; la grandeur et la sublimité plus qu'humaines des choses qu'elle contient ; et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne

peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avoit donné des marques dès son enfance devant les docteurs de la loi : et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ces talens par l'étude et la fréquentation des savans, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains, et dans une retraite entière du monde ; et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie, et choisit pour ses apôtres, des gens sans science, sans étude, sans crédit ; et il s'attire pour ennemis ceux qui passoient pour les plus savans, et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ ; ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savans pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans, qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes, qui se sont succédés les uns aux autres, pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit, en tant de manières différentes, jusqu'aux moindres circonstances, de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'évangile, de la conversion des nations ; et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne, et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnoître, à moins de vouloir s'aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple Juif, et avant, et après, la venue de Jésus-Christ; son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté : car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'ancien testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue ; soit dans ceux qui l'ont reçu, et qui ont cru en lui depuis sa venue : au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion ; sa doctrine qui rend raison de tout, jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme ; et toutes les autres choses singulières, surnaturelles, et divines, qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter, que la religion chrétienne soit la seule véritable ; et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât. PASCAL.

SECTION V.

Sur la paix de l'âme.

Où trouver la paix du cœur? Je vous l'ai dit, dans l'assujettissement à la loi de Dieu. Hors de là, ne l'espérons pas. "Oui, mon Dieu," disoit David, "c'est pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure." Il n'est pas juste, ni même possible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux; parce que la loi divine étant, comme elle l'est, le principe de l'ordre, elle est essentiellement le principe de la paix: paix inébranlable du côté de Dieu; inébranlable du côté du prochain; et inébranlable de notre part même.

Paix inébranlable du côté de Dieu: car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi? S'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité: s'il me suscite des persécutions, je le bénis; et au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des sujets de joie: s'il m'ôte les forces et la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui: s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que, ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté: si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir de quoi lui faire un sacrifice de charité et de patience: si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne, est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En

un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, et dans les circonstances qu'il le veut: ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir et un mérite, de ne pas le vouloir; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même: en toutes choses sa volonté devient la mienne.

Paix inébranlable du côté du prochain: car, soumis que je suis, et obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altère la paix parmi les hommes; c'est-à-dire, il n'y a plus en moi de ces ressentimens, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs, qui sont comme des semences de division et de discorde. Je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver. Je ne blesse personne; je ne juge personne; je ne veux me venger de personne; parce que la loi de Dieu, à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrois faire aux autres, et qui les pourroit soulever contre moi.

Paix inébranlable de ma part même. Comment? Parce que cette soumission à la loi de Dieu, tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison; et dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur: la colère ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus: j'obéis à Dieu, et quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent; Dieu règne en moi, et par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même. BOURDALOUE.

SECTION VI.

Sur l'art de bien penser.

De tous les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, et qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle, il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce et juge sur les qualités et les propriétés de chaque chose : il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer et s'élever à une autre : enfin, par elle, il met dans ses connoissances, et dans ses raisonnemens, un ordre et une suite, qui y répandent la lumière et la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font bien mieux sentir toute la force et toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science, qui aide et conduit l'esprit dans toutes ces opérations.

Il n'y a rien de plus estimable que le bon sens, et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés : mais l'exactitude de la raison est généralement utile, dans toutes les parties, et dans tous les emplois, de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences, qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, et des affaires qu'ils traitent. Il y a presque partout des routes différentes, les unes vraies,

les autres fausses ; et c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste : ceux qui prennent le mauvais parti, sont ceux qui ont l'esprit faux. Et c'est la première et la plus importante différence, qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, et de le rendre aussi exact qu'il le peut être : et c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison, comme d'un instrument, pour acquérir les sciences : et on se devroit servir, au contraire, des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps, à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient : et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Ce soin et cette étude sont d'autant plus nécessaires, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par-

tout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité; qui prennent toutes choses d'un mauvais biais; qui se payent des plus mauvaises raisons, et qui veulent en payer les autres; qui se laissent emporter par les moindres apparences; qui sont toujours dans l'excès et dans les extrémités; qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent et n'entendent point; et qui s'arrêtent à leurs sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile: des querelles injustes; des procès mal fondés; des avis téméraires; des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur, et dans quelque faute de jugement: de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger.

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément et obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du temps de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur âme toutes sortes de discours et de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien.

Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures, et non entendues; et raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils pensent. La vanité et la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer; et l'on aime mieux parler et décider au hasard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances et d'erreurs; et cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes, cette confession si juste, et si conforme à leur condition naturelle; "Je me trompe, et je n'en sais rien."

Il s'en trouve d'autres, au contraire, qui ayant assez de lumière pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures et incertaines, et voulant, par une autre sorte de vanité, témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner; et sur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus constantes, et la religion même. C'est la source du pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient et décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car, comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en apercevoir

l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très-fausses, et elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines: mais dans les uns et dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, et reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes. ROLLIN.

SECTION VII.

Exhortation aux jeunes gens.

Il est étonnant, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instans si précieux, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquens, l'avenir si terrible; on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie.

On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir: on attend une certaine saison de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous mar-

quez à vous-mêmes; que la mort ne vous surprendra pas, dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau, dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte.

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? Peut-être en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela: vous ne vivrez plus dans le désordre; mais vous ne vous repentirez pas, mais votre cœur ne sera pas changé: vous serez encore mondains, ambitieux, voluptueux, sensuels: vous vivrez tranquilles dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience; qu'à substituer une indolence, et une sagesse mondaine, aux passions; et à effacer cette sensibilité de religion que

le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée : vous mourrez impénitens.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre ; le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps, et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde, et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre, que la loi ordonnoit de lui offrir? Pourquoi lui retrancherez-vous donc la plus belle partie de vos années, pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue, pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur, qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions, et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez : " Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous, et que je vous cherche : tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous ; je vous dirai : Me voici ; je vous prierai d'accepter un cœur, que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous : mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à ser-

vir, que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien : on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours ; tous les temps vous sont les mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre ; et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il est encore temps." Âme indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu, que vous traitez avec tant d'outrage ! et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés, et si honteux à sa gloire ; lui qui ne veut que des sacrifices volontaires ; lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, et ses hommages les plus sincères ?

On ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. " Si vous semez dans la corruption," dit l'apôtre, " vous moissonnerez dans la corruption." Vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts, et tous les penchans, du premier âge ; et que rien n'est plus heureux, que de se former de bonne heure des inclinations louables. En effet, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas, des jours heureux et paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur, et toute l'amertume, de notre vie ! Quel bonheur de n'avoir mis

en soi que des idées douces et innocentes ; de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes ! Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocens et tranquilles ; d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter ; de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violens et criminels ; et de ne s'être pas rendu insupportables, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence ! Que ces premières années passées dans la pudeur, et dans l'horreur du vice, attirent de grâces sur tout le reste de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien aimé de ses soins, et de ses complaisances paternelles !

MASSILLON.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTIONS.

SECTION I.

Le lever du soleil.

Le ciel et la terre changent. Chaque moment amène une nouveauté. Ce cercle qui blanchissoit l'azur des cieux du côté de l'orient, s'élargit et s'élève. Les objets qu'on pouvoit à peine entrevoir, commencent à se démêler nettement. Il est jour, et le crépuscule a fait place à l'aurore.

Tout le tour de l'horizon s'enflamme insensiblement du plus beau rouge : les nuages prennent partout des couleurs vives et variées : les bords des plus épais deviennent des franges plus brillantes que l'argent : les légères vapeurs qui traversent l'orient s'y convertissent en or : le verd des plantes, affoibli par les gouttes de rosée qui les couvrent, leur donne la douceur et l'éclat des perles. Mais quelque belle que soit la nature en ce moment, nous sommes encore plus attentifs à ce qu'elle nous fait attendre, que touchés de ce qu'elle nous montre. On sent par les accroissemens perpétuels de l'aurore, qu'elle nous annonce quelque chose de plus parfait. Elle est un milieu plein de douceur, qui en se fortifiant par degré, facilite à nos yeux le passage des ténèbres au grand jour. Un moment ajoute quelque chose à celui qui l'a

précédé. Nous allons de lumière en lumière: nous souhaitons d'en voir la plénitude. Ce qui nous est accordé pour le présent, ne nous en donne que l'avant-goût, et nous fait soupirer après celui qui en est le principe. Il y a une heure marquée où il paroîtra dans toute sa gloire: ce moment n'est pas loin: mais il est encore attendu.

La nature nous offre enfin ce qu'elle a de plus grand: le soleil se lève. Un premier rayon échappé de dessus les montagnes, qui nous le déroboient encore, coule rapidement d'un bout de l'horizon à l'autre. De nouveaux traits suivent, et fortifient le premier. Peu à peu la rondeur du soleil se dégage: il se montre en entier; et s'avance dans le ciel avec une majesté, qui attire et arrête sur lui tous les yeux.

Il y a quelques momens que je découvrois de toute part une multitude innombrable de flambeaux: mais la clarté qu'ils me prêtoient tous ensemble, ne me rendoit point la terre visible. J'en tirois quelque secours pour découvrir ce qui m'environnoit, à de légères distances: mais parmi tous ces feux j'étois encore dans les ténèbres. Je ne vois plus à présent qu'un seul flambeau, dans toute la vaste étendue des cieux; et non-seulement il efface tous les autres, en me dédommageant de la perte de leurs lumières par la supériorité de la sienne, mais il jette dans la nature une gloire qui en change toute la face.

Son éclat est plein de douceur. Tout lui applaudit à son arrivée. Tous les regards se tournent sur lui: et pour recevoir les premiers saluts, il se rend accessible

à tous les yeux. Mais il est chargé de répandre partout la chaleur et la vie, aussi-bien que la lumière. Il se hâte d'acquitter cette importante fonction. Il darde plus de feux à mesure qu'il monte. Il vivifie tout ce qu'il éclaire : rien ne peut ni échapper à sa lumière, ni se passer de sa chaleur ; et il atteint par ses feux pénétrans aux endroits même où ses rayons ne peuvent arriver.

Il semble que Dieu ait pris soin, sans se montrer encore lui-même, de rassembler, dans ce bel astre, les traits les plus propres à nous peindre les perfections de la Divinité. Ce qu'il y a de plus riche et de plus beau, semble anéanti, et disparoît, en sa présence. Il voit tout : il agit partout : il anime tout.

LE SPECTACLE DE LA NATURE.

SECTION II.

Description d'une rivière.

Quel objet ! quel ornement dans la nature que le cours d'une rivière ! soit que je m'arrête à en considérer le mouvement, soit que j'observe les utilités qu'elle nous procure, soit que je veuille remonter jusqu'à son origine : la beauté de son cours me ravit ; la multitude des biens qu'elle nous amène, me remplit de reconnoissance ; l'obscurité de son origine pique infiniment ma curiosité.

Ce n'est d'abord qu'un filet d'eau qui découle de quelque colline, sur un fond de sable ou de glaise. Les moindres cailloux épars à l'aventure, suffisent pour

l'embarrasser dans sa route. Elle se détourne et se dégage en murmurant: elle s'échappe enfin, se précipite, gagne la plaine, et emplit les lieux bas où elle tombe; et grossie par sa jonction de quelques autres ruisseaux, elle s'élève en écartant, par le choc de ses eaux, le limon qu'elle a détaché: elle le dépose de côté et d'autre: elle cave insensiblement ce qui lui résiste; et se renferme dans le sillon qu'elle s'est elle-même tracé. La décharge des étangs, la fonte des neiges, la chute des ravines, et des courans de toute espèce, l'enrichissent et la fortifient. Elle prend un nom, et un cours réglé. De vastes prairies, et une verdure riante, l'accompagnent partout. Elle tourne autour des collines, et serpente dans les plaines pour embellir plus de lieux.

Elle est le rendez-vous de tout ce qui est animé. Mille oiseaux, de toute couleur, et de toute langue, y viennent sans cesse, jouer sur son gravier, voltiger sur sa surface, s'arroser de ses eaux, pêcher, nager, et plonger à l'envi. Ils ne la quittent qu'à regret, quand le retour de la nuit les contraint de regagner leurs retraites.

Alors les bêtes sauvages en jouissent à leur tour: mais elles fuient à l'aspect du soleil. Elles abandonnent la plaine à l'homme, et la rivière aux troupeaux qui quittent leurs pâturages deux fois par jour, pour venir sur ses bords se désaltérer, ou chercher l'ombre et la fraîcheur. La rivière ne nous plaît pas moins qu'aux animaux. Elle coule au milieu de nos habitations: nous abandonnons communément les montagnes et

les bois, pour fixer nos demeures le long de son cours.

Après avoir enrichi les cabanes des pêcheurs, fertilisé le séjour des laboureurs, donné de beaux points de vue aux maisons de plaisance ; après avoir fait l'ornement et la joie de la campagne, elle arrive dans les villes que son canal a rendues florissantes. Elle y coule majestueusement entre des bords revêtus d'une riche maçonnerie, entre deux files de grands édifices et de palais, qu'elle orne, et qui l'embellissent réciproquement.

Le concours perpétuel du peuple et des charrois sur les ponts qui la traversent, la multitude des barques et des bateaux dont elle est couverte, et l'agréable fracas qui règne partout sur ses eaux et le long des quais qui la bordent, présentent un spectacle animé, et annoncent une ville opulente : surtout si la marée, y faisant remonter les eaux de la mer, y amène avec elle de grands bâtimens ; qui réjouissent également la vue, lorsqu'ils arrivent pompeusement à la file, en faisant savoir leur venue par une salve de canons ; et lorsque rangés côte à côte dans le port, ils forment une forêt de mâts, et laissent flotter au gré du vent leurs pavillons et leurs flammes. LE SPECTACLE DE LA NATURE.

SECTION III.

Des volcans.

Les montagnes ardentes, qu'on appelle volcans, renferment dans leur sein le soufre, le bitume, et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain,

dont l'effet, plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé, les hommes, et désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue. Cette large bouche à feu vomit des torrens de fumée et de flammes; des fleuves de bitume, de soufre, et de métal fondu; des nuées de cendres et de pierres; et quelquefois elle lance, à plusieurs lieues de distance, des masses de rochers énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, et la quantité des matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées, que la montagne rejète, est si abondante, qu'elles enterrent les villes et les forêts, couvrent les campagnes de cent et de deux cents pieds d'épaisseur; et forment quelquefois des collines et des montagnes, qui ne sont que des monceaux de ces matières entassées. La force de l'explosion est si violente, qu'elle produit, par sa réaction, des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre; agiter la mer; renverser les montagnes; détruire les villes, et les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables.

Ces effets, quoique naturels, ont été regardés comme des prodiges; et quoiqu'on voie, en petit, des effets du feu assez semblables à ceux des volcans, le grand, de quelque nature qu'il soit, a si fort le droit de nous étonner, que je ne suis pas surpris que quelques auteurs aient pris ces montagnes, pour les soupiraux d'un feu central; et le peuple, pour les bouches de l'enfer. L'étonnement produit la crainte; et la crainte fait

naître la superstition. Les habitans de l'île l'Islande croient, que les mugissemens de leur volcan sont les cris des damnés; et que ses éruptions sont les effets de la fureur, et du désespoir, de ces malheureux.

BUFFON.

SECTION IV.

Comparaison entre la nature brute et la nature cultivée.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-puissance: fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures: vassal du Ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple, et l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend, et la polit; en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.—Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées, où l'homme n'a jamais habité, couvertes, ou plutôt hérissées, de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, tombans de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisans au pied des premiers, pour pourir sur des monceaux déjà pouris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore: dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux; des

marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes. Ce n'est point ce gazon fin, qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entr'elles; et qui, se desséchant, et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence, dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs mugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit: " La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul, qui peut la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais; animons ces eaux mortes, en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux: mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud

composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires. Des troupeaux d'animaux fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante: ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides, pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces, et le poids de sa masse, à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par sa culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains."

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux: elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recéloit dans son sein. Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or, et le fer, plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages, ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles, et de jeunes

forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ses centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monumens de puissance et de gloire, démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature. BUFFON.

SECTION V.

Description de la ville de Tyr.

J'ADMIRAI l'heureuse situation de cette grande ville, qui est, au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque; enfin, par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi; elle est rafraîchie par le vent du nord, qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues, et va toucher les astres : une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés; et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de

gras pâturages, dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe: là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin: le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte, que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde; et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands, qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville, qui appartient à un peuple particulier; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Égypte, et la pourpre

Tyrienne, deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer; on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû, par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

FÉNÉLON.

SECTION VI.

Excellence et avantages du commerce.

On peut dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le commerce est le plus solide fondement

de la société civile, et le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes, de quelque pays et de quelque condition qu'ils soient. Par son moyen, le monde entier semble ne former qu'une seule ville et qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, et chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers, que son propre fonds ne pouvoit lui fournir; et enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, et qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer et des rivières, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une manière si merveilleuse, en leur enseignant à conduire et à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer et les vents, et à les faire servir à leurs usages et à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, et il a conservé entre les nations différentes, une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines et les artères.

Ce n'est là qu'une foible et légère idée des avantages, que le commerce procure à la société en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en descendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas! Mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une seule réflexion, qui me

paroît bien propre à faire connoître, en même temps, et la foiblesse et la grandeur de l'homme.

Je le considère d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puisse arriver, je veux dire sur le trône: logé dans de superbes palais; environné de tout l'éclat de la majesté royale; respecté et presque adoré par une foule de courtisans, qui tremblent devant lui; placé au centre des richesses et des plaisirs qui s'offrent à lui à l'envi; soutenu par des armées nombreuses qui n'attendent que ses ordres pour agir. Voilà le comble de la grandeur humaine. Mais ce prince, si puissant et si terrible, que devient-il, si le commerce vient à cesser tout d'un coup; s'il est réduit à lui seul, à son industrie, et à ses propres efforts? Isolé de la sorte, séparé de ce pompeux dehors qui n'est point lui-même, et qui lui est absolument étranger, privé du secours des autres, il retombe dans la misère et l'indigence où il est né; et, pour dire tout en un mot, il n'est plus rien.

Considérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre: renfermé dans une petite maison; réduit pour sa nourriture, à un peu de pain, de vin, et de viande; couvert des vêtemens les plus simples; et jouissant dans sa famille, non sans peine, des autres commodités de la vie. Quelle solitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On se trompe infiniment, lorsqu'on pense de la sorte. Tout l'univers est attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vêtir, pour le nourrir. C'est pour lui que les manufactures

sont établies; que les greniers et les celliers sont remplis de blé et de vin; que les différens métaux sont tirés des entrailles de la terre, avec tant de peines et de dangers. Il n'est pas jusqu'aux délices mêmes, que les pays les plus éloignés ne s'empressent de faire passer jusqu'à lui, au travers des mers les plus orageuses.

Voilà les secours que le commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la Providence divine, toujours occupée de nos besoins, procure sans cesse, par le commerce, à chacun de nous en particulier: secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, et nous faire écrier avec le prophète, dans les transports d'une vive reconnoissance: " Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui?"

ROLLIN.

SECTION VII.

Le luxe.

Le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie, les choses superflues: ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit

point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence; les grands, celle des parens du roi; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres: tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures: il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts; vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils en dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes, pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui pourra l'entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui sache, par l'exemple de sa

propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ? FÉNÉLON.

SECTION VIII.

Structure et usage des sens.

Nos sens, par qui les objets extérieurs viennent à la connoissance de l'âme, sont d'une structure qui répond merveilleusement à leur destination ; et ils ont leur siége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit aux oreilles, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son, qui monte naturellement. Les narines devoient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi : et il les falloit près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le goût, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la nature donne passage au solide et au liquide. Pour le tact, il est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être attaqués du froid, ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux, ni sous le nez du maître, les égoûts d'une maison ; de même, la nature a éloigné de nos

sens ce qu'il y a de semblable à cela dans le corps humain.

Mais quel autre ouvrier que la nature, dont l'adresse est incomparable, pourroit avoir si artistement formé nos sens? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces; transparentes au devant, afin que l'on puisse voir à travers; fermes dans leur tissure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a faits glissans et mobiles, pour leur donner le moyen d'éviter ce qui pourroit les offenser; et de porter aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où se réunit ce qui fait la force de la vision, est si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui seroit capable de lui faire mal. Les paupières, qui sont les couvertures des yeux, ont une surface polie et douce pour ne point les blesser. Soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont faites pour s'y prêter; et l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un instant. Elles sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une palissade de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendroit attaquer les yeux, quand ils sont ouverts; et à les envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement, quand le sommeil les ferme, et nous les rend inutiles. Nos yeux ont, de plus, l'avantage d'être cachés, et défendus par des éminences. Car d'un côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête et du front, ils ont le haut des sourcils: et de l'autre, pour se garantir par le bas, ils ont les joues, qui avancent un peu. Le nez est placé entre les deux, comme un mur de séparation.

Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours besoin, même en dormant. Si quelque son la frappe alors, nous en sommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étoient droits et unis, quelque chose ne s'y glissât. La nature a eu même la précaution d'y former une humeur visqueuse, afin que si de petites bêtes tâchoient de s'y jeter, elles y fussent prises comme à de la glu. Les oreilles, (par ce mot on entend la partie qui déborde,) ont été faites pour mettre l'ouïe à couvert; et pour empêcher que les sons ne se dissipent, et ne se perdent, avant que de la frapper. Elles ont l'entrée dure comme de la corne; et elles sont d'une figure sinueuse, parce que des corps de cette sorte renvoient le son, et le rendent plus fort. Aussi voyons-nous que ce qui fait résonner les lyres, est d'écaille, ou de corne; et que la voix retentit mieux dans les endroits renfermés, où il y a plusieurs détours.

Les narines, à cause du besoin continuel que nous en avons, ne sont jamais bouchées. Elles ont l'entrée plus étroite, de peur qu'il ne s'y glisse quelque chose de nuisible : et il y a toujours une humidité, qui sert à empêcher qu'il n'y séjourne de la poussière, ou d'autres corps étrangers. Le goût ayant la bouche pour clôture, c'est précisément ce qu'il lui falloit, et par rapport à l'usage que nous en faisons, et par rapport à sa propre conservation.

Tous nos sens, au reste, sont bien plus exquis que ceux de la bête. Car nos yeux découvrent ce qui lui échappe, dans les arts dont ils sont les juges, dans la

peinture, dans la sculpture, dans le geste même, dans tous les mouvemens du corps. Ils connoissent la beauté, la justesse, les proportions des couleurs et des figures. Que dis-je ? ils démêlent même les vices, et les vertus ; si l'on est irrité, ou tranquille ; joyeux, ou triste ; brave, ou lâche ; hardi, ou timide. Le jugement de l'oreille n'est pas moins admirable, pour ce qui regarde le chant et les instrumens. Elle distingue les tons, les mesures, les pauses ; les diverses sortes de voix, les claires, les sourdes, les douces, les aigres, les basses, les hautes, les flexibles, les rudes ; et il n'y a que l'oreille de l'homme, qui en juge. L'odorat, le goût, et le toucher, ont aussi leur manière de juger. On a même inventé plus d'arts que je ne voudrois, pour jouir de ces sens, et pour les flatter. A quel excès a-t-on porté la composition des parfums, l'assaisonnement des viandes, toutes les délicatesses du corps ! CICÉRON, *traduit par* D'OLIVET.

SECTION IX.

Marche de la vie.

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrois retourner sur mes pas : Marche, marche. Un poids invincible, une force invincible, nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent, et nous inquiètent dans la route : encore si je pouvois éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut

marcher; il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que, de temps en temps, on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudroit arrêter: Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir; quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! Toujours entraîné, on approche du gouffre: déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens; la tête tourne; les yeux s'égarent: il faut marcher. On voudroit retourner en arrière; plus de moyen: tout est tombé, tout est évanouï, tout est échappé.—Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort.

Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non: dans ces gouffres, des feux dévorans, des grincemens de dents, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens; plus court aux uns qu'aux autres: on ne voit pas la fin; quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup.—Mais le fidèle demeure ferme: Jésus-Christ, qui l'accompagne

toujours, le soutient ; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera ; il mourra pour triompher de la mort. BOSSUET.

SECTION X.

Caractère de Cyrus.

On peut regarder Cyrus, comme le prince le plus accompli dont il soit parlé, dans l'histoire profane. Aucune presque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit ; sagesse, modération, courage, grandeur d'âme, noblesse de sentimens, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, vaste étendue d'esprit soutenue d'une prudente fermeté pour former et pour exécuter de grands projets.

Il est assez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats et dans les actions guerrières, de paroître très-foibles et très-médiocres dans d'autres temps, et par rapport à d'autres objets. On est étonné, quand on les voit seuls et sans armées, combien il y a de distance entre un général et un grand homme : combien dans le particulier ils conservent de petitesses et de bas sentimens : combien ils sont dominés par la jalousie, et gouvernés par l'intérêt : combien ils se rendent désagréables, et même odieux, par une fierté et une hauteur, qu'ils croient nécessaires pour conserver leur autorité, et qui ne sert qu'à leur attirer le mépris. Cyrus n'avoit aucun de ces défauts. Il paroissoit toujours le même, c'est-à-dire, toujours grand, jusque

dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savoit maintenir par un mérite réel, il ne songeoit qu'à se rendre affable, et d'un facile accès; et le peuple lui rendoit dans le fond de son cœur, par des sentimens d'amour et de respect, beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, et si peu pratiqué. Il savoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raison mêlée au commandement, une grâce accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son histoire est pleine de ces traits.

Il étoit riche dans une sorte de bien qui manque à la plupart des souverains, qui ont tout excepté des amis fidèles, et à qui l'abondance et l'éclat qui les environnent, cachent cette secrète indigence. Cyrus étoit aimé, parce qu'il aimoit lui-même : car, quand on n'aime point, a-t-on des amis, et mérite-t-on d'en avoir? Rien n'est plus beau que de voir dans Zénophon, comment il vivoit et conversoit avec ses amis, retenant de la dignité avec eux tout ce qui étoit nécessaire aux bienséances, mais infiniment éloigné d'une mauvaise fierté, qui prive les grands du plus innocent plaisir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux et aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inférieure. L'usage qu'il faisoit de ses amis, est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avoient reçu de lui, non-seulement la liberté, mais un commandement exprès

de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumière à tous les officiers, il ne faisoit rien sans les consulter ; et soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il vouloit que tout le monde dît son sentiment, et souvent il en profitoit ; bien différent de celui dont Tacite dit, qu'il lui suffisoit, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui.

Cicéron remarque, que pendant tout le temps de son gouvernement, il ne lui échappa jamais une seule parole de colère et d'emportement. Ce petit mot est un grand éloge pour un prince. Il falloit que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, et malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même, pour conserver toujours son âme, dans une assiette calme et tranquille, sans qu'aucun contre-temps, aucun accident imprévu, aucun mécontentement, pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand, et de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il étoit, que tous ses soins et toute son attention devoient tendre à faire les peuples heureux ; et que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et surtout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, et à leur procurer le repos et l'abondance. Il disoit

lui-même, en s'entretenant avec les grands de sa cour sur les devoirs de la royauté, qu'il faut qu'un prince se regarde comme pasteur; (et c'est le nom que l'antiquité sacrée et profane donnoit aux bons rois;) qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller, afin que les peuples soient en sûreté; se charger des soins et des inquiétudes, afin qu'ils en soient exempts; choisir tout ce qui leur est salutaire; écarter tout ce qui leur peut nuire; et mettre sa joie à les voir croître et multiplier. "Voilà," disoit-il, "la juste idée, et l'image naturelle, d'un bon roi. Il est raisonnable que ses sujets lui rendent tous les services dont il a besoin: mais il est encore plus raisonnable qu'il s'applique à les rendre heureux; parce que c'est pour cela qu'il est roi, comme un pasteur ne l'est que pour prendre soin de son troupeau."

Ce fut par le concours de toutes ces vertus, que Cyrus vint à bout de fonder, en assez peu de temps, un empire qui embrassoit un si grand nombre de provinces; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-seulement de ses sujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté, comme le père commun de tous les peuples.

ROLLIN.

SECTION XI.

Caractère de l'empereur Théodose, et de Flaccille, son épouse.

Les auteurs ecclésiastiques, et les païens mêmes, demeurent d'accord que Théodose le Grand, fut un prince très-accompli. Ceux qui avoient lu les histoires, ou vu les portraits des anciens empereurs, trouvoient qu'il ressembloit à Trajan, de qui il tiroit son origine. Il avoit, comme lui, la taille haute, la tête belle, l'air grand et noble, le tour et les traits du visage réguliers, et tout le corps bien proportionné.

Pour les qualités de l'âme, il posséda toutes les perfections de cet empereur, et n'eut aucun de ses défauts. Il étoit, comme lui, bienfaisant, juste, magnifique, humain, et toujours prêt à assister les malheureux. Il se communiquoit à ses courtisans; et ne se distinguoit d'eux, que par la pourpre dont il étoit revêtu. Sa civilité pour les grands de sa cour, et son estime pour les gens de mérite et de vertu, lui acquirent l'amitié des uns et des autres. Il aimoit les esprits francs et sincères; et il admiroit de plus tous ceux qui excelloient dans les lettres ou dans les beaux arts, pourvu qu'il n'y remarquât ni de l'orgueil, ni de la malignité. Tous ceux qui méritèrent d'avoir part à ses libéralités, en ressentirent les effets. Il faisoit de grands présens, et les faisoit avec grandeur. Il se plaisoit à publier jusqu'aux moindres offices, qu'il avoit reçus des particuliers dans sa première fortune; et n'épargnoit rien pour leur témoigner sa reconnoissance.

L'ambition ne lui fit pas entreprendre de conquérir les provinces de ses voisins ; mais il sut châtier ceux qui usurpoient les siennes, ou celles de ses collègues. Aussi ne se fit-il point d'ennemis durant son règne ; mais il vainquit ceux qui le devinrent. Il avoit assez de connoissance des belles-lettres, et s'en servoit sans affectation. La lecture des histoires ne lui fut pas inutile ; et il s'appliqua à former ses mœurs sur les vertus des grands princes qui l'avoient précédé. Il détestoit souvent en public l'orgueil, la cruauté, l'ambition, et la tyrannie, de Cinna, de Marius, de Sylla, et de leurs semblables, afin de s'imposer une heureuse nécessité de suivre une conduite opposée à celle qu'il blâmoit ; surtout il étoit ennemi déclaré des traîtres et des ingrats.

On peut lui reprocher qu'il se laissoit emporter quelquefois à la colère ; mais il falloit qu'il en eût de grands sujets, encore étoit-il bientôt apaisé. Son abord étoit agréable et facile ; et ce qui est rare parmi les grands, ses prospérités et ses victoires, au lieu de l'enfler et de le corrompre, ne firent que le rendre plus doux et plus obligeant. Il eut soin qu'on fournît des vivres en abondance, aux provinces que la guerre avoit ruinées ; et il restitua de son argent des sommes considérables, que les tyrans avoient enlevées à des particuliers. Dans la guerre il marchoit toujours à la tête de ses armées, s'exposant au péril, et partageant toutes les fatigues avec les moindres soldats.

Il étoit chaste ; et, par des lois sévères, il abolit les coutumes qui étoient contraires à la bienséance et

à la pudeur. Quoiqu'il fût d'une complexion assez délicate, il entretenoit sa santé par un exercice modéré, et par la diète. C'étoit pourtant un de ses plaisirs de donner à manger à ses amis; et de cultiver l'amitié par toute sorte d'honnêtes réjouissances. Dans ces festins particuliers, où il vouloit plus de propreté et de politesse, que de luxe et de profusion, il jouissoit des douceurs de la société, et se communiquoit avec une familiarité raisonnable, qui donnoit de la confiance, et qui ne diminuoit pas le respect qu'on avoit pour lui. Ses principaux divertissemens étoient la conversation et la promenade, lorsqu'il vouloit se délasser des soins qu'il prenoit des affaires.

Jamais prince ne vécut si bien dans son domestique. Il honora son oncle comme son père. Après la mort de son frère, il eut autant de soin de ses enfans, que des siens propres. Il avança dans les charges ceux qui s'attachoient à son service; et servit de père à tous ses parens. Ainsi, après avoir réglé pendant le jour les affaires de l'empire, et donné des lois à tout le monde, il se renfermoit avec joie dans sa famille, où par ses soins, ses tendresses, et ses bontés, il montroit aux siens qu'il étoit aussi bon ami, aussi bon parent, aussi bon maître, aussi bon mari, et aussi bon père, que sage et puissant empereur.

L'impératrice Flaccille, sa femme, contribua beaucoup à sa gloire, et au bonheur de ses sujets. Elle étoit née en Espagne, de l'ancienne famille des Æliens, dont l'empereur Adrien étoit descendu; mais elle s'étoit rendue plus illustre par ses vertus que par sa

naissance. Ses principales occupations étoient la prière, et le soin des pauvres. Elle les visitoit, les servoit elle-même, et faisoit gloire de descendre jusqu'aux plus vils ministères de la charité chrétienne. Elle avoit soin de tous les malades, dans les hôpitaux et dans les prisons; et quelqu'horribles que fussent leurs maux, elle les pansoit de ses propres mains. On voulut plusieurs fois lui remontrer, qu'il y avoit une dévotion plus conforme à sa dignité; et qu'il n'étoit pas nécessaire, ni même bienséant, qu'elle s'abaissât jusqu'à ces derniers offices de piété, qu'elle pouvoit confier à quelques-uns de ses domestiques. Mais elle répondit; qu'elle laissoit à l'empereur le soin de distribuer des trésors, et de rendre à l'église des services importans, en faisant servir à la gloire de la religion toute la majesté de l'empire; que pour elle, ce lui étoit assez d'honneur d'offrir à Dieu ses petits soins, et l'humble service de ses mains; et qu'elle ne pouvoit lui témoigner sa reconnoissance, qu'en descendant du trône où il l'avoit mise, pour le servir en la personne de ses pauvres.

Cette humilité ne faisoit qu'augmenter l'estime que l'empereur avoit pour elle; et lui donnoit tous les jours plus de pouvoir sur l'esprit de ce prince. Elle ne s'en servoit que pour lui donner des avis utiles, en lui parlant de la loi divine, dont elle avoit une parfaite connoissance, et lui inspirant pour la religion le zèle dont elle étoit embrasée. Elle lui remettoit souvent devant les yeux ce qu'il avoit été, de crainte qu'il n'abusât de ce qu'il étoit: excitant ainsi sa reconnoissance par le récit des grâces qu'il avoit reçues de

Dieu; et soutenant sa piété, que l'embarras des affaires et l'élévation où il se trouvoit auroient pu affoiblir. Elle avoit plus d'envie de le voir saint, qu'elle n'avoit de joie de le voir maître du monde.—Grégoire de Nysse faisant son éloge funèbre, en présence de l'empereur, l'appela "la colonne de l'église, le trésor des pauvres, et l'asile des malheureux."

FLÉCHIER.

SECTION XII.

Caractère de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, étoit encore plus distinguée par son mérite que par son rang. Elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su lui plaire. Les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit, sans peine, les plus grandes affaires; et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Elle s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. Elle étudioit ses défauts; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sincères: marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse, qui la tenoit si

attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison, la sage conseillère des princes. Là cette admirable princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire ; elle y perdoit insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros ; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on, sans crainte, lui confier les plus grands secrets. Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvoit en cette princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes. Malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, elle gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates ; à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens ; et à terminer tous les différends, d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés.

Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa

raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur, qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme, qui marquoit tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevoit ses présens. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? qui n'eût voulu s'attacher à elle? BOSSUET.

SECTION XIII.

Caractère du grand Newton.

ISAAC NEWTON avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années, l'œil fort vif et fort perçant, la physionomie agréable et vénérable en même temps.—Il étoit né fort doux, et avec un grand amour pour la tranquillité. Il auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par ces orages littéraires, que l'esprit et la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par

une de ses lettres du *Commercium Epistolicum*, que son Traité d'Optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent, lui firent abandonner alors ce dessein. "Je me reprochois," dit-il, "mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre." Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite; il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimoit tant, et elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même.

Un caractère doux promet naturellement de la modestie; et on atteste que la sienne s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne parloit jamais, ou de lui, ou des autres, il n'agissoit jamais, d'une manière à faire soupçonner, aux observateurs les plus malins, le moindre sentiment de vanité. Il est vrai qu'on lui épargnoit assez le soin de se faire valoir; mais combien d'autres n'auroient pas laissé de prendre encore un soin dont on se charge si volontiers, et dont il est si difficile de se reposer sur personne! Combien de grands hommes, généralement applaudis, ont gâté le concert de leurs louanges, en y mêlant leurs voix!

Il étoit simple, affable, toujours de niveau avec tout le monde. Les génies du premier ordre ne méprisent point ce qui est au-dessous d'eux, tandis que les autres méprisent même ce qui est au-dessus. Il ne se croyoit dispensé, ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie: nulle singularité, ni naturelle, ni affectée; il

savoit n'être, dès qu'il le falloit, qu'un homme du commun.

Quoiqu'il fût attaché à l'église anglicane, il n'eût pas persécuté les non-conformistes pour les y ramener : il jugeoit les hommes par les mœurs ; et les vrais non-conformistes étoient pour lui les vicieux et les méchans. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle : il étoit persuadé de la révélation ; et parmi les livres de toute espèce, qu'il avoit sans cesse entre les mains, celui qu'il lisoit le plus souvent étoit la Bible.

L'abondance où il se trouvoit, et par un grand patrimoine, et par son emploi, augmenté encore par la sage simplicité de sa vie, ne lui offroit pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyoit pas que donner par son testament, ce fût donner : aussi n'a-t-il point laissé de testament : et il s'est dépouillé toutes les fois qu'il a fait des libéralités ou à ses parens, ou à ceux qu'il savoit dans quelque besoin. Les bonnes actions qu'il a faites, dans l'une et l'autre espèce, n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bienséance exigeoit de lui, en certaines occasions, de la dépense et de l'appareil, il étoit magnifique sans aucun regret, et de très-bonne grâce. Hors de là, tout ce faste, qui ne paroît quelque chose de grand qu'aux petits caractères, étoit sévèrement retranché, et les fonds réservés à des usages plus solides. Ce seroit effectivement un prodige qu'un esprit accoutumé aux réflexions, nourri de raisonnemens, et en même temps amoureux de cette vaine magnificence.

FONTENELLE.

SECTION XIV.

L'ambition nous rend malheureux, lâches, et injustes.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus, et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur, et ne le laisse jamais tranquille; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles: cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un des vices les plus pernicieux.

Il rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille: c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité, rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense, et on adore l'idole qu'on méprise: bassesse de

lâcheté ; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, et peut-être les ministres, des passions de ceux de qui nous dépendons ; et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces : enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir ; et faire servir à l'ambition, la religion même qui la condamne.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile : le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte, qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir ; et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur,

et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre ; et croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire ; mais que c'est la bassesse et l'avilissement, qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux, que ses inquiétudes, et sa honte. Un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise : le crime qui l'élève, est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle ; l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen ; la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre : il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état ; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre. MASSILLON.

SECTION XV.

Le roi conquérant.

Si le poison de l'ambition gagne et infecte le cœur du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces, que régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur

de ses voisins, que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets, est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance, qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes; et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations: grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire sera toujours souillée de sang: quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront: on lui dressera des monumens superbes, pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance: son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne, que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel: sa tête aura touché

dans les nuées: ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. MASSILLON.

SECTION XVI.

Le roi bienfaisant.

Un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui; il n'a rien fait pour ses peuples: et ce sont les peuples, qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi: il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets: il aura conquis les provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes: en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets; qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité: un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples; qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets: un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état; corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place; réprimé le

luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes ; rendu au culte et à la religion de ses pères, l'autorité, l'éclat, la majesté, qui en perpétuent le respect parmi les peuples ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans, le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; et dans chaque famille, ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps, et de la vicissitude des choses humaines. En vain, Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans : de tous ces monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain, est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs, demeure toujours.

MASSILLON.

SECTION XVII.

L'homme juste.

Représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi; et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs, et de tous les mouvemens de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses qu'il méprise; embarrassé des honneurs qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière: quelle élévation!

La philosophie ne détruisoit les vices, que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde: elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil: semblable à ce prince de Babylone qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la religion élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténèbres: il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'hommes sur la terre: quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire, dont le monde honore la vanité des hommes; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur, où la religion élève l'homme de bien. MASSILLON.

SECTION XVIII.

La charité chrétienne.

La charité n'est pas seulement patiente, mais elle est bonne et généreuse; elle consent à souffrir, mais non à être inutile. C'est peu pour elle de ne pas blesser, elle veut servir; elle en ménage les occasions; elle en étudie les moyens; et elle assaisonne tout ce qu'elle fait, d'une disposition si pure et si sincère,

qu'elle n'attend point de reconnoissance, quoiqu'elle tâche de la mériter, non point pour elle, mais pour le bien des autres qui ne sauroient être ingrats sans être injustes. Elle sait ce que dit St. Jean ; que l'amour ne consiste point en discours ni en paroles, mais en des services réels ; que c'est n'avoir point d'entrailles que d'être sans compassion ; et que la compassion qui se termine à de simples souhaits, est une dureté réelle, ou même une insulte à la misère de nos frères, couverte de l'hypocrisie.

Elle s'applique surtout à bien connoître les personnes qui sont l'objet immédiat de son attention, non pour les juger, mais pour prendre à leur égard tous les sens et tous les biais favorables. Elle sait qu'un même homme n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, et qu'une grande vertu n'est pas incapable de quelques inégalités ; elle étudie tous les caractères des autres ; et comme leur variété est presque infinie, elle diversifie, autant qu'il lui est possible, les manières de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans les cœurs, pour y porter la lumière et la paix ; elle profite de toutes les expériences qui lui ont réussi ; elle s'instruit par celles dont les succès n'ont pas répondu à ses désirs : elle fait amas de remèdes contre les maux qu'elle découvre : elle prévient par ses réflexions les besoins futurs. Mais dans le temps qu'elle paroît tout occupée du désir de plaire et de servir, elle est encore plus attentive à ne le pas faire aux dépens de la justice et de la vérité.

Un empressement trop marqué doit être suspect. La charité attend les occasions, mais ne va point au devant; elle aime l'ordre, ne déplace rien, ne sort jamais de son état, et consent avec joie que d'autres fassent ce qu'elle auroit inclination de faire, si la bienséance le permettoit. Une véritable charité ne distingue point les personnes, quand les besoins sont égaux; elle ne se laisse point séduire par des penchans naturels, et elle se roidit contre des aversions fondées sur l'impression des sens. Elle ne croit pas ses services perdus, lorsqu'ils sont peu remarqués, ou qu'on les reçoit avec indifférence, comme une dette, ou même comme défectueux et désagréables; et rien ne la rassure tant contre ses défiances et contre la juste crainte qu'elle a d'agir par amour-propre, que l'inapplication et l'ingratitude même des personnes qu'elle sert, quand elle n'en est point émue, et qu'elle fait avec joie pour Jésus-Christ, ce qu'elle fait sans récompense du côté des hommes: car elle se souvient alors de ce qu'il a dit à ses disciples: "Aimez vos ennemis; faites du bien à tous; afin que vous soyez les enfans du Très-Haut, qui est doux et bienfaisant à l'égard même des incrédules et des méchans."

Non-seulement la charité ne soupçonne point le mal, mais elle ne croit point qu'on l'en soupçonne. Comme elle ne se défie point des autres, elle ne pense point qu'on se défie d'elle; et comme elle est sans malignité, elle est aussi sans inquiétude et sans ombrage; elle est par sa nature un principe de candeur, de vérité, de noblesse, qui fait toute la sûreté et toute la douceur du

commerce des gens de bien ; elle les guérit de mille petits soupçons, et de mille petites défiances, qui sont les restes de l'orgueil, ou d'un naturel sombre et timide, ou d'une foible éducation ; elle les porte à croire qu'on leur rend justice comme ils la rendent aux autres, et elle ne leur permet point de les soupçonner, ou de déguisement à leur égard, ou d'indifférence, ou de mépris ; leur cœur, droit et simple, se repose sans inquiétude dans celui des autres, dont ils voient la sincérité présente, et qu'ils ne soupçonnent point d'infidélité dans l'avenir. Ils détestent cette maxime, 'qu'il faut se conduire avec ses amis, comme pouvant devenir ennemis ;' et ils ne prennent d'autre précaution contre un changement qui ne leur paroît pas vraisemblable, quoiqu'ils ne le jugent pas absolument impossible, que de ne rien dire et de ne rien faire, qui ne soit conforme à leur devoir, et dont ils ne soient pas obligés de se repentir. Ils sont infiniment éloignés de ce raffinement d'une basse politique, qui subtilise le mal, et qui se le présente sous toutes sortes de faces, l'allant chercher dans l'avenir, quand il n'est pas présent, et le regardant comme futur, dès qu'il est possible ; ils ne sont sages et profonds que pour le bien ; mais par rapport au mal, ils sont simples et enfans : au lieu que la sagesse du monde consiste à tout soupçonner, à tout calomnier, à rendre tout le bien suspect ; ils font consister leur sagesse dans une grande connoissance de la vertu, et dans une heureuse simplicité qui ignore le mal.

L'Écriture sainte nous apprend qu'il faut avoir les yeux ouverts, non-seulement pour voir les nécessités qui se présentent et que nous connoissons, mais encore pour les chercher et pour les découvrir, avant que nous les ayons connues ; et St. Bernard nous enseigne qu'il y a dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu, une espèce de miséricorde inquiète et curieuse, qui songe à tous les maux qu'on peut souffrir, à tous les biens qu'elle peut faire ; qui voudroit non-seulement soulager tous les besoins, mais encore les prévoir et les prévenir ; qui se reproche tout ce qu'elle n'a pas su ; qui s'impute tout ce que les autres ont enduré ; et qui, ne négligeant rien et veillant sur tout, imitent cette providence universelle, et cette miséricorde infinie, qui sont chargées du soin et de l'assistance du monde. Ce sont ces hommes de miséricorde dont parle le sage, qui remplissant tous les devoirs de la piété, soit envers Dieu, soit envers les hommes, ne croyoient jamais avoir assez fait pour le service de l'un, ni pour le soulagement des autres; et vivoient dans la crainte continuelle de n'avoir pas donné assez d'étendue à leur charité ; tant ils étoient persuadés qu'il falloit prévoir et presque deviner les nécessités et les afflictions des pauvres.

DUGUET.

CHAPITRE V.

PIÈCES PATHÉTIQUES.

SECTION I.

Mirtile ; ou, la tendresse filiale.

PENDANT une belle soirée, Mirtile étoit allé visiter l'étang voisin, dont les eaux réfléchissoient l'éclat de la lune : le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière, et les tendres accens du rossignol, l'avoient retenu long-temps plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verds, situé devant sa cabane solitaire : il trouva son vieux père, qui sommeilloit paisiblement au clair de la lune. Le vieillard étoit couché sur le gazon ; sa tête grise étoit appuyée sur une de ses mains. Mirtile s'arrêta devant lui, les bras croisés l'un sur l'autre. Il garda long-temps cette posture : sa vue restoit constamment fixée sur son père : seulement il regardoit de temps en temps le ciel à travers le feuillage ; et des larmes de joie couloient de ses yeux.

" Ô toi," dit-il, " toi que j'honore le plus après Dieu ! ô mon père, comme tu reposes doucement ! que le sommeil du juste est riant ! Tu as sans doute porté tes pas chancelans hors de la cabane, pour célébrer le

soir par de saintes prières. Tu auras aussi prié pour moi, ô mon père. Ah, que je suis heureux! Le Ciel entend ta prière : car autrement, pourquoi notre cabane seroit-elle à l'abri de tout danger, et ombragée par des rameaux courbés sous le poids de leurs fruits? Pourquoi la bénédiction céleste seroit-elle sur nos troupeaux, et sur les productions de nos champs? Lorsque satisfait de mes foibles soins pour le repos de ta vieillesse cassée, tu verses des larmes de joie; lorsque tournant tes regards vers le Ciel, tu me donnes ta bénédiction, d'un air content : ah, mon père, de quel sentiment je suis alors pénétré! ma poitrine s'enfle, et des larmes pressées ruissellent de mes yeux. Encore aujourd'hui quittant mes bras, pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du soleil, et contemplant autour de toi le troupeau bondissant sur le gazon, les arbres chargés de fruits, et la fertilité répandue sur toute la contrée; "Mes cheveux," disois-tu, "sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries soyez bénies à jamais! Mes regards obscurcis n'ont pas encore long-temps à vous parcourir. Bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses." Ah, mon père, mon meilleur ami, je dois donc bientôt te perdre! Ô triste pensée! Alors, hélas! j'érigerai un autel à côté de ta tombe; et toutes les fois qu'il me luira un jour propice, où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, je répandrai, ô mon père, du lait et des fleurs sur ton monument."

Il se tut, et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. "Comme il est étendu paisible-

ment ! comme il sourit au milieu de son sommeil ! ah, sans doute," ajouta-t-il en sanglotant, " ses actions vertueuses, retracées dans ses songes, ont fait monter sur son front l'expression de sa bienfaisance. Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve, et sur sa barbe argentine ! Oh, puissent les vents frais du soir, puisse la rosée humide ne te faire aucun mal !" A ces mots, il lui baise le front, pour l'éveiller doucement ; et le conduit dans la cabane, pour lui procurer sur des peaux molles un sommeil plus commode.

GESNER.

SECTION II.

Belle preuve d'amour filial et conjugal.

Léonide, roi de Sparte, fut détrôné par Cléombrote, son gendre, et chassé de son royaume. Peu de temps après, le peuple le rappela, et le rétablit sur le trône. Cléombrote craignant son ressentiment, se réfugia dans le temple de Neptune. Léonide paroissoit très-irrité contre lui. Étant entré dans le temple, il lui reprocha, avec de grands emportemens, qu'étant son gendre, il s'étoit élevé contre lui ; qu'il lui avoit ôté la royauté ; et qu'il l'avoit chassé de sa patrie. Cléombrote n'avoit rien à répondre à ces reproches ; mais il se tenoit assis dans un profond silence, et avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chélonide étoit auprès de lui, avec ses deux enfans à ses pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille et femme également infortunée, mais également fidèle, toujours attachée

au parti du malheureux, elle avoit suivi et accompagné Léonide, son père, pendant tout son exil ; et maintenant elle étoit auprès de son mari, suppliante comme lui, et le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étoient présens, fondoient en larmes, et admiroient la vertu et la tendresse de Chélonide, et la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse princesse, montrant ses habits de deuil, et ses cheveux épars et négligés : " Mon père," s'écria-t-elle, " ces habits si lugubres, ce visage abattu, et cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote : ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai pris, pour tous les maux qui vous sont arrivés, et pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la désolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfans, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous même ne le désirez, lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui est si chère.—Comment pourrois-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu par mes prières toucher de compassion, ni mon mari pour mon père, ni mon père pour mon mari ; fille et femme toujours affligée et toujours méprisée par

les miens ?" En finissant ce triste discours, Chélonide appuya son visage sur la tête de Cléombrote ; et tourna sur les assistans des yeux abattus par la tristesse, et dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever, et de sortir promptement de Sparte. En même temps il pria instamment sa fille de demeurer, et de ne pas abandonner un père après une si grande preuve de tendresse que celle qu'il venoit de lui donner, en accordant à ses prières la vie de son mari. Mais il ne put la persuader ; et dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfans entre les bras, prit l'autre entre les siens ; et après avoir fait sa prière, et baisé l'autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant ! modèle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siècles ! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entièrement corrompu par la vaine gloire, et par l'ambition démesurée de régner, il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne si vertueuse, étoit pour lui un bonheur préférable à la royauté.

ROLLIN.

SECTION III.

Vicissitude des choses humaines.

Les beaux discours de Paul Émile, après qu'il eut remporté la victoire sur Persée, roi de Macédoine, nous apprennent comment on doit soutenir la mauvaise fortune, et les réflexions que l'on doit faire dans le

temps d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Persée, lorsqu'il parut pour la première fois devant son vainqueur, prosterné humblement à ses pieds, laissa échapper des paroles lâches et des supplications indignes, que Paul Émile ne put ni souffrir ni entendre : mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse et l'indignation : " Malheureux que vous êtes," lui dit-il, " pourquoi déchargez-vous la fortune du plus grand reproche que vous puissiez lui faire ; et pourquoi la justifiez-vous en faisant des choses qui prouvent que vous êtes digne de vos malheurs, et que vous étiez indigne de vos prospérités passées ? Pourquoi dégradez-vous ma victoire, et ternissez-vous la gloire de mes exploits, en vous montrant si petit, que les Romains ne peuvent que rougir d'avoir un tel adversaire? Apprenez donc que la vertu malheureuse attire le respect de ses ennemis ; et que la lâcheté, quelque heureuse qu'elle puisse être, n'attire que le mépris des Romains." Cependant il le releva, et lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tubéron.

Il rentra ensuite dans sa tente avec ses fils, ses gendres, et quelques jeunes officiers de son armée ; et là, après avoir été long-temps recueilli en lui-même sans parler, rompant enfin le silence : " Se peut-il faire," dit-il, " mes enfans, qu'un homme se laisse tellement aveugler à la prospérité, qu'il s'élève et s'enorgueillisse pour avoir dompté des nations, ruiné des villes, et subjugué des royaumes? Peut-on, après le grand exemple que la fortune vient de nous donner

de l'inconstance des choses humaines, penser que dans ses plus grandes faveurs il y ait rien de permanent et de solide? Quel est le temps où l'on puisse se flatter d'être en sûreté, puisque le moment même de la victoire est souvent celui où l'on a le plus à craindre; et que c'est dans le comble de la joie que la fatale destinée, qui renverse aujourd'hui celui-ci, et demain celui-là, prépare souvent les plus grandes disgrâces? Quand la moindre partie d'une heure a suffi pour abattre le trône d'Alexandre, qui étoit parvenu au plus haut degré de la puissance, et qui avoit assujetti la plus grande partie de l'univers; et que nous voyons ses successeurs, naguères environnés d'armées si formidables, réduits maintenant à recevoir chaque jour leur pain de la main même de leurs ennemis: oserons-nous compter que notre bonheur sera toujours constant et durable, et à l'épreuve des vicissitudes du temps? Pour nous, mes enfans, l'incertitude de ce que les dieux nous préparent, et de l'issue qu'aura une fortune aussi riante que la nôtre, doit bien modérer l'épanouissement de joie, et l'enflure de cœur, qui sont une suite naturelle de la victoire."

Ces dernières paroles sembloient être un pressentiment, et une espèce de prédiction du malheur qui pendoit sur sa tête. En effet, de quatre fils qu'avoit Paul Émile, les deux du premier lit, nommés Scipion et Fabius, étoient passés dans d'autres familles; et des deux autres, qui faisoient toute la ressource de la sienne, l'un mourut cinq jours avant son triomphe, et l'autre trois jours après. Il n'y eut personne qui ne

fût touché, jusqu'au fond du cœur, d'un si funeste accident, et à qui le sort de ce malheureux père n'arrachât des larmes. Paul Émile seul, renfermant en lui-même toute sa douleur, montra une constance qui le fit paroître encore plus grand que jamais. Il dit, en parlant au peuple, qu'effrayé à la vue de tant de succès inouïs, et s'attendant à quelque grand revers, il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt sur sa famille, que sur la république. " La fortune," ajouta-t-il, " en plaçant mon triomphe entre les funérailles de mes deux enfans, comme pour se jouer des événemens humains, me remplit à la vérité de douleur et d'amertume, mais procure à ma patrie une pleine sécurité, ayant épuisé contre nous tous ses traits. Elle a pris plaisir à exposer également le vainqueur et le vaincu, en spectacle à tout l'univers; avec cette différence pourtant, que Persée vaincu a encore ses enfans, et que Paul Émile vainqueur a perdu les siens. Mais le bonheur public me console de mes disgrâces domestiques." ROLLIN.

SECTION IV.

Jahia et ses enfans.

Jahia étoit chef de la famille des Barmécides, sous le califat de Haroun. Ce prince, en montant sur le trône, le maintint dans la dignité de visir, dont il avoit joui sous les deux califes précédens. Indépendamment du mérite supérieur de ce ministre, Haroun avoit encore une raison particulière pour l'honorer de

ses faveurs. Jahia avoit eu soin de son éducation: il lui avoit formé le goût; et c'étoit à lui qu'il étoit redevable des progrès qu'il avoit fait dans les sciences, et des sages établissemens qu'il avoit formés pour les introduire dans ses états.

Les enfans de ce ministre parurent aussi avec éclat à la tête des affaires de l'empire. Nés dans le sein des dignités et de l'opulence, Jahia, leur père, leur avoit appris de bonne heure à ne faire cas des richesses, qu'autant qu'elles mettoient en état de récompenser la vertu, et de soulager les malheureux. "Soyez généreux," leur disoit-il souvent; "répandez libéralement vos biens sur ceux, qui en sont les plus dignes par leurs talens, par leurs vertus, ou qui ont souffert des disgrâces de la fortune. Ne craignez pas que vos biens souffrent aucune diminution par votre libéralité. Quand même ils vous seroient enlevés dans la suite, par la permission de Dieu, ou par la méchanceté des hommes, le bon usage que vous en aurez fait, vous donnera une consolation intérieure, qui vous soutiendra dans le temps de l'adversité. Si vous les faites servir au luxe et à la volupté, leur privation vous jettera dans le désespoir, parce que vous vous serez regardés comme en étant les propriétaires, au lieu que vous n'en êtes que les usufruitiers."

Ces maximes admirables, qui étoient bien moins des leçons de la part de Jahia, qu'un exposé fidèle de ce qu'il pratiquoit lui-même, firent sur ses enfans les impressions les plus vives, et les plus heureuses. Leur mérite se manifestant de plus en plus, à mesure qu'ils

avançoient en âge, on les trouva bientôt dignes des premières places; et le calife s'empressa de les en pourvoir, lors même qu'ils n'étoient encore que dans l'adolescence. Cette affection dura plusieurs années, pendant lesquelles ce prince ne cessa de les combler d'honneurs, de biens, et de dignités.

Le second fils de Jahia, nommé Giaffar, étoit le premier favori du calife. Il vouloit toujours l'avoir auprès de lui; et ne trouvoit d'amusement nulle part qu'autant qu'il voyoit son cher Giaffar y participer. Le calife parut disposé à faire le bonheur de son favori, en le flattant de lui faire épouser Abassah, sa propre sœur.

Cette proposition mit Giaffar au comble de ses vœux. La princesse témoignant de son côté beaucoup de penchant à suivre les vues de son frère, ce prince résolut de terminer au plutôt cette grande affaire. Mais avant de la conclure, il exigea de ces deux amans, que lorsqu'ils seroient mariés ils ne se verroient jamais qu'en sa présence, et qu'ils vivroient ensemble comme frère et sœur *. Ils promirent tout ce que le prince voulut.—Mais enfin on les accusa d'avoir enfreint la défense que le calife leur avoit faite.

Le prince fut si outré contre ces malheureux époux, que dès lors il résolut de les perdre; et de faire périr

* On dit qu'il se faisoit un point de religion, qu'aucun sujet ne mêlât son sang à celui d'Ali, qui étoit sacré chez les Arabes.

en même temps toute la race des Barmécides. Il commença par Giaffar, à qui il fit trancher la tête; ensuite il envoya des ordres à Bagdet, en conséquence desquels l'infortunée Abassah fut mise à mort sur le champ. Jahia et ses enfans furent jetés en prison. Leurs biens furent confisqués; et cette disgrâce s'étendit sur tous leurs parens, qui furent arrêtés dans les différentes provinces de l'empire, et la plupart y périrent ou de mort violente, ou de misère.

Cette affreuse disgrâce mit dans le plus grand jour le courage et la constance vraiment héroïques de Jahia, chef des Barmécides. Ce vieillard infortuné en donna des preuves au milieu des fers, lorsqu'il y fut visité par quelques-uns de ses amis: car, quoique, selon l'usage des courtisans, la plupart se fussent déclarés contre ce ministre dès le moment de sa chute, il y en eut cependant un certain nombre, qui furent assez généreux pour ne pas l'abandonner dans son malheur; et ils travaillèrent à animer sa patience, pour supporter les maux dont il étoit accablé.

Ce grand homme sentit, comme il le devoit, tout le prix de leur amitié; mais il leur fit voir que depuis long-temps sa vertu l'avoit rendu supérieur à tous les revers de la fortune. "La puissance et les richesses," leur disoit-il, "ne sont que des prêts que la fortune fait aux hommes. Nous devons nous contenter d'en avoir joui pendant quelque temps. Elle nous a choisis pour servir d'instruction à ceux qui viendront après nous; ils apprendront à ne jamais s'enorgueillir de ses dons, et à en faire un bon usage. Dieu ne fait aucun tort aux

hommes, en retirant les bienfaits dont il les avoit comblés: il ne leur devoit rien; il les en a gratifiés tant qu'il lui a plu: il veut aujourd'hui les répandre sur d'autres: c'est à nous à nous soumettre à sa volonté. L'homme sage ne doit jamais désirer les biens: mais il peut les recevoir pour les faire servir au bien de l'état; et ne jouir du reste que comme un voyageur jouit du repos, dans une hôtellerie où il ne fait que passer."

Tels étoient les sentimens de cet homme admirable, dans l'excès de ses disgrâces. Il travailloit aussi à consoler ceux de ses enfans, qui se trouvoient enfermés avec lui dans la même prison; et qui étant dans un âge à jouir de toutes les faveurs de la fortune, paroissoient aussi plus sensibles aux revers qu'ils venoient d'essuyer. " Comment est-il possible," lui disoit un jour l'un de ses enfans, " qu'après avoir servi Dieu et l'état avec tout le zèle et toute l'application possible; n'ayant aimé qu'à faire du bien à tout le monde; n'ayant rien à nous reprocher envers le calife; nous nous trouvions cependant réduits à tant de misère?"— " C'est peut-être," répondit Jahia, " la voix de quelque affligé, qui s'est adressé au Ciel, pour demander vengeance contre nous: peut-être, sans le savoir, avons-nous négligé de rendre justice à quelque opprimé. Si cette faute est involontaire, la miséricorde divine nous la pardonnera. Notre disgrâce est peut-être un effet de la bonté de Dieu, pour nous faire connoître la fragilité des biens de ce monde. Il veut éprouver notre foi, si nous l'aimons plus que nous-mêmes, si nous

l'adorons dans la prospérité et dans l'adversité : également juste dans les états où il nous met, il nous purifiera de nos fautes, et nous rendra dignes de lui."

L'injuste et bizarre animosité du calife contre les Barmécides, ne fut pas satisfaite de la longueur de la prison, qu'il fit essuyer à ce vénérable vieillard. Il ne termina ses malheurs qu'en ordonnant qu'on le mît à mort ; et cet ordre cruel fut exécuté dans la prison.

MARIGNY, *histoire des Arabes.*

SECTION V.

Mort du pécheur.

RIEN n'est plus affreux que la situation du pécheur, dans les derniers momens de sa vie. De quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche ; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres, et les plus funestes.

Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouït ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ; pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret

alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui !

Que le souvenir de ses plaisirs est amer ! Ils ont disparu comme un songe ; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion. Tant d'emportemens honteux ; tant de foiblesse et d'abandonnement !—Lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu ! il se retrouve alors le plus foible, le plus méprisable, de tous les pécheurs ! Une vie sage peut-être en apparence ; et cependant toute dans l'infamie des sens, et la puérilité des passions ! une vie glorieuse peut-être devant les hommes ; et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre ! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée ; et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse ! Enfin, des plaisirs, qui ont été même la source de tous ses chagrins ; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie ; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse : des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité.

Il s'étoit toujours flatté, que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus ne l'avoit pas empêché de se promettre, qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune dé-

marche pour apaiser son Dieu: l'y voilà arrivé; il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort étoit plus éloignée de son esprit; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit jusque-là vivement désirées; et que semblable à l'insensé de l'évangile, il exhortoit son âme à se reposer, et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment, que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil, sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors, en vain, et trop tard. Hélas! il se contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions: il accepteroit comme une grâce, l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours: il envie la destinée de ses esclaves, qu'il laisse sur la terre: il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie. Tout est anéanti autour de lui: il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains.

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe, et ne change point. Il se plaignoit autrefois,

d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif, pour un Dieu qu'on ne voyoit point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui: ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles: tout s'évanouïra autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines: c'est la pensée de l'avenir, qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience: cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare: cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée: cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres: cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil: cet avenir enfin, ce jugement redoutable, où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie, dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir

terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre: il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision; Qui en est revenu? il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près; que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui; et qu'il touche enfin à cet avenir terrible, contre lequel il avoit paru si rassuré: ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou, sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir. En vain on lui promet le pardon de ses crimes: une voix secrete et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie; et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs, plutôt qu'à la vérité. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches, pour recueillir ses derniers soupirs; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes.

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs

qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouït; ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il sort de ses yeux mourans, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi; et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son Juge : il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes, qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son esprit frémit; et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

MASSILLON.

SECTION VI.

Mort du juste.

Que la religion rend le fidèle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'âme juste, en ce dernier moment, est digne de Dieu, des anges, et des hommes! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde, et de toutes les créatures; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître; parmi les larmes et les gémissemens des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité: elle est libre parmi les morts: elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir, en ce dernier moment, de l'âme fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; c'est le jour auquel se réunit tout l'éclat de sa vie, et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher, d'un pas tranquille et majestueux, vers l'éternité! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance

de ses cantiques, de s'écrier : " Que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable !"

Et voilà ce qui achève de remplir l'âme fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation ; la pensée de l'avenir. Le pécheur, durant la santé, voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même sont à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations : ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà, avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; et voit, comme Étienne, le sein de la gloire, et le fils de l'homme à la droite de son père, tout prêt à le recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qu'il aime ; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle trouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement

les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Les ministres de l'église viennent enfin annoncer à cette âme, que son heure est venue, et que l'éternité approche ; ils viennent lui dire : " Sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive : le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juste Juge, qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints, et les portes éternelles. Ceux qui dorment dans le Seigneur, ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore, de n'être plus exposée, comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu, où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime !"

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces, l'accepte-t-elle! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans, et regardant son Seigneur qui vient à elle: "Brisez, ô mon Dieu! quand il vous plaîra," lui dit-elle en secret, "ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore. J'attends, dans la paix et dans l'espérance, l'effet de vos promesses éternelles." Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur; et s'en retourne dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie.—Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans le Seigneur; leur mort est précieuse devant Dieu, comme leur vie. MASSILLON.

CHAPITRE VI.

DIALOGUES.

SECTION I.

MENTOR ET TÉLÉMAQUE.

Portrait d'une femme accomplie.

TÉLÉMAQUE ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. " Vous me blâmerez peut-être," lui dit-il, " de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso. Ce que je sens pour Antiope n'est point un amour passionné; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais je retrouve mon père, et qu'il me permette de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu; son application à conduire toute la maison de son père depuis que sa mère est morte; son mépris des vaines parures; l'oubli ou l'ignorance même, qui paroît en elle, de sa beauté.

Quand Idoménée la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même, qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux-arts. Elle anime les autres à travailler. Elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Avec quelle crainte et quelle religion la voyons-nous entrer dans les temples, et offrir des sacrifices ! Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre."

" Je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Je la quitterai quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père, de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis."

Mentor répondit : " Ô Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, et agit de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée ; elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à

propos : le bon ordre de la maison de son père est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, (choses qui font haïr presque toutes les femmes,) elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur. D'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant, elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens : son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que pour la nécessité ; et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement : à peine l'avons-nous entendue parler."

" Vous souvenez vous, ô Télémaque, d'un jour que son père [illegible] ? [illegible], les yeux baissés, [illegible] ne parla que pour [illegible], qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra

dans sa peine; puis elle le calma: enfin, elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; et sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste: vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentimens: mais sachez, que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejetés, et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son père: elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé, comme moi, qu'elle se montre encore moins, et qu'elle baisse plus les yeux, depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père; et qu'à vous mettre en état d'obtenir une femme digne de l'âge d'or: fût-elle bergère dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille du roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder."

FÉNÉLON.

SECTION II.

LE BERGER ET LE CHASSEUR.

L'homme content de son état.

Le jeune berger Menalque conduisoit son troupeau sur les montagnes: s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme, que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. "Ah jeune berger!" s'écria cet homme, "je vins hier sous cette montagne sauvage, pour y chasser les chevreuils et les sangliers. Je me suis égaré, et jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane: je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif; ni aucune nourriture pour apaiser ma faim." Aussitôt le jeune Menalque tira de sa poche, du pain et du fromage frais qu'il lui donna: puis il prit le flacon, qui étoit à son côté: "Rafraîchis-toi," lui dit-il, "voilà du lait frais; suis-moi ensuite, afin que je te conduise hors de la montagne." L'homme se rafraîchit, et le berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit: "Beau berger, tu m'as sauvé la vie; comment puis-je te récompenser? Viens avec moi dans la ville; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbre, entourés de colonnes superbes, s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi; tu boiras dans des coupes d'or, et tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : " Qu'irai-je faire dans la ville ? Je suis en sûreté dans ma petite cabane ; elle me met à l'abri de la pluie, et des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes, elle est environnée d'arbres fruitiers, et de pampres verds. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine, dans une cruche de terre : j'ai aussi du vin doux ; je mange ce que mes arbres et mon troupeau me donnent ; et si je n'ai point de vase d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes."

ESCHINE.

Viens avec moi, berger ; on a aussi à la ville des arbres et des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites ; et rassemblé celles-ci dans des parterres symétriques. On y voit aussi des fontaines, que des hommes et des nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

MENALQUE.

Nos bois ombragés par la simple nature, sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses ; nos prairies parées de mille fleurs, semées au hasard, sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys, et des roses. Ô que nos fontaines sont belles ! lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers ; ou lorsqu'elles tombent du haut des collines à travers les buissons, pour serpenter ensuite dans les prés fleuris. Non, je ne vais point à la ville.

ESCHINE.

Là tu verras des jeunes filles vêtues de soie, et dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil ; elles

sont blanches comme du lait ; parées d'or et de perles précieuses. Là des musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

MENALQUE.

Nos brunes bergères sont belles, aussi. Je voudrois que tu les visses, quand elles se parent avec des roses fraîches, ou avec des guirlandes de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui murmure ; et que nous prêtons l'oreille aux doux ramages des oiseaux, qui chantent sur la cime des arbres, ou sur les branches des buissons ! Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette ? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, berger ? Prends cette poignée d'or, et ce fourniment du même métal.

MENALQUE.

Qu'ai-je besoin d'or ? j'ai tout en abondance : avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux ?

ESCHINE.

Que te donnerai-je donc, heureux berger ? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait ?

MENALQUE.

Donne-moi seulement ce petit flacon que je vois pendu à ton côté.

Alors le chasseur avec un sourire de bonté lui donna le flacon, et le jeune berger sauta de joie, comme un agneau qui bondit.

SECTION III.

GLAUCON ET SOCRATE.

Présomption de la jeunesse.

Les jeunes gens d'Athènes, éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, et pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque temps les leçons des sophistes qui leur promettoient de les rendre de très-grands politiques, se croyoient capables de tout, et aspiroient aux premières places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge, et à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cause de Platon son frère, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Un jour l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter : c'étoit déjà avoir beaucoup gagné sur lui. " Vous avez donc envie de gouverner la république," lui dit-il. " Il est vrai," répondit Glaucon. " Vous ne sauriez avoir un plus beau dessein," repartit Socrate : " car si vous y réussissez, vous vous mettrez en état de servir utilement vos amis ; d'agrandir votre maison ; et d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoître, non-seulement dans Athènes, mais par toute la Grèce : et peut-être que votre renommée volera jusque chez les

nations barbares, comme celle de Thémistocle. Enfin, quelque part que vous soyez, vous attirerez sur vous le respect et l'admiration de tout le monde."

Un début si insinuant et si flatteur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible : il resta volontiers, sans qu'il fût besoin de l'en presser ; et la conversation continua. "Puisque vous désirez de vous faire estimer et honorer, il est clair que vous songez à vous rendre utile au public."—"Assurément."—"Dites-moi donc, je vous prie, quel est le premier service que vous prétendez rendre à l'état ?" Comme Glaucon paroissoit embarrassé, et rêvoit à ce qu'il devoit répondre : "Apparemment," reprit Socrate, "ce sera de l'enrichir, c'est-à-dire d'augmenter ses revenus."—"C'est cela même."—"Et, sans doute, vous savez en quoi consistent les revenus de l'état, et à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particulière, afin que si un fonds vient à manquer tout à coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre." "Je vous assure," répondit Glaucon, "que c'est à quoi je n'ai jamais songé."—"Marquez-moi au moins les dépenses que fait la république : car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues."—"Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre."—"Il faut donc remettre à un autre temps le dessein que vous avez d'enrichir la république : car il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus et les dépenses."

"Mais," dit Glaucon, "il y a encore un autre moyen que vous passez sous silence : on peut enrichir un état

par la ruine de ses ennemis." "Vous avez raison," répondit Socrate. "Mais pour cela il faut être le plus fort : autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoître les forces des uns et des autres, afin que s'il trouve son parti le plus fort, il conseille hardiment la guerre ; et s'il le trouve le plus foible, il dissuade le peuple de s'y engager. Or savez-vous quelles sont les forces de notre république, tant par mer que par terre ; et quelles sont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaisir de me le communiquer." "Je n'en ai point encore," répondit Glaucon. "Je vois bien," dit Socrate, "que nous ne ferons pas sitôt la guerre, si l'on vous charge du gouvernement : car il vous reste bien des choses à savoir, et bien des soins à prendre."

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importans, sur lesquels il le trouva également neuf ; et il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux, qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes, et une ambition démesurée de s'élever aux premières places. "Craignez, mon cher Glaucon," lui dit Socrate, "craignez qu'un désir trop vif des honneurs ne vous aveugle ; et ne vous fasse prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour votre incapacité, et votre peu de talent."

Glaucon profita des sages avis de Socrate ; et prit du temps pour s'instruire en particulier avant que de se produire en public. Cette leçon est pour tous les

siècles ; et elle peut convenir à beaucoup de personnes de tout état, et de toute condition.

ROLLIN.

SECTION IV.

SOCRATE, TIMON, ET ALCIBIADE.

Il faut haïr et mépriser le vice, et plaindre les méchans.

ALCIBIADE.

Je suis surpris, mon cher Socrate, de voir que vous ayez tant de goût pour ce misantrope, qui fait peur aux petits enfans.

SOCRATE.

Il faut être bien plus surpris de ce qu'il s'apprivoise avec moi.

TIMON.

On m'accuse de haïr les hommes, et je ne m'en défends pas : on n'a qu'à voir comment ils sont faits, pour juger si j'ai tort. Haïr le genre humain, c'est haïr une méchante bête ; une multitude de sots, de fripons, de flatteurs, de traîtres, et d'ingrats.

ALCIBIADE.

Voilà un beau dictionnaire d'injures. Mais vaut-il mieux être farouche, dédaigneux, incompatible, et toujours mordant ? Pour moi, je trouve que les sots me réjouissent, et que les gens d'esprit me contentent. J'ai envie de leur plaire à mon tour ; et je m'accommode de tout, pour me rendre agréable dans la société.

TIMON.

Et moi je ne m'accommode de rien : tout me déplaît ;

tout est faux, de travers, insupportable; tout m'irrite, et me fait bondir le cœur. Vous êtes un Protée, qui prenez indifféremment toutes les formes les plus contraires, parce que vous ne tenez à aucune. Ces métamorphoses, qui ne vous coûtent rien, montrent un cœur sans principes ni de justice, ni de vérité. La vertu, selon vous, n'est qu'un beau nom; il n'y en a aucune de fixe. Ce que vous approuvez à Athènes, vous le condamnez à Lacédémone. Dans la Grèce, vous êtes Grec: en Asie, vous êtes Perse. Vous ne suivez qu'une seule règle, qui est la passion de plaire, d'éblouir, de dominer, et de vivre dans les délices.

ALCIBIADE.

Ne vaut-il pas mieux s'accommoder aux hommes, tels qu'on les trouve, que de vouloir les haïr jusqu'à ce qu'ils s'accommodent à nous? Avec ce chagrin si critique, on passe tristement sa vie, méprisé, moqué, abandonné, et on ne goûte aucun plaisir. Pour moi, je donne tout aux coutumes et aux imaginations de chaque peuple: partout je me réjouis, et je fais des hommes tout ce que je veux. On prend les honnêtes gens par les motifs de la vertu; les voluptueux par leurs plaisirs; et les fripons par leur intérêt. C'est la seule bonne manière de savoir vivre; tout le reste est vision, et bile noire qu'il faudroit purger avec un peu d'ellébore.

TIMON.

Parler ainsi, c'est anéantir la vertu, et tourner en ridicule les bonnes mœurs. On ne souffriroit pas un homme si contagieux dans une république bien policée:

mais, hélas! où est-elle ici-bas cette république? Ô mon pauvre Socrate! la vôtre, quand la verrons-nous? Demain, oui demain, je m'y retirerois si elle étoit commencée; mais je voudrois que nous allassions loin de toutes les terres connues, fonder cette heureuse colonie de philosophes purs dans l'île Atlantique.

ALCIBIADE.

Hé! ne savez-vous pas que Socrate est homme?

TIMON.

Non, je n'en suis pas bien assuré; j'en doute quelquefois; car il ne ressemble guère aux autres. Il me paroît sans artifice, sans intérêt, sans ambition. Je le trouve juste, sincère, égal. S'il y avoit au monde dix hommes comme lui, en vérité je crois qu'ils me réconcilieroient avec l'humanité.

ALCIBIADE.

Hé bien, croyez-le donc. Demandez-lui si la raison permet d'être misantrope au point où vous l'êtes.

TIMON.

Je le veux: quoiqu'il ait toujours été un peu trop facile et trop sociable, je ne crains pas de m'engager à suivre son conseil. Ô mon cher Socrate! parlez, mais selon votre cœur; me conseilleriez-vous de rentrer dans la société empestée des hommes méchans, aveugles, et trompeurs?

SOCRATE.

Non; je ne vous conseillerai jamais de vous rengager, ni dans les assemblées du peuple, ni dans les festins pleins de licence, ni dans aucune société avec un grand nombre de citoyens; car le grand nombre est toujours

corrompu. Une retraite honnête et tranquille, à l'abri des passions des hommes et des siennes propres, est le seul état qui convienne à un vrai philosophe. Mais il faut aimer les hommes, et leur faire du bien, malgré leurs défauts. Vivre au milieu d'eux pour les tromper, pour les éblouir, et pour en tirer de quoi contenter ses passions, c'est être le plus méchant des hommes, et se préparer des malheurs qu'on mérite : mais se tenir à l'écart, et néanmoins à portée d'instruire et de servir certains hommes, c'est être une divinité bienfaisante sur la terre. L'ambition d'Alcibiade est pernicieuse : mais votre misantropie est une vertu foible, qui est mêlée d'un chagrin de tempérament. Vous êtes plus sauvage que détaché. Votre vertu âpre, impatiente, ne sait pas assez supporter le vice d'autrui : c'est un amour de soi-même qui fait qu'on s'impatiente, quand on ne peut réduire les autres au point qu'on voudroit. La philantropie est une vertu douce, patiente, et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. Elle attend les hommes ; elle ne donne rien à son goût, ni à sa commodité. Elle se sert de la connoissance de sa propre foiblesse, pour supporter celle d'autrui. Elle n'est jamais dupe des hommes les plus trompeurs, et les plus ingrats ; car elle n'espère, ni ne veut, rien d'eux pour son propre intérêt. Elle ne leur demande rien que pour leur bien véritable : elle ne se lasse jamais dans cette bonté désintéressée.

TIMON.

Mais je ne hais point les hommes par inhumanité, je ne les hais que malgré moi, parce qu'ils sont [illegible].

C'est leur dépravation que je hais, et leurs personnes, parce qu'elles sont dépravées.

SOCRATE.

Hé bien ! je le suppose. Mais si vous ne haïssez dans l'homme que le mal, pourquoi n'aimez-vous pas l'homme, pour le délivrer de ce mal, et pour le rendre bon ? Le médecin hait la fièvre et toutes les autres maladies, qui tourmentent les corps des hommes : mais il ne hait point les malades. Les vices sont les maladies de l'âme : soyez un sage et charitable médecin, qui songe à guérir son malade par amitié pour lui, loin de le haïr. Le monde est un grand hôpital de tout le genre humain, qui doit exciter votre compassion : l'avarice, l'ambition, l'envie, et la colère, sont des plaies plus grandes et plus dangereuses dans les âmes, que des abcès et des ulcères ne le sont dans les corps. Guérissez tous les malades que vous pourrez guérir, et plaignez tous ceux qui se trouveront incurables.

TIMON.

Ô ! voilà, mon cher Socrate, un sophisme facile à démêler. Il y a une extrême différence entre les vices de l'âme, et les maladies du corps. Les maladies sont des maux qu'on souffre et qu'on ne fait pas ; on n'en est point coupable, on est à plaindre. Mais pour les vices, ils sont volontaires ; ils rendent la volonté coupable. Ce ne sont pas des maux qu'on souffre ; ce sont des maux qu'on fait. Ces maux méritent de l'indignation, et du châtiment, et non pas de la pitié.

SOCRATE.

Il est vrai qu'il y a deux sortes de maladies des hommes : les unes involontaires et innocentes ; les autres volontaires, et qui rendent le malade coupable. Puisque la mauvaise volonté est le plus grand des maux, le vice est la plus déplorable de toutes les maladies. L'homme méchant qui fait souffrir les autres, souffre lui-même par sa malice ; et il se prépare les supplices que les justes dieux lui doivent : il est donc encore plus à plaindre qu'un malade innocent. L'innocence est une santé précieuse de l'âme : c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. Quoi ! cesserez-vous de plaindre un homme, parce qu'il est dans la maladie la plus funeste, qui est la mauvaise volonté ? Si sa maladie n'étoit qu'au pied, ou à la main, vous le plaindriez ; et vous ne le plaignez pas lors qu'elle a gangrené le fond de son cœur !

TIMON.

Hé bien ! je conviens qu'il faut plaindre les méchans ; mais non pas les aimer.

SOCRATE.

Il ne faut pas les aimer pour leur malice ; mais il faut les aimer pour les en guérir. Savez-vous bien ce qui vous empêche d'aimer les méchans ? ce n'est pas votre vertu, mais c'est l'imperfection de la vertu qui est en vous. La vertu imparfaite succombe dans le support des imperfections d'autrui. On s'aime encore trop soi-même, pour pouvoir toujours supporter ce qui est contraire à son goût et à ses maximes. L'amour propre ne veut non plus être contredit par la vertu,

que par le vice. On s'irrite contre les ingrats, parce qu'on veut de la reconnoissance par amour propre. La vertu parfaite détache l'homme de lui-même, et fait qu'il ne se lasse point de supporter la foiblesse des autres. Plus on est loin du vice, plus on est patient et tranquille pour s'appliquer à le guérir. La vertu imparfaite est ombrageuse, critique, âpre, sévère, et implacable. La vertu qui ne cherche plus que le bien, est toujours égale, douce, affable, compatissante : elle n'est surprise ni choquée de rien : elle prend tout sur elle, et ne songe qu'à faire du bien.

TIMON.

Tout cela est bien aisé à dire ; mais difficile à faire.

SOCRATE.

Ô mon cher Timon ! les hommes grossiers et aveugles croient que vous êtes misantrope, parce que vous avez poussé trop loin la vertu ; et moi je vous soutiens que si vous étiez plus vertueux, vous feriez ceci comme je le dis. Si vous étiez parfait, vous pardonneriez sans peine aux hommes d'être imparfaits, comme les dieux le font. Pourquoi ne pas souffrir doucement ce que les dieux, meilleurs que vous, souffrent ? Cette délicatesse qui vous rend si facile à être blessé, est une véritable imperfection. La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison parfaite va plus loin ; elle supporte en paix la déraison d'autrui. Voilà le principe de vertu, compatissante pour autrui, et détachée de soi-même, qui est le vrai lien de la société.

ALCIBIADE.

En vérité, Timon, vous voilà bien confondu avec votre vertu farouche et critique. C'est s'aimer trop soi-même que de vouloir vivre tout seul, uniquement pour soi ; et de ne pouvoir souffrir rien de tout ce qui choque notre propre sens. Quand on ne s'aime point tant, on se donne librement aux autres.

SOCRATE.

Arrêtez, s'il vous plaît, Alcibiade ; vous abuseriez aisément de ce que j'ai dit. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philantropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnoie, quand on se donne aux hommes, pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. L'amour propre d'un misantrope n'est que sauvage et inutile au monde ; mais celui de ces faux philantropes est traître et tyrannique : ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misantrope fait plus de peur, et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs, est plus à craindre qu'un animal sauvage, qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

ALCIBIADE.

Timon, retirons-nous; en voilà bien assez : nous avons chacun une bonne leçon. FÉNÉLON.

SECTION V.

ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

La vertu seule fait le bonheur, et la gloire, de l'homme.

ALEXANDRE.

A QUELLE vie vous êtes-vous condamné, Diogène? ne valoit-il pas mieux vous mettre à la suite de quelque prince, pour vous sauver de l'indigence, que de mener une vie misérable, sans maison, sans habits, et souvent sans pain ?

DIOGÈNE.

Croyez-vous qu'on puisse être pauvre avec la science et la vertu ? Vous voyez les maux de mon état, Alexandre, et vous n'en connoissez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'envie. Par elle, je jouis de ma liberté et de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'est que tous vos biens sont sous les yeux, et sont l'objet des désirs des hommes; mais vos maux sont cachés, et les miens sont apparens. Le bonheur est dans le sentiment, et non pas dans les choses. La raison aux sages affoiblit leurs maux et double leurs biens, ou les réduit les uns et les autres à leur juste valeur. Quand vous voudrez, nous comparerons vos biens et vos maux avec les

miens; et vous verrez que tout est égal, ou que l'avantage est de mon côté.

ALEXANDRE.

Vous comptez donc pour rien les premières places, et la fortune qu'elles mènent à leur suite ?

DIOGÈNE.

Nous aurions trop à souffrir, s'il falloit convenir que c'est le mérite qui vous a mis au-dessus de nous: nous nous consolons, quand nous pensons que vous ne devez qu'au hasard, ou au caprice de l'aveugle fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

ALEXANDRE.

Si on ne doit pas me savoir gré de ma naissance, au moins doit-on compter pour quelque chose mes conquêtes, et la gloire que je me suis acquise.

DIOGÈNE.

Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né prince, si vous ne pensiez qu'à faire le bonheur des hommes: mais je ne puis vous savoir gré de faire la désolation universelle. Vous avez uni toute votre raison à votre épée, qui est toute votre loi. Vous appelez l'ambition, grandeur; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas; les hommes s'accordent à ennoblir les foiblesses qui leur sont communes; mais je vous dis, moi, que ce que vous appelez *grandeur*, n'est qu'une violente fermentation de votre sang, qui vous allume l'imagination. Quoi! parce que votre sang a acquis un certain degré de chaleur et de vitesse, il faut que toute l'Asie périsse? Hé! quelle part avez-vous à ces

grandes conquêtes, dont vous vous glorifiez tant? Si vous rendiez à vos soldats et à vos généraux la part qu'ils y ont, qu'il vous en resteroit peu! Vous n'êtes qu'un héros de fortune, vous n'êtes pas un héros de mérite; et vous avez été si peu sage, que, quand la fortune a tout fait pour vous, vous n'avez pas eu la prudence de vous borner; toujours en extravagant, présumant tout de vous-même. Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme; il en faut avoir l'économie.

ALEXANDRE.

Dites-moi donc ce qui mérite, selon vous, le nom de bien, puisque la royauté qui nous est donnée par la naissance, la gloire acquise, et la fortune, n'en sont pas?

DIOGÈNE.

Je ne vous dis point que ce ne soient pas des biens; mais je vous dis, que ce ne sont pas les premiers biens; qu'ils ne sont pas si grands qu'on le croit; et qu'ils ont souvent de grands maux à leur suite. La fortune ne traite même avec ses amis qu'à des conditions dures; elle leur fait acheter bien cher ses présens. La pauvreté aussi n'est pas un si grand mal que vous pensez. Les privations ne sont pas sensibles, quand les désirs sont éteints, et je jouis de beaucoup de biens qui vous sont inconnus. Les premiers biens, selon moi, sont les vertus; et toutes les distinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doivent être que la récompense. Je mets après elles l'indépendance, la tranquillité, la joie de l'esprit, et le repos de la bonne

conscience : biens dont on jouit ordinairement, quand on possède les premiers. Vous-même avez si bien senti que toute la grandeur de l'homme est au dedans, que vous disiez de Parménion : " Il est simple et négligé au dehors ; mais il est tout pourpre au dedans par les vertus de son âme." Ce qui devroit faire votre félicité, c'est de rendre les hommes heureux, plutôt que de les assujettir, et de les rendre misérables. Mais vous n'avez voulu être qu'un héros, et non pas un grand homme. Jamais vous n'avez pensé que la première et la plus noble conquête étoit celle des cœurs. Toujours hors de vous-même, rassasié de gloire et de fortune, ennuyé de votre propre félicité ; cette gloire qui vous paroît charmante quand vous courez après, ne vous paroît plus rien quand vous l'avez acquise. Vous ne vous êtes soutenu que d'illusion, que vous vous êtes faite à vous-même, ou que vous avez trouvée dans les autres ; et la prévention a fermé toutes les avenues à la vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, et vous avez tout sacrifié à cette idole.

ALEXANDRE.

Il faut prendre des juges entre nous, pour savoir qui est le fou de nous deux. Pour moi, je pense comme tous les hommes ; je ne fais qu'étendre l'erreur commune, si c'en est une que de s'illustrer par de grandes conquêtes.

DIOGÈNE.

Je sais bien que vous aurez pour vous la multitude. La [illegible] des sages est très-petit ; et tout prince que

vous êtes, vous êtes un homme du peuple par votre manière de penser. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plaît. Vous n'avez jamais su vous respecter, ni vous suffire. Vous ne vous croyez pas digne de votre propre estime ; mais les suffrages publics, quoique illusoires, vous dédommagent. Cette grande renommée est un soutien à votre foiblesse. Votre amour-propre, et les respects des hommes, vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la vérité les tire, et vous montre à découvert. Vous ne pouvez alors soutenir cette vue de vous-même ; et c'est pour vous fuir que vous vous êtes embarqué dans vos conquêtes. L'inconstance, par l'agitation qu'elle donne, est le supplément du bonheur. Ce n'est pas des choses dont vous jouissez, c'est de leur recherche. La modération et le repos ont quelque chose de grand, qui marque l'indépendance. Pour moi, j'ai eu assez de fonds et de fermeté, pour me passer de tout l'attirail de la gloire ; j'ai su consentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu assez de mérite, pour jouer ce rôle, ni assez de fonds d'esprit, pour remplir les vides du temps.

ALEXANDRE.

Votre orgueil me révolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les orateurs, célébrées par les poëtes, publiées dans les histoires, et admirées de tous les hommes ?

DIOGÈNE.

Ce n'est point orgueil, c'est connoissance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y souhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre considération de vos vertus, ni de vos mœurs; mais de votre dignité. Ce que vous appelez *renommée*, et à quoi vous sacrifiez tout, je l'appelle un son vain, tributaire du caprice de la fortune; et je ne puis comprendre, qu'on fasse tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on méprise particulièrement. Apprenez que le chemin de l'immortalité est celui de la vertu. Qu'est-ce que votre puissance? la liberté de faire des choses, qu'il est bon souvent de ne pouvoir faire. Vos richesses ne sont que des besoins multipliés et renaissans: vos désirs, un avilissement de la grandeur et de la dignité de l'homme. Mais le plus grand de vos plaisirs est, de jouir de ceux dont les autres ne jouissent pas. C'est un plaisir de malignité, qui a sa source dans l'orgueil. Quand je sais diminuer tous les avantages, que la plupart des hommes croient que vous avez au-dessus de nous; que j'ai le secret d'agrandir mes biens, et de diminuer mes maux, tout devient égal entre nous. Peut-être vous le suis-je aussi en mérite; et vous l'avez si bien senti, que vous dites un jour: "Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène."

LA MARQUISE DE LAMBERT.

CHAPITRE VII.

DISCOURS ORATOIRES.

SECTION I.

Remontrance d'Artabane à son frère Darius.

Le prétexte dont se servit Darius pour entreprendre la guerre contre les Scythes, étoit l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie : mais il n'avoit d'autre but réellement que de satisfaire son ambition, et d'étendre ses conquêtes.

Son frère Artabane, pour qui il avoit un grand respect, et qui de son côté n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens, avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. " Grand prince," lui dit-il, " ceux qui forment quelque grande entreprise, doivent considérer avec soin, si elle sera utile ou préjudiciable à l'état ; si l'exécution en sera aisée ou difficile ; si elle pourra contribuer, ou nuire, à leur gloire ; enfin si elle est conforme, ou contraire, aux règles de la justice. Je ne vois point, seigneur, quand même vous seriez assuré du succès, quel avantage vous pouvez attendre de la guerre que vous entreprenez contre les Scythes. Ce sont des peuples séparés de votre empire par de longs espaces de terre

et de mer; qui habitent de vastes déserts; qui sont sans villes, sans maisons, sans établissemens, sans richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour vos troupes dans une telle expédition; ou plutôt que n'y a-t-il point à perdre? Accoutumés comme ils sont à passer d'une contrée dans une autre, s'ils s'avisent de prendre la fuite devant vous, non par crainte ou par lâcheté, car ils sont très-courageux et très-aguerris, mais dans le dessein de harasser et de ruiner votre armée, par de continuelles et de pénibles courses, que deviendrons-nous dans un pays inculte, stérile, et dénué de tout, où nous ne trouverons ni fourrages pour nos chevaux, ni nourriture pour nos soldats? Je crains, seigneur, qu'une fausse idée de gloire, et des conseils flatteurs, ne vous précipitent dans une guerre qui pourra tourner à la honte de la nation. Vous jouissez d'une paix tranquille au milieu de vos peuples, dont vous faites l'admiration et le bonheur. Vous savez que les dieux ne vous ont placé sur le trône que pour être le coadjuteur, ou plutôt le ministre de leur bonté, encore plus que de leur puissance. Vous vous piquez d'être le protecteur, le tuteur, le père de vos sujets; et vous nous répétez souvent, parce que vous le pensez ainsi, que vous ne vous croyez roi que pour les rendre heureux. Quelle joie pour vous, grand prince, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples, dans un si aimable repos! La gloire d'un roi qui aime son peuple, et qui en est aimé; qui, loin de faire la guerre aux nations voisines ou éloignées, les empêche de l'avoir entre elles, n'est-elle pas infini-

ment plus touchante que celle de ravager la terre, en répandant partout le carnage, le trouble, l'horreur, la consternation, le désespoir? Mais un dernier motif doit encore faire plus d'impression sur votre esprit que tous les autres, c'est celui de la justice. Vous n'êtes point, grâces aux dieux, de ces princes, qui ne reconnoissent d'autre loi que celle du plus fort, et qui regardent comme un privilége attaché à la royauté, à l'exclusion des simples particuliers, d'envahir le bien d'autrui. Vous ne faites point consister votre grandeur à pouvoir tout ce que vous voulez, mais à ne vouloir que ce que vous pouvez selon les lois, et ce que vous devez. En effet, sera-t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quelque arpent de terre à son voisin? et sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on usurpe et qu'on envahit des provinces entières? Or, j'ose vous demander, seigneur, quel titre avez-vous sur la Scythie? Quel tort vous ont fait les Scythes? Quelle raison pouvez-vous alléguer pour leur déclarer la guerre?"

ROLLIN.

SECTION II.

Discours d'Annibal à Scipion.

Je souhaiterois, de tout mon cœur, que les Romains et les Carthaginois n'eussent jamais pensé à étendre leurs conquêtes, ceux-là au delà de l'Italie, ceux-ci au delà de l'Afrique; et qu'ils se fussent renfermés les uns et les autres dans ces deux beaux empires, dont il semble que la nature avoit elle-même fixé les bornes et les

limites. Il s'en faut bien que de part ni d'autre nous nous soyons conduits de la sorte. Nous avons d'abord pris les armes pour la Sicile. Nous nous sommes ensuite disputé la domination de l'Espagne. Enfin, aveuglés par la fortune, nous avons été jusqu'à vouloir nous détruire réciproquement. Vous avez été réduits à défendre les murs de votre patrie contre moi; et nous, à notre tour, nous sommes dans le même danger. Il seroit bien temps, qu'après avoir apaisé la colère des dieux, nous songeassions par nous-mêmes à bannir enfin de nos cœurs cette jalousie opiniâtre, qui nous a, jusqu'à présent, armé les uns contre les autres.

Pour moi, instruit par l'expérience, jusqu'où va l'inconstance de la fortune; combien il lui faut peu de choses pour causer les plus terribles révolutions; enfin, comment elle semble prendre plaisir à se jouer des hommes; je suis très-disposé à la paix. Mais je crains fort, Scipion, que vous ne soyez pas dans les mêmes dispositions. Vous êtes dans la fleur de votre âge; tout vous a réussi, selon vos souhaits, en Espagne et en Afrique: rien, jusqu'à présent, n'a traversé le cours de vos prospérités. Tout cela me fait appréhender que, quelque fortes que soient mes raisons, pour vous porter à la paix, vous ne vous laissiez pas persuader.

Cependant, considérez, je vous prie, combien peu l'on doit compter sur la fortune. Vous n'avez pas besoin pour cela de chercher des exemples éloignés: jetez les yeux sur moi. Je suis cet Annibal, qui, devenu par la bataille de Cannes, maître de presque toute l'Italie, allai quelque temps après à Rome même; et

campé à quarante stades de cette ville, me regardois déjà comme l'arbitre absolu du sort des Romains et de leur patrie. Et aujourd'hui, de retour en Afrique, me voilà obligé de venir traiter avec un Romain, des conditions auxquelles il voudra bien m'accorder mon salut, et celui de Carthage. Que cet exemple vous apprenne à ne pas vous élever d'orgueil, et à faire réflexion que vous êtes homme.

Quand on délibère sur quelque affaire, la sagesse demande qu'entre les biens on choisisse le plus grand, et qu'entre les maux on prenne le moindre. Or, qui est l'homme sensé, qui voulût s'exposer de sang-froid à un si grand péril que celui qui vous menace? Quand vous remporteriez la victoire, vous n'ajouteriez pas beaucoup ni à votre gloire, ni à celle de votre patrie: au lieu que, si vous êtes vaincu, vous perdrez, en un moment, tout ce que vous avez acquis jusqu'à présent de gloire et d'honneur.

A quoi donc se réduit tout ce discours? A vous faire convenir de ces articles: que la Sicile, la Sardaigne, et l'Espagne, qui ont fait ci-devant le sujet de nos guerres, demeureront pour toujours aux Romains, et que jamais les Carthaginois ne prendront contr'eux les armes, pour leur disputer la possession de tous ces pays-là; et que pareillement toutes les autres îles, entre l'Italie et l'Afrique, appartiendront aux Romains. Ces conditions me paroissent devoir convenir aux deux peuples. D'un côté, elles mettent les Carthaginois en sûreté pour l'avenir, et de l'autre vous sont très-

glorieuses, à vous en particulier, et à toute votre république. ROLLIN.

SECTION III.

Discours de Flavien à Théodose le Grand.

L'EMPEREUR Théodose avoit envoyé des officiers et des troupes à Antioche, pour punir cette ville rebelle d'une sédition, dans laquelle on avoit renversé les statues de l'empereur, et de l'impératrice Flaccille, sa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien, évêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, et la maladie d'une sœur qu'il laissoit mourante, partit sur le champ, pour aller implorer la clémence du prince en faveur de son peuple.

Dès qu'il parut devant l'empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence, le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Théodose le voyant confus et interdit, s'approcha lui-même, et levant à peine les yeux, le cœur serré de douleur, au lieu de s'abandonner aux éclats d'un juste courroux, il sembloit faire une apologie. Rappelant en peu de mots tout ce qu'il avoit fait pour Antioche, il ajoutoit à chaque trait: "C'est donc ainsi que j'ai mérité tant d'outrages." Enfin, après le récit des bienfaits dont il avoit comblé cette ville ingrate, "Quelle est donc l'injustice dont ils ont prétendu se venger?" continua-t-il: "pourquoi non contens de m'insulter, ont-ils porté leur fureur jusque

sur les morts? Si j'étois coupable à leur égard, pourquoi outrager ceux qui ne sont plus, et qui ne les ont jamais offensés? N'ai-je pas donné à leur ville, des marques de préférence sur toutes les autres de l'empire? Je désirois ardemment de la voir; j'en parlois sans cesse: j'attendois avec impatience le moment où je pourrois, en personne, recevoir les témoignages de leur affection, et leur en donner de ma tendresse."

Flavien, pénétré de ces justes reproches, et poussant un profond soupir, rompit enfin le silence, et d'une voix entrecoupée de sanglots; "Prince," dit-il, "notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre amour; et ce qui faisoit sa gloire, fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondemens; réduisez-la en cendres; faites périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée: nous méritons encore de plus sévères châtimens; et toute la terre épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de votre disgrâce, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons dans votre personne offensé l'univers entier; il s'élève contre nous plus fortement que vous-même.—Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez la bonté de Dieu: outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons par notre attentat préparé une couronne

plus brillante que celle dont Gratien a orné votre tête ; vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues : ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable, que la bonté et la douceur.

Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ces courtisans qui l'excitoient à la vengeance : vous savez que ce prince portant alors la main à son front, leur répondit en souriant, " Rassurez-vous, je ne suis point blessé." On a oublié une grande partie des victoires de cet illustre empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées ; elle sera entendue des siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut vous montrer que vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux, que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de pâques, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutates : "Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !" Vous

pouvez faire aujourd'hui ce miracle. Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez, d'un seul mot, leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! des hommes, il en sait faire des anges ; il les affranchit de la tyrannie de la nature.

Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres villes ! hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-puissant détruisit autrefois Ninive : effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnoissance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles : mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! Elle vous gagnera les cœurs de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Éternel ! Il vous tiendra compte non-seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde, que votre exemple produira dans la suite des siècles.

Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers : ce sera céder au Souverain des

empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'Évangile, et vous dire de sa part : " Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre Père céleste ne vous remettra pas les vôtres." Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir avec mon peuple la bonté divine, et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards de colère, mon peuple ne sera plus mon peuple ; je ne le reverrai plus : j'irai dans une retraite éloignée cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir le malheur d'une ville, qui aura rendu implacable, à son égard, le plus humain et le plus doux de tous les princes."

Pendant le discours de Flavien, l'empereur avoit fait effort sur lui-même pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes : " Pourrions-nous," dit-il, " refuser le pardon à des hommes semblables à nous, après que le Maître du monde s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave, a bien voulu demander grâce à son Père, pour les auteurs de son supplice, qu'il avoit comblés de ses bienfaits !" Flavien touché de la plus vive reconnoissance, demandoit à l'empereur la permission de demeurer à Constantinople, pour célébrer avec lui la fête de pâques : " Allez, mon père," lui dit Théodose, " hâtez-vous de vous montrer à votre peuple, rendez le calme à la ville d'Antioche ; elle ne sera parfaitement rassurée après une si violente tempête, que lorsqu'elle reverra son pilote.—Priez

Dieu qu'il me délivre des guerres dont je suis menacé, et vous m'y verrez bientôt moi-même."

LE BEAU, *Histoire du Bas-Empire.*

SECTION IV.

Discours de S. Chrysostôme, sur la disgrâce d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernoit absolument l'empire de son maître. Ce prince, aussi foible à soutenir ses ministres qu'imprudent à les élever, se vit obligé, malgré lui, de l'abandonner. En un moment, Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de saint Chrysostôme qu'il avoit souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, le peuple accourut en foule à l'église, pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur cela d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostôme étoit de parler aux grands et aux puissans, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopales.

" Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités et tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la conjonc-

ture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités? où sont ces marques d'honneur et de distinction? qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissances? où se sont terminées ces acclamations si fréquentes, et ces flatteries si outrées, de tout un peuple assemblé dans le cirque pour assister au spectacle? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles; et après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché, en un moment, de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner, par leurs actions et leurs paroles, un servile dévouement? Tout cela a disparu et s'est évanouï comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit: *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devroit être écrite en caractères éclatans dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres: mais elle devroit encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens."

" N'avois-je pas raison," dit S. Chrysostôme, en s'adressant à Eutrope, " de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses? Vous connoissez maintenant par votre expérience que, comme des esclaves fugitifs, elles vous ont abandonné; et qu'elles sont même en quelque sorte devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétois souvent, que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque

amers qu'ils vous paroissent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessoient de vous accabler; parce que " les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait." Avois-je tort de vous parler ainsi? Que sont devenus tous ces courtisans? Ils se sont retirés; ils ont renoncé à votre amitié; ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation; et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'église, à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes; mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe; ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation? n'avoit-il pas des biens immenses? lui manquoit-il quelque dignité? n'étoit-il pas craint et redouté de tout l'empire? Et maintenant plus abandonné et plus tremblant que les derniers des malheureux, que les plus vils esclaves, que

les prisonniers enfermés dans de noirs cachots ; n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourmens et les bourreaux ; privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

Vous fûtes témoins hier, quand on vint du palais pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une foible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci ; mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentimens de clémence et de compassion à son égard.

Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asile sacré par diverses lois ? Cela est vrai ; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu, de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de venir rendre lui-même hommage, et à la puissance de l'église, et à sa clémence : à sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite, qui lui a attiré sa disgrâce ; à sa clémence, puisque, malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant tout le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asile des autels, que lui-même avoit plusieurs fois entrepris d'abolir. Une telle générosité, dont elle seule est

capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle; s'opposer en même temps et à la colère du prince, et à l'aveugle fureur du peuple: voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

Vous dites, avec indignation, qu'il a fermé cet asile par diverses lois. Ô homme! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Sauveur crucifié, qui dit, en expirant: "Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font?" Et cet homme, prosterné aux pieds de l'autel, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois, et en reconnoître l'injustice? Quel honneur pour cet autel! et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné?

Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de pâques. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant! et combien le silence même de cet homme, réduit en l'état où vous le voyez, est-il plus éloquent que tous nos discours! Le riche, en entrant ici, n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnoître la vérité de cette parole: "Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs; l'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée

de son souffle." Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait; et loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes, dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine."

Le but qu'avoit S. Chrysostôme en tenant tout ce discours, n'étoit pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisoit une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope; qu'on regardoit, avec raison, comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainsi: "Ai-je calmé vos esprits? ai-je chassé la colère? ai-je éteint l'inhumanité? ai-je excité la compassion? Oui, sans doute: et l'état où je vous vois, et ces larmes qui coulent de vos yeux, en sont de bons garans. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté; allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur; ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière."

Ce discours eut son effet, et S. Chrysostôme sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, il fut pris, et banni en Cypre; d'où on le tira dans la suite, pour lui faire son procès à Calcédoine, et il y fut décapité. ROLLIN.

SECTION V.

Sur le petit nombre de ceux qui seront sauvés.

Si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez ; si vous compreniez la sainteté de votre état ; la haine de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous ; si vous le compreniez ; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui, vous souille ; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi ! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes ; une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée ; un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles ! Si cela est ainsi, ô mon Dieu ! qui pourra donc se sauver ? Peu de gens, mon cher auditeur : ce ne sera pas vous, du moins, si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? Voulez-vous le savoir ? Ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? Cette femme chrétienne, qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfans dans la foi et dans la

piété ; laisse au Seigneur la décision de leur destinée ; est ornée de pudeur et de modestie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? Ce fidèle, qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens ; qui a les mains innocentes et le corps pur : vigilant, qui n'a pas reçu son âme en vain, mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier : juste, qui ne jure pas frauduleusement à son prochain, et qui ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrens que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et qui ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison, et de son crédit, l'asile de ses frères ; de sa personne, la consolation des affligés ; de son bien, le bien des pauvres : soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? Vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si en vivant ainsi vous

pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient ; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver, si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler ; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues, qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : "Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie." Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ! Cependant, c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte : tout le reste est calme. On sait en général que le grand nombre se perd, mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe

et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure, et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes; Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple; et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle: car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui*. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles: tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre: et sur ce que vous seriez si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous soyez; je vous demande donc: si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de

---

* La première fois que Massillon prononça ce discours à la cour, lorsqu'il fut à cet endroit un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire: le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.

cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le juste discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières? Je vous le demande: vous l'ignorez; et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus, qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres, qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir

qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner ; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment ? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres, Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix justes ; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins ; que sais-je ? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice ; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul ; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre ; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? À Dieu ne plaise ! il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours ; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font,

et que l'usage est une voie sûre ; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule. MASSILLON.

SECTION VI.

Éloge de Lamoignon.

Dans ces jours de trouble et de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire ; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoître la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre ; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit, sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funèbres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, Messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité ;

un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice, par tous les adoucissemens qu'inspirent la miséricorde et la charité; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques, par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche quand il veut, par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentimens de droiture, de bonté, et de religion, que je vous propose.

M. Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernois. Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père, dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devoit long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère, que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. La tendresse qu'elle eut pour l'un, ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres: elle crut qu'ayant soin des pauvres, Dieu auroit soin de ses enfans; et qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées. Dieu combla son fils de ses bénédictions spirituelles; et lui fit éviter par sa grâce ces dangereuses passions, qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, les licences du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse

inconsidérée. On remarqua bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité ; un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre ; prompt à concevoir les matières les plus élevées ; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues ; discernant non-seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre ; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avoit découverte, à connoître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connoissances.

Il étoit bien éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés, qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auroient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font ! Il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatans, il choisissoit les plus sûrs et les plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre : c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés ! Combien d'ouvertures a-t-il données ! Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en

ont ressenti les effets! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs, pour la seule satisfaction de s'en être acquitté; et ne voulut dans toutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que le plaisir de bien faire.

Sans amollir la justice, il la rendit douce et traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables: et sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours, trouvèrent-ils jamais entr'eux et lui des barrières impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses momens commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns. Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrâce des personnes, le bon ou le mauvais accueil qu'il leur pouvoit faire. Il écoutoit avec patience, et répondoit avec douceur. "N'ajoutons pas," a-t-il dit souvent, "au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges; nous sommes établis pour examiner leurs droits, et non pas pour éprouver leur patience" Favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable; il faisoit connoître aux bons, qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter; et aux méchans, qu'il eût voulu les corriger, sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du Palais ces lenteurs affectées, et ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés, afin de faire durer des procès par les lois même qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd, et de celui qui gagne sa cause ! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément, en plaidant, des médisances, et qui par des railleries piquantes tâchent de rendre au moins ridicules, ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels ! Combien de fois, par des accommodemens raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions, qui passent des pères aux enfans, et qui se perpétuent dans les familles !

Peut-être doutez-vous, Messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une assemblée, que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendoient aussi agréable qu'utile ! C'est là que ne se réservant de son autorité que cet ascendant, que lui donnoient sur le reste des hommes la facilité de son humeur, et la force de son esprit, il communiquoit ses lumières, et profitoit de celles des autres.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville ! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'agriculture, élevant son esprit

aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature : tantôt méditant ces éloquens et graves discours, qui enseignoient et qui inspiroient tous les ans la justice; et dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser : tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie, ou le mauvais conseil, font naître parmi les habitans de la campagne : plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assurée le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, s'accommodant à tous, et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages, que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites; parler des petites, comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance; donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Entrerai-je dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la prière? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que

lisant tous les jours quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité, les règles de la véritable sagesse? qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus; et repassoit, de temps en temps, toutes les années de sa vie, dans l'amertume de son âme, pour s'exciter à la pénitence? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples; qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de sa ferveur, ni de sa tendresse?

Des vertus si pures et si chrétiennes, furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps, non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il en fut frappé; mais il n'en fut pas surpris. Son esprit heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il vit le monde prêt à s'évanouïr pour lui; mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carrière. Il vit les jugemens de Dieu; il les craignit: mais il les attendit avec confiance. Cet amour, si

vif et si tendre, qu'il avoit eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut ; et ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur ; il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

FLÉCHIER.

CHAPITRE VIII.

PIÈCES MÉLÉES.

SECTION I.

Traits de la vie privée de P. Scipion l'Africain.

La prise de Numance qui termina une guerre honteuse pour le nom Romain, mit le comble aux exploits militaires de Scipion. Mais pour avoir une idée plus complète de son mérite et de son caractère, il me semble qu'après l'avoir vu à la tête des armées, dans le tumulte des combats, et dans la pompe des triomphes, il ne sera pas inutile de le considérer dans le repos d'une vie tranquille et privée, au milieu de ses amis, de sa famille, de son domestique. L'homme véritablement grand doit l'être partout. Le magistrat, le général d'armée, le prince, peuvent se contraindre pendant qu'ils se donnent comme en spectacle au public, et paroître tout autres qu'ils ne sont effectivement. Rendus à eux-mêmes, et délivrés de témoins qui les forcent de se masquer, souvent tout leur éclat, comme une grandeur de théâtre, les abandonne, et ne laisse voir en eux que bassesse et petitesse.

Scipion ne se dément par aucun endroit. Il n'étoit point semblable à certains tableaux qui ne veulent être

vus que de loin : il ne pouvoit que gagner à être considéré de près. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit auparavant de la manière généreuse dont, encore tout jeune, il se conduisit dans sa famille ; de ce noble désintéressement qui lui attira une si grande réputation ; et, ce qui ne me paroît pas moins estimable, de ce respect sincère et constant pour un frère aîné, qui lui étoit de beaucoup inférieur en mérite. L'éducation excellente qu'il avoit eue par les soins de Paul Émile son père, qui lui avoit donné ce qu'il y avoit alors de plus habiles maîtres, tant pour les belles-lettres que pour les sciences, et les instructions qu'il avoit reçues de Polybe, l'avoient mis en état de remplir utilement les vides que lui laissoient les affaires publiques, et de soutenir avec dignité et agrément le loisir de la vie privée. C'est le glorieux témoignage que lui rend un historien. "Personne ne savoit mieux que lui entremêler le repos de l'action, ni mettre à profit avec plus de délicatesse et de goût les vides que lui laissoient les affaires."

Le premier Scipion l'Africain avoit coutume de dire, qu'il n'étoit jamais moins oisif que quand il se trouvoit de loisir, ni moins seul, que quand il étoit seul. Belle parole, s'écrie Cicéron, et bien digne de ce grand homme ! Elle marque en effet que, dans l'inaction même, il étoit toujours occupé ; et que lorsqu'il étoit seul, il savoit converser avec lui-même. Disposition bien rare dans les personnes accoutumées au mouvement et à l'agitation, que le loisir et la solitude, lorsqu'elles s'y trouvent réduites, plongent dans un ennui et un

dégoût universels, et remplissent d'une noire tristesse : en sorte qu'elles se déplaisent en tout à elles-mêmes, et succombent sous *le pénible fardeau de n'avoir rien à faire*. Il me semble que cette parole du premier Scipion convient encore mieux au second, qui ayant sur l'autre l'avantage d'avoir été élevé dans le goût des belles-lettres et des sciences, y trouvoit une puissante ressource contre l'inconvénient dont nous venons de parler. D'ailleurs, accoutumé à avoir toujours auprès de lui, même pendant ses campagnes, Polybe et Panétius, il est aisé de juger qu'en temps de paix sa maison étoit ouverte à tous les savans. Est-il un plaisir plus honnête, plus intéressant, plus digne d'un homme sage et vertueux, que celui que l'on trouve dans la lecture des ouvrages d'esprit, et dans la conversation des savans? La providence a voulu, selon la remarque d'un païen, que Scipion fût infiniment supérieur à ces fades plaisirs, auxquels sont obligées de se livrer les personnes sans lettres, sans connoissance, sans curiosité, sans goût pour la lecture.

Une autre sorte de plaisir, plus sensible encore, plus vif, plus naturel, plus intime au cœur de l'homme, faisoit la plus grande douceur de la vie de Scipion; c'est celui de l'amitié : plaisir rarement connu des grands et des princes; parce que, pour l'ordinaire, ne s'aimant qu'eux seuls, ils ne méritent pas d'avoir des amis! Cependant c'est le lien de la société le plus doux : et le poëte Ennius a raison de dire que ce n'est pas vivre, que de vivre sans amis. Scipion en avoit sans doute un grand nombre, et de fort illustres : mais

je ne parlerai ici que de Lélius, à qui sa probité et sa prudence méritèrent le surnom de Sage.

Jamais peut-être amis ne furent mieux assortis que ces deux grands hommes. Même âge à peu près, mêmes inclinations, même douceur de caractère, même goût pour les lettres et pour les sciences, mêmes principes pour le gouvernement, même zèle pour le bien public. Il faut entendre Lélius lui-même, (c'est-à-dire, les paroles que Cicéron lui met dans la bouche,) sur la parfaite union qui régnoit entre Scipion et lui: "Pour moi," dit Lélius, "de tous les présens de la nature, et de tous ceux de la fortune, je n'en trouve aucun que je puisse mettre en comparaison avec le bonheur, que j'ai eu d'avoir Scipion pour ami. Je trouvois dans notre amitié une parfaite conformité de sentimens sur les affaires publiques; un fonds inépuisable de conseils et de secours dans les affaires particulières; un repos, une paix, une douceur, qui ne se peuvent exprimer. Jamais je n'ai blessé Scipion dans la moindre chose dont j'aie pu m'apercevoir: jamais il ne lui est échappé une seule parole, que j'eusse voulu ne point entendre. Nous n'avions qu'une même maison, et une même table à frais communs, dont la frugalité étoit également du goût de tous deux. En voyage, à la campagne, nous avons toujours été ensemble. Je ne parle point de nos études, et du soin que nous avions l'un et l'autre d'apprendre toujours quelque chose: c'est à quoi nous passions toutes les heures de notre loisir, loin des yeux et du commerce des hommes."

Y a-t-il quelque chose de comparable à la douceur d'une amitié pareille à celle, dont Lélius vient de nous tracer le tableau? Quelle consolation de trouver un second soi-même, pour qui l'on n'ait rien de secret, et dans le cœur duquel on puisse répandre le sien avec une pleine effusion! La prospérité se feroit-elle si vivement sentir, si nous n'avions personne qui en partageât la joie avec nous? Et quel soulagement n'est-ce point dans les disgrâces et les accidens de la vie, que d'avoir un ami qui en soit encore plus touché que nous-mêmes? Ce qui relève extrêmement le prix de l'amitié dont nous parlons, c'est qu'elle n'étoit en aucune sorte fondée sur l'intérêt, mais uniquement sur l'estime qu'ils faisoient mutuellement de la vertu l'un de l'autre. "Quel besoin Scipion pouvoit-il avoir de moi?" dit Lélius; "nul, sans doute, ni moi de lui. Mais je me suis attaché à lui par la haute estime, et par l'admiration, que me donnoit sa vertu; et lui à moi, par l'idée favorable qu'il s'étoit faite de mon caractère, et de mes mœurs. Cette amitié s'est ensuite augmentée de part et d'autre, par le commerce et par l'habitude. Il est vrai que nous en avons tiré lui et moi de grandes utilités: mais nous n'avons eu en vue aucun de ces avantages, quand nous avons commencé de nous aimer."

Il semble qu'une amitié fondée sur de tels principes, surtout dans des hommes chargés des plus importantes affaires de l'état, devoit être fort grave et fort sérieuse. Elle l'étoit sans doute, quand les occasions le demandoient: mais dans d'autres temps, elle étoit accom-

pagnée d'une gaieté et d'un innocent badinage qu'on a peine à concevoir. Lorsque, échappés de la ville comme d'une prison, ils alloient respirer en liberté à la campagne, c'est une chose étonnante comment ces grands hommes ne dédaignoient pas de redevenir enfans. On les voyoit, sur le bord de la mer, ramasser à l'envi des coquillages, et de petites pierres rondes et plates; et se rabaisser aux yeux des plus simples, sans autre pensée que celle de se délasser. De pareils amusemens montrent dans les personnes de ce mérite, une candeur, une simplicité, une innocence de mœurs, qu'on ne peut trop estimer. ROLLIN.

SECTION II.

Le Souhait.

Ce n'est ni l'abondance que je désire, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom soit répété chez les nations éloignées.—Oh, que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille piéges inévitables, où les mœurs et les usages anoblissent mille extravagances! Que ne puis-je, au sein d'une campagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie et de la célébrité!

Des noyers ceintrés en berceaux, couvriroient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verds habiteroient devant ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur, et le repos tranquille. Devant

l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmureroit sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne se joueroit avec ses petits. Les douces colombes descendroient de leur toit ombragé, pour s'y désaltérer ; elles se promeneroient sur le gazon en redressant leur col nuancé de mille couleurs : tandis que le coq majestueux assembleroit autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourroient au son de ma voix ; et viendroient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne seroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voisins ; et s'appelleroient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeroient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux où règnent la paix et le repos. Derrière la maison seroit placé mon jardin spacieux, où l'art simple se prêteroit avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, et les plier à des formes bizarres et grotesques. Un mur de noisetiers fermeroit ce jardin ; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne sauvage. Là souvent je me déroberois aux rayons brûlans du soleil ; et je verrois le jardinier hâlé retourner la terre des planches pour

semer des légumes savoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrois de ses mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets, et des lys dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroseroit mes prés couverts d'une herbe épaisse : delà il serpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejetons que je cultiverois moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerois ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerois une petite île ; et sur cette île j'éleverois un berceau de verdure. Oh, si je pouvois voir encore un petit coteau de vigne s'étendre le long de la plaine ; si je possédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans ; le plus riche des rois pourroit-il me paroître digne d'envie ?

J'aurai pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée ; les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié nous feront sourire tendrement, en bons voisins, à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content, par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue

emprisonnée ; alors réveillé par le vent frais du matin et par le doux concert des oiseaux, je sortirois des bras du repos, pour voler au devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ?

Souvent aux douces clartés de la lune, je me promenerois, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'univers, tandis que des mondes et des soleils sans nombre brilleroient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charrue en traçant un sillon pénible : ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chansons rustiques, et leurs historiettes naïves, et leurs propos joyeux. Ou bien, lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les coteaux, je me rendrois parmi eux. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison, où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend.

Mais lorsque des jours sombres et pluvieux, lorsque la rigueur de l'hiver ou l'ardeur brûlante de l'été, m'interdiroient la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet solitaire, où je jouirois des doux

entretiens de la plus illustre société, des entretiens de ces grands génies, l'honneur et la gloire de chaque siècle, qui ont versé dans des ouvrages instructifs, les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble ! qui élève notre âme, et la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangères, et les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées ; un autre me dévoileroit les mystères de la nature, et m'introduiroit dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruiroit de la constitution intérieure des nations, et de leur histoire, la honte, tout à la fois, et la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur et la destination de notre âme, et les charmes de la vertu. Autour de moi seroient rangés les sages et les poëtes de l'antiquité.

Quelquefois, interrompu tout à coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie ! si au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier, et ma nombreuse basse-cour. A notre retour, nous trouverions la table servie sous une treille, ou

sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois, assis sous la feuillée au clair de la lune, nous ririons et nous causerions, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe! Ah, depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger! Chimérique souhait, je ne te verrai jamais accompli! Toujours l'homme est mécontent: nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuisons en soupirs; et nous oublions de remarquer le bien qui étoit destiné à chacun de nous, sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux, qui remplit sans murmurer la place que lui a destiné l'Architecte éternel, qui a conçu le plan de tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur; c'est toi qui verses la joie et la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrois-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré des âmes nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi; pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. "C'est-ici," vous direz-vous, "que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui

n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, et nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle." GESNER.

SECTION III.

Nécessité de réprimer son humeur.

Il n'y a que ceux qui n'entreprirent jamais de marcher dans les voies de la paix et de la charité, qui puissent ignorer combien il faut se gêner, pour ne point gêner les autres; combien il faut régner sévèrement sur ses inclinations, et sur ses penchans les plus chers, pour ne point blesser et irriter les passions des autres; combien il faut être maître de son humeur, pour ne point choquer l'humeur des autres, et pour n'en être point choqué. Quel naturel assez heureux pour ne déplaire à personne, et pour que personne ne lui déplaise! Quel cœur assez doux, assez pacifique, pour n'inspirer aucune aversion, et pour ne ressentir aucune antipathie! Quel est l'homme pour qui tous les hommes soient faits, et qui soit fait pour tous les hommes? Disons mieux, qu'est-ce que la multitude des hommes, que l'assemblage d'une infinité d'humeurs contraires, et opposées entr'elles?

Une humeur sombre et distraite, qui éternellement retirée au dedans d'elle-même, plongée dans une rêverie profonde et stérile, occupée de songes, de fantômes, qui l'amusent, semble ne rien voir, ne rien entendre; qui est au milieu du monde comme si elle

n'y étoit pas ; qui, par son indifférence, déplaît souvent, et ne peut jamais plaire.

Une humeur brusque et violente ; également fougueuse dans les vivacités de sa tendresse, et dans les transports de sa colère, elle ne sait ni céder avec sagesse, ni résister avec modération.

Une humeur difficile et critique ; elle dédaigne d'avoir la moindre complaisance pour ce qu'elle n'est pas forcée d'estimer, et elle fait consister son honneur à n'estimer rien. Une humeur jalouse ; accoutumée à regarder d'un œil triste et inquiet l'éclat d'un mérite étranger, elle vous aimera d'autant moins qu'elle vous trouvera plus aimable. Une humeur défiante et soupçonneuse ; livrée toute entière à ses ombrages, elle condamne avant d'avoir examiné, elle n'examine qu'afin de condamner plus sévèrement ; tout l'intimide, rien ne la rassure.

Humeur curieuse et indiscrète, qui suit d'un œil attentif la trace de vos pas, qui cherche à découvrir tout, et qui se plaît à raconter tout ; qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'elle ne doit pas savoir, ou à taire ce qu'elle ne doit pas dire.

Humeur contredisante de ces esprits singuliers, qui n'aiment qu'à marcher loin de la foule dans les routes solitaires, pleins d'idées, de goûts bizarres, qui ne sont à eux que parce qu'ils ne sont à personne ; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec le reste des hommes, ils condamneroient leurs propres sentimens, si ces sentimens devenoient les vôtres.

Humeur fière de ces âmes impérieuses, qui comptent pour rien l'hommage du sentiment, si vous n'ajoutez l'hommage du timide respect, de la souple adulation, si votre raison n'adore toutes leurs idées, si votre cœur ne se plie à tous leurs caprices.

Humeur trop délicate et trop sensible ; une inattention, une faute légère, une parole peu mesurée, une bagatelle, un rien, cela suffit pour faire une blessure profonde qui ne se fermera point. Hommes faciles à irriter, difficiles à apaiser, trop attentifs à ce qui peut les blesser, trop peu attentifs à ce qui peut blesser les autres ; il faut leur pardonner tout, ils ne pardonnent rien.

Humeurs différentes, humeurs contraires ; autant d'humeurs opposées qu'il y a d'hommes dans le monde. C'est au milieu de tout cela que vous avez à vivre : or, dans cette opposition d'humeurs, quelle semence d'antipathie, de haines, et de divisions ! Vous êtes vif, vous ne trouverez que mollesse et qu'indolence ; vous êtes sage et modéré, vous ne trouverez que feu et impétuosité ; vous êtes naïf et sincère, vous ne trouverez que dissimulation et artifice ; vous êtes tendre et complaisant, vous ne trouverez que froideur et dureté ; vous êtes délicat et sensible, vous ne trouverez que railleries malignes, que mépris insultans ; vous êtes doux et pacifique, vous ne trouverez qu'emportement et vivacité ; vous êtes poli, vous ne trouverez que rudesse et grossièreté ; vous êtes sérieux, vous ne trouverez qu'enjouement folâtre, que bagatelle, et amuse-

mens ; vous êtes enjoué, vous ne trouverez qu'un sérieux glaçant ; vous êtes discret, vous ne trouverez que curiosité inquiète et qu'imprudence. Que dis-je ? souvent la plus grande peine n'est pas de vivre avec des personnes d'une humeur opposée ; c'est de vivre avec des personnes du même caractère. La ressemblance des humeurs sépare plus de cœurs qu'elle n'en unit. On ne souffre pas dans les autres, les caprices, les travers, qu'on souffre dans soi-même ; on les souffre d'autant moins dans les autres, qu'on les entretient dans soi-même. Délicat et sensible, fier et impérieux, bizarre et emporté, vous rencontrerez des hommes aussi délicats, aussi sensibles, aussi fiers, aussi impérieux, aussi bizarres, et aussi emportés que vous.

Je vous le demande maintenant ; dans cette opposition, ou dans cette conformité trop grande, d'humeurs et de penchans, comment conserver la paix ? Il ne dépend pas de vous de plier l'humeur des autres hommes à la vôtre, de la rendre souple, complaisante pour la vôtre. Il ne vous reste donc que de vous accommoder à tous leurs caractères, de ménager toute leur délicatesse, de respecter tous leurs caprices. Or, pour cela, combien faut-il être accoutumé à céder, à sacrifier, à oublier, à pardonner ! Combien faut-il être instruit dans cette science difficile, et qui ne s'acquiert que par un long usage ! je veux dire la science de ne souhaiter rien pour soi-même avec trop d'ardeur, de ne disputer rien aux autres avec trop de vivacité. Combien est-il nécessaire de n'avoir plus d'humeur, pour supporter, pour ménager, toutes les humeurs ! NEUVILLE.

SECTION IV.

Sur la médisance.

La médisance, de quelque manière que nous la considérions, porte un caractère de lâcheté dont on ne peut effacer l'opprobre. Ou celui de qui vous parlez est votre ennemi, ou c'est votre ami, ou c'est un homme indifférent à votre égard. S'il est votre ennemi, dès-là c'est haine, ou envie, qui vous engage à en mal parler, et cela même parmi les hommes a toujours été traité de bassesse, et l'est encore. Quoi que vous puissiez alléguer, on est en droit de ne vous pas croire, et de dire que vous êtes piqué ; que c'est la passion qui vous fait tenir ce langage ; que si cet homme étoit dans vos intérêts, vous ne le décrieriez pas de la sorte, et que vous approuveriez dans lui ce que vous censurez maintenant avec tant de malignité. En effet, c'est ce qui se dit, et les sages qui vous écoutent, témoins de votre emportement, bien loin d'en avoir moins d'estime pour votre ennemi, n'en conçoivent que du mépris pour vous, et de la compassion pour votre foiblesse. Au contraire, si c'est votre ami, (car à qui la médisance ne s'attaque-t-elle pas?) quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié ; de vous élever contre celui même dont vous devez être le défenseur ; de l'exposer à la risée dans une conversation, tandis que vous l'entretenez ailleurs de belles paroles ; de le flatter d'une part, et de l'outrager de l'autre? Mais je veux, que cet homme vous soit indifférent, n'est-ce pas une autre espèce de

lâcheté, de lui porter des coups si sensibles? Puisque vous le regardez comme indifférent, pourquoi l'entreprenez-vous? N'en ayant reçu nul mauvais office, pourquoi êtes-vous le premier à lui en rendre? Qu'a-t-il fait pour s'attirer le venin de votre médisance? Vous n'avez rien, dites-vous, contre lui, et cependant vous l'offensez, et vous le blessez: je vous demande s'il est rien de plus lâche qu'un tel procédé?

Mais de plus, quel temps choisit presque toujours le médisant pour frapper son coup? Celui où l'on est moins en état de s'en défendre. Car ne croyez pas qu'il attaque son ennemi de front: il est trop circonspect dans son iniquité, pour n'y pas apporter plus de précaution. Tandis qu'il vous voit, il ne lui échappera pas une parole. Qu'il aperçoive seulement un ami disposé à soutenir vos intérêts, il n'en faut pas davantage pour lui fermer la bouche. Mais éloignez-vous, et qu'il se croie en sûreté, c'est alors qu'il donnera un cours libre à sa médisance; qu'il en fera couler le fiel le plus amer; qu'il se déchaînera; qu'il éclatera. Or quelle lâcheté d'insulter un homme, parce qu'il n'est pas en pouvoir de répondre!

D'où vient que la médisance s'est rendue si agréable, dans les entretiens et dans les conversations du monde? Pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices, et cherche-t-elle tant de tours? Ces manières de s'insinuer; cet air enjoué qu'elle prend; ces bons mots qu'elle étudie; ces termes dont elle s'enveloppe; ces équivoques dont elle s'applaudit; ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves; ces réflexions

pleines d'une compassion cruelle ; ces œillades qui parlent sans parler, et qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela ? Parce qu'autrement la médisance n'auroit pas le front de se montrer, ni de paroître. Étant d'elle-même aussi lâche qu'elle est, on n'auroit pour elle que du mépris si elle se faisoit voir dans son naturel ; et voilà pourquoi elle se farde aux yeux des hommes ; mais d'une manière qui la rend encore plus méprisable, et plus criminelle, aux yeux de Dieu.

Ce qui met le comble à la lâcheté de ce vice, c'est que non content de vouloir plaire, et de s'ériger en censeur agréable, il veut même passer pour honnête, pour charitable, pour bien intentionné : car voilà l'un des abus les plus ordinaires. On a trouvé le moyen de consacrer la médisance, de la changer en vertu, et même dans une des plus saintes vertus, qui est le zèle de la gloire de Dieu. C'est-à-dire qu'on a trouvé le moyen de déchirer et de noircir le prochain, non plus par haine ni par emportement de colère, mais par une maxime de piété, et pour l'intérêt de Dieu. On invente, on exagère, on empoisonne les choses, on ne les rapporte qu'à demi, on fait valoir ses préjugés comme des vérités incontestables, on débite cent fausse tés, on confond le général avec le particulier ; ce qu'un a mal dit, on le fait dire à tous ; et ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne : et tout cela encore une fois pour la gloire de Dieu. Ah ! si Dieu, à ce moment, révéloit ici toutes nos pensées, comme il les révélera dans son jugement universel ; et qu'il découvrit toutes les intentions que nous avons eues, en

rabaissant celui-ci et celui-là ; quelle honte n'aurions-nous pas de nous-mêmes ! Ou si nous-mêmes dans l'esprit d'une sincère pénitence, nous voulions reconnoître la perversité de notre cœur, quelle confession n'en ferions-nous pas à Dieu ! Non, Seigneur, lui dirions-nous, ce n'est rien moins que le motif de votre gloire qui me conduisoit, et je suis un prévaricateur d'avoir voulu faire servir cette gloire divine à l'iniquité et au désordre de ma passion. Si je ne m'étois proposé que votre gloire, je n'aurois pas eu dans mon zèle tant d'aigreur ; je n'aurois pas eu un plaisir si sensible à révéler les imperfections de mon prochain ; je ne me serois pas fait de son humiliation un avantage au préjudice de la charité : car la charité est inséparable de votre gloire. Si c'étoit l'intérêt de votre gloire qui m'eût touché, je n'aurois pas tant exagéré les choses ; je n'y aurois rien ajouté de moi-même ; je n'aurois pas publié mes conjectures et mes soupçons, pour des faits certains et indubitables : car le zèle de votre gloire suppose la vérité. Trouvant de quoi reprendre dans la conduite des autres, ou je vous en aurois laissé le jugement, ou, selon l'ordre de l'évangile, je m'en serois éclairci entre eux et moi. Je n'en aurois point fait de confidences indiscrètes ; je ne l'aurois point déclaré à des personnes incapables d'y remédier, et capables de s'en scandaliser ; je n'en aurois point rafraîchi inutilement la mémoire en mille occasions ; et je ne serois pas tombé, par ma médisance, dans un mal plus grand et plus inexcusable, que celui que je condamnois. Il faut donc l'avouer, ô mon Dieu,

et l'avouer à ma confusion, ce qui m'a mis dans la bouche tant d'amertume, ce sont de lâches passions dont mon cœur s'est laissé préoccuper : c'est une antipathie naturelle que je ne me suis pas efforcé de vaincre; c'est une envie secrète que j'ai eue de voir les autres mieux réussir que moi; c'est un intérêt particulier que j'ai recherché dans l'abaissement de celui-ci; c'est une vengeance que je me suis procurée aux dépens de celle-là; c'est une aveugle prévention contre le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre. Telle a été, Seigneur, la source de mes médisances; et j'en veux bien faire l'aveu devant vous, parce que j'y veux apporter le remède.—Si nous étions de bonne foi avec Dieu, voilà comment nous parlerions; et de tout ceci je conclus toujours, qu'entre les vices la médisance est évidemment un des plus lâches.

BOURDALOUE.

SECTION V.

Exhortation de saint Bernard au pape Eugène.

Eugène, disciple de saint Bernard, fut tiré du cloître et de la solitude, pour remplir le siége de saint Pierre. Par une malheureuse fatalité, ce changement de condition sembloit lui avoir changé l'esprit et le cœur. Car il s'étoit d'abord jeté si avant dans les occupations qui accompagnent cette dignité suprême, qu'il sembloit avoir renoncé à l'exercice de la méditation des choses de Dieu, et à l'étude de soi-même. Et parce que saint Bernard, qui le remarquoit et qui s'en affligeoit, avoit

toujours conservé pour lui un zèle affectueux, que sa prudence savoit fort bien accorder avec le respect dû à un souverain pontife; voici en quels termes il lui en témoignoit son ressentiment. "Ah!" lui disoit-il, "souffrez ma liberté, puisque c'est pour vous-même que Dieu me l'inspire. Vous travaillez beaucoup, je le sais; mais s'il m'est permis de vous donner l'avis salutaire que Jetro donna à Moïse, vous vous épuisez dans un travail aussi stérile et aussi vain, qu'il vous paroît spécieux et important. Et quelle sagesse est celle-là, de vivre éternellement dans le tumulte et le bruit des affaires; d'être continuellement assiégé d'hommes intéressés, d'hommes dissimulés, d'hommes passionnés; de passer les jours et les années à négocier, à délibérer, à décider des intérêts d'autrui, à recevoir des plaintes, à donner des ordres, à tenir des audiences et des conseils, sans examiner devant Dieu, si l'on s'acquitte de tout cela selon la droiture et l'exactitude de sa loi? Je conviens que vous êtes le premier à déplorer cet abus; mais en vain le déplorez-vous, si vous ne vous mettez en peine de le corriger.

Quel est donc me direz-vous, le remède à ce mal? Le voici. C'est que vous fassiez, s'il est besoin, les derniers efforts, pour vous affranchir de cette servitude. C'est que dans la place où Dieu vous a mis, au lieu d'être esclave des affaires, par une supériorité de vertu vous vous en rendiez le maître. C'est qu'avant que de vous répandre au dehors par cette multitude de soins, vous vous recueilliez au dedans de vous-même par la considération de ce que vous êtes, et de la fin pour

laquelle vous l'êtes. C'est que pour agir sûrement et parfaitement, vous cessiez quelquefois d'agir. C'est que vous vous partagiez, pour ainsi dire, entre le Dieu que vous servez, et les hommes que vous gouvernez; entre le commerce du monde, et la retraite; entre la prière et l'action. C'est que vous preniez dans celle-là des forces pour celle-ci. C'est que vous comptiez votre salut parmi les occupations, et les occupations pressantes, de votre état. C'est que vous commenciez par vous-même à être charitable et bienfaisant. Si vous voulez être tout à tous, comme saint Paul, à la bonne heure, je loue votre zèle; mais pour être un zèle de Dieu, il doit être plein et entier : or, comment le sera-t-il, si vous-même en êtes exclu! N'êtes-vous pas du nombre des hommes? Il est donc juste que votre charité pour tous les hommes s'étende également sur vous; ou plutôt, il est juste que naissant dans vous, elle vous sanctifie par préférence à tous les autres hommes. Car pourquoi seriez-vous le seul qui ne jouiriez pas de vous-même? Et pourquoi demeureriez-vous à sec, tandis qu'on vient à vous de tous côtés comme à la source publique? Il faut," concluoit-il, "il faut une fois modérer cet empressement qui vous est un obstacle à tant de biens; et au milieu de cette cour qui vous environne, il faut vous édifier une solitude qui soit comme le sanctuaire de votre âme, où vous teniez avec Dieu des conseils secrets; et où rentrant chaque jour, même au plus fort des agitations du monde, vous conserviez une paix solide."

BOURDALOUE.

SECTION VI.

Instruction d'un oncle à son neveu.

Fanché, premier ministre et confident de l'empereur de la Chine, avoit un neveu, qui le pressoit continuellement d'employer son crédit pour son élévation.—Comme il étoit encore jeune, et sans expérience, Fanché lui envoya l'instruction suivante.

" Si vous voulez mériter ma protection, mon cher neveu, commencez par mettre en pratique les conseils que je vous donne.

Distinguez-vous par la piété filiale, et par une grande modestie : soyez soumis à vos parens, et à ceux qui ont sur vous quelque autorité : et que dans toute votre conduite, il ne vous échappe jamais aucun trait de fierté, ni d'orgueil.

Mettez-vous bien dans l'esprit, que pour remplir de grandes charges, il faut y apporter une application extraordinaire, et beaucoup de connoissances. Ainsi ne perdez pas un moment de temps, et remplissez-vous l'esprit des maximes que nous ont laissées les anciens sages.

Ayez de bas sentimens de vous-même ; reconnoissez le mérite des autres ; et faites-vous un plaisir de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû.

Ayez soin de ne point distraire votre esprit des occupations sérieuses ; et de ne le pas dissiper par des amusemens peu séans à un sage.

Soyez en garde contre l'amour du vin : c'est le poison de la vertu : l'homme du plus beau naturel, qui

se livre à une passion si basse, devient bientôt intraitable et féroce.

Soyez discret dans vos paroles : tout grand parleur se fait mépriser ; et s'attire souvent de tristes affaires.

Rien de plus consolant que de se faire des amis : mais pour les conserver, n'ayez point trop de sensibilité ; et ne soyez point du nombre de ces gens, que le moindre mot qui aura échappé, et qui leur déplaît, transporte de rage et de colère.

On en voit peu qui ne prêtent l'oreille aux discours flatteurs, et qui après avoir savouré des louanges glissées à propos, n'en conçoivent une haute idée d'eux-mêmes. Ne tombez jamais dans ce défaut : et loin de vous laisser duper par les feintes douceurs de ceux qui vous flattent, regardez-les comme des séducteurs qui vous trompent.

C'est le propre d'une populace ignorante, d'admirer ces hommes vains, qui font parade d'un train superbe, d'une longue suite de domestiques, de la magnificence des habits, et de tout ce que le luxe a inventé pour donner une prééminence, qui est rarement soutenue du mérite : mais les sages les regardent avec un œil de pitié ; ils ne savent estimer que la vertu.

Vous me voyez au comble de la prospérité et de la grandeur : plaignez-moi, mon neveu, et n'enviez pas mon sort. Je me regarde comme un homme, dont les pieds chancellent sur les bords d'un précipice, ou qui marche sur une glace fragile. Croyez-moi, ce ne sont pas les grandes places, qui rendent l'homme heureux ; et il n'est pas aisé d'y conserver sa vertu. Suivez

donc un conseil, qui est le fruit de ma longue expérience : vivez dans la retraite ; étudiez la sagesse ; craignez de vous montrer trop tôt au dehors ; et méritez les honneurs en les fuyant : celui qui marche trop vîte, est sujet à broncher ou à tomber. La Providence est la dispensatrice des grandeurs et des richesses : il faut attendre ses momens."

DU HALDE, *Histoire de la Chine.*

SECTION VII.

Avis de la marquise de Maintenon à la duchesse de Bourgogne.

N'ESPÉREZ pas un parfait bonheur : il n'y en a point sur la terre ; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour. La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins ; à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée, ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence. Que M. le duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme. Soyez complaisante sans fair valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise ; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne,

que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur lui, jamais. N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez; les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié; c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Aimez vos enfans; voyez-les souvent: c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, ou qu'une paysanne, puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple, qui mérite d'être aimé de ses princes.

Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée. Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudroient vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison, qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives: leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez

point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur; ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Aimez vos domestiques; portez-les à Dieu; faites leur fortune; mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération, qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation: elle est fausse; elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs: on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux: Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour

vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service, et de faire des heureux, est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude, de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent, ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins: comptez que tôt ou tard tout est su.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

SECTION VIII.

Lettre de la marquise de Sévigné à sa fille.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? pour moi, je l'ai senti avec toute l'amertume, et toute la douleur, que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis longtemps; quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu, et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble? Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme

vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant ; pour moi, je revins à Paris, comme vous pouvez vous l'imaginer. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi ; quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire, et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains bien que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique : il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurois beaucoup gagné à ce voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain ; j'avois besoin de ce moment de repos, pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

SECTION IX.

Lettre de la marquise de Maintenon, sur les vanités du monde.

Il ne vous est pas mauvais, de vous trouver dans des troubles d'esprit. Vous en serez plus humble ; et vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que

lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur. Salomon vous a dit, il y a long-temps, qu'après avoir cherché, trouvé, et goûté, de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu, et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer; et qu'il n'y a que le secours de Dieu, qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai été aimée partout: dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit; je suis venue à la faveur: et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose; parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher; qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fonds du cœur, au milieu des plus grandes peines.

SECTION X.

Lettre de la marquise de Lambert, sur la mort du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV.

Quel événement, monsieur! comment ceux qui l'ont vu ont-ils pu le soutenir? Moi qui ne fais que

d'en entendre le récit, j'en suis accablée de douleur. Je pleure le malheur public et le mien particulier, et je regrette la portion de bonheur qui m'échappe. Je viens d'écrire à M. de Cambrai. Quelle perte pour lui et pour ses amis ! que de gloire leur est moissonnée ! que n'attendoit-on pas d'un prince élevé dans des maximes si pures, si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité ; qui ne se permettoit rien, parce que tout lui étoit permis ; qui n'auroit usé de la puissance que pour faire du bien ! Tout ce qui étoit injuste lui paroissoit impossible. Il n'auroit pas pris la royauté pour lui, mais pour les autres, persuadé qu'il se devoit à l'état, et que la royauté ne lui étoit que prêtée ; digne enfin de commander aux hommes, parce qu'il savoit obéir à Dieu.

Il croyoit que la religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicatesse et la bienséance dans les bonnes mœurs. Qui se connoissoit mieux que lui en vraie gloire ? Il la faisoit consister à rendre les hommes heureux. Sa première passion étoit l'amour des peuples et de l'état, comme celle d'Alexandre et de César étoit pour la gloire et la domination. Il avoit déplacé la gloire du monde : il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de sang, à faire taire les lois, et à faire gémir le peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux, que de les assujettir pour les rendre misérables. Sa raison, éclairée à la lumière de la vérité, avoit éclipsé tous ces faux préjugés.

Mais que ne perdez-vous pas en particulier, cher Sacy ! Je vais vous apprendre un fait qui vous regarde,

et que peut-être vous ne savez pas. J'avois un ami auprès du prince qui, pénétré de ses vertus, m'en parloit souvent. Il m'a dit qu'un jour en sortant de son cabinet, où il avoit lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : " Je viens de lire un livre qui m'a fait sentir le malheur de notre état : nous ne pouvons espérer d'avoir d'amis : il faut renoncer au plus doux sentiment de la vie." Il sentoit, cher Sacy, le besoin de l'amitié. Les sentimens naturels avoient de grands droits sur son cœur : la majesté royale disparoissoit devant eux. Il auroit eu des amis, et il ne les auroit pas pris parmi ses flatteurs.

Enfin, le prince seul n'auroit pas monté sur le trône, mais l'homme chrétien. Les vertus y alloient régner avec lui ; mais elles et les gens de bien ont perdu leur place. Quel règne ne nous promettoit-il pas ! Des espérances si flatteuses ont disparu ; nos amours sont courtes et malheureuses : le Ciel n'a fait que nous le prêter et le retirer ; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit estimer misérables ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu : pour lui, il n'avoit amassé que des vertus ; et la mort le crut vieux, quand elle compta le nombre de ses bonnes actions. Nous ne lui devions que les souhaits qu'Ovide faisoit à Germanicus : " Nous n'avons," disoit-il, " à vous souhaiter que des années ; vous tirerez de votre propre fonds tout le reste, pourvu qu'une plus longue vie ne manque pas à tant de vertus."

Son esprit faisoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des lettres. Mais ce qui le perfectionnoit

étoit le calme de son cœur : jamais agité, ni troublé par les passions humaines, il ne savoit pas courir après ses désirs : il les tournoit tous vers la sagesse ; qui non-seulement se laisse trouver à ceux qui l'aiment, mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce sont les vertus et l'amour du peuple, qui savent donner une grande renommée ; et quand on sait se placer dans le cœur des hommes, on sait s'assurer une place dans la postérité la plus reculée. Quel plus digne éloge que des regrets sincères ; et quelle pompe funèbre plus magnifique, que les larmes et la douleur universelles ?

Enfin, ces momens sont arrivés, momens qui égalent tout, qui abaissent la superbe des grands, et qui consolent la bassesse des petits : ces hommes, qui ne se sont pas crus hommes, payent enfin le tribut de l'humanité, et leur orgueil s'ensevelit sous leur cendre. L'amour propre trouve ce foible dédommagement dans les autres princes : leur grandeur s'appesantissoit sur nous : on est vengé de la différence qu'il y avoit pendant leur vie, par l'égalité qui se trouve à la mort. Mais dans celle du prince que nous regrettons, nulle ressource ; nous perdons un maître dont le joug étoit léger ; il savoit qu'il étoit homme, et qu'il commandoit à des hommes : ainsi sa mort est en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher Sacy, quelque utilité d'un si grand et si triste spectacle ; apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que se montrer et disparoître. " Mon Dieu," disoit David, " vous avez fait nos jours mesurables, et toutes les substances ne sont rien devant

vous." A ces coups subits et imprévus opposons la vigilance ; ayons toujours une âme préparée : la seule précaution contre les menaces de la mort, c'est l'innocence de la vie.

SECTION XI.

La religion peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

Il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événemens ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse : la raison, la philosophie, promettoit la constance à son sage ; mais elle ne la donnoit pas : la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement ; et l'on cherchoit une vaine consolation, en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur, ne peut trouver son remède que dans le cœur même : or, la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchoient une insensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentimens naturels, sans éteindre la nature elle-même. La religion nous laisse sensibles ; mais elle nous rend soumis, et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines ; mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne vouloit les

rendre insensibles, que parce qu'elle ne pouvoit les rendre soumis et patiens : elle apprenoit à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses foiblesses : elle formoit des héros de théâtre, dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs ; et aspiroit plus à la gloire de paroître constante qu'à la vertu même de la constance.

Mais la religion nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. Elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature ; et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt, ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières ; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors, si la religion qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie, et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main ; ils deviendront inutiles à votre malheur : on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement ; et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux ; mais la religion toute seule peut nous rendre grands, au milieu de nos malheurs mêmes.

MASSILLON.

SECTION XII.

L'évangile n'est pas incompatible avec les devoirs, et avec le bonheur, de la société.

Où est l'incompatibilité de l'évangile avec la société ? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié ? mais c'est la religion toute seule qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles : avec les sentimens de la reconnoissance ? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations et des commerces ? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs ; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs : avec le lien du marriage ? mais c'est la foi toute seule qui rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable : avec les bienséances et les devoirs de la vie civile ? mais c'est l'évangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres, qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la république ? mais si les maximes de l'évangile gouvernoient les empires et les royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des foibles, ni la mauvaise foi dans les affaires ; ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent ; ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe ; ni la société déchirée par des haines, empoisonnée par des jalousies ; ni enfin les passions

troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'évangile est opposé à la société? aux vices qui la déshonorent; aux passions qui la troublent; aux débauches qui la renversent; au luxe qui y répand la confusion et la misère; aux jeux qui en font une fureur, ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'évangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu, et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon père, magistrat équitable, maître modéré, époux fidèle; juste, désintéressé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde: du monde pervers et corrompu, il est vrai; du monde qui ne connoit pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité, et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? sont-ce donc les vices tout seuls, qui doivent lier les hommes les uns aux autres? n'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? S'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables? MASSILLON.

SECTION XIII.

Les merveilles éclatent également dans les plus grands corps, et dans les plus petits.

Considérons les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps, et dans les plus petits. D'un

côté, je vois le soleil, tant de milliers de fois plus grand que la terre; je le vois qui circule dans des espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces, encore plus éloignés de nous. Au delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres, qu'on ne peut plus compter, ni distinguer. La terre où je suis, n'est qu'un point, à proportion de ce tout, où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourroit déplacer un seul atome, sans déconcerter toute cette immense machine; et il se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main, à qui rien ne coûte, ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts *se jouent de l'univers*, pour parler comme l'Écriture.

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit, qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit, une espèce d'infini, qui m'étonne, et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant, ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés! y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds, formés comme ceux des plus grands animaux! Il y a, dans chaque partie de ces atomes vivans, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang, des esprits, des parties rameuses, et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on

puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

Le microscope nous découvre dans chaque objet, comme mille objets qui ont échappé à notre connoissance. Combien y a-t-il dans chaque objet, découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir? Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours, de plus en plus, les instrumens qui viennent au secours de notre vue trop foible et trop grossière? Mais suppléons par l'imagination, à ce qui nous manque du côté des yeux; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope, qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles: elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps; elle se lassera; il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin, dans le plus petit organe d'un corps, mille merveilles inconnues.

FÉNÉLON.

SECTION XIV.

Le disciple de la religion naturelle, et celui de la religion révélée, méditant sur les attributs du Créateur.

Quand le disciple de la religion naturelle verra la symétrie de cet univers: quand il jettera les yeux sur cette uniformité admirable, qui se trouve entre les vicissitudes des saisons, sur cette constante succession du jour et de la nuit: quand il considérera avec quel ordre le soleil fournit sa carrière; avec quelle régularité

la mer est enfermée dans ses limites, en sorte que des montagnes d'eaux amoncelées, qui paroissent menacer le monde d'un déluge universel, viennent se briser sur le rivage, et respecter sur l'arène l'ordre du Créateur, qui a dit à la mer, *Tu t'arrêteras là ; là se brisera l'impétuosité de tes ondes.* Quand il fera attention à toutes ces merveilles, il comprendra bien que leur Auteur est un Être sage et puissant. Mais quand il verra ces régions du monde, qui semblent privées de la chaleur du soleil, tandis que d'autres sont comme consumées de ses ardeurs : quand il verra ces vents et ces tempêtes, ces tremblemens de terre, qui semblent aller réduire la nature dans son premier chaos : quand il verra la mer se déborder, briser ses digues puissantes que lui oppose l'industrie des hommes : il se trouvera confondu dans ses spéculations, il croira voir des caractères d'infirmité parmi tant de preuves de la puissance du Créateur.

Quand il pensera que Dieu, après avoir enrichi de tant de précieuses productions ce monde que nous habitons, y a logé l'homme comme un souverain dans un superbe palais : quand il envisagera comment Dieu a proportionné les diverses parties de ce monde, avec la construction du corps humain ; l'air avec ses poumons ; les alimens avec ses différentes humeurs ; le milieu par où se communique la lumière, avec ses yeux ; celui par où se forment les sons, avec son oreille : quand il pensera comment Dieu l'a placé avec ses semblables, et non avec des animaux d'une espèce différente de la sienne ; comment il a distribué les talens, afin qu'ayant besoin les uns des autres, nous fussions portés à nous soutenir

mutuellement; comment il nous a unis les uns aux autres par des liens invisibles, en sorte qu'on ne peut voir un homme livré à la douleur, sans avoir les entrailles émues, et sans être porté par cela même à le soulager: quand le disciple de la religion naturelle méditera sur ces grands sujets, il conclura que l'Auteur de la nature est un Être bienfaisant. Mais quand il verra ces misères sans nombre auxquelles nous sommes exposés: quand il verra que chacune de ces créatures, qui contribuent à notre entretien, contribuent, en même temps, à notre destruction: quand il pensera que cet air, qui nous fait respirer, nous apporte des maladies contagieuses et des poisons imperceptibles; que ces alimens qui nous nourrissent, se changent souvent en venin mortel; que ces animaux qui nous servent, tournent souvent leur rage contre nous: quand il réfléchira sur ces perfidies de la société, sur cette industrie qu'ont les hommes à se tourmenter mutuellement; sur cet art qu'ils ont imaginé de s'ôter la vie les uns aux autres: quand il comptera ces maladies sans nombre qui nous minent: quand il pensera à cette mort qui abat les têtes les plus élevées, qui rompt les liaisons les mieux cimentées, qui renverse les fortunes les plus affermies: quand il fera ces réflexions, il se sentira porté à douter si c'est la bonté, ou si c'est un attribut contraire, qui a porté l'Auteur de notre être à nous tirer du sein du néant. Quand le disciple de la religion naturelle lira ces revers, dont l'histoire nous fournit tant d'exemples mémorables: quand il verra les tyrans précipités du plus haut faîte des grandeurs; quand il

fera attention que les méchans sont souvent punis, par cela même qui faisoit la matière de leur malice ; l'avare, par l'objet de son avarice ; l'ambitieux, par celui de son ambition ; le voluptueux, par celui de sa volupté : quand il verra que les lois de la vertu sont telles, que sans elles la société devient un brigandage ; du moins que la société est plus heureuse, ou moins malheureuse, selon l'attachement qu'elle a pour elles : quand il verra toutes ces choses, il jugera bien que l'Auteur de cet univers est un Être juste et saint. Mais quand il verra l'injustice et la tyrannie affermies, le vice sur le trône, l'humilité confondue, l'orgueil couronné ; il ne pourra démêler la justice de Dieu, à travers les ténèbres dont elle s'enveloppe, dans le gouvernement de cet univers.

Mais quel de ces mystères peut-on proposer que l'évangile ne démêle, du moins sur lesquels il ne nous donne des principes, qui suffisent pour concilier ce qu'il semble y avoir de contradictoire dans les attributs du Créateur ?

S'agit-il des désordres du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces désordres avoient fait naître, dans l'esprit du disciple de la religion naturelle. Quand on se souvient que ce monde a été souillé par le péché de l'homme, et qu'il a été par cela même l'objet du courroux du Ciel : quand on pose pour principe que ce monde n'est plus aujourd'hui tel qu'il étoit en sortant des mains de Dieu ; et qu'à le comparer avec ce qu'il fut autrefois, ce n'est plus qu'un débris, magnifique véritablement, mais

débris pourtant du plus bel édifice qui fut jamais, et dont les restes bouleversés sont bien moins propres à pourvoir à nos besoins, qu'à nous faire regretter sa grandeur première : quand on fait ces réflexions, peut-on trouver, dans les désordres du monde, des difficultés contre la sagesse du Créateur ?

S'agit-il des misères de l'homme, et de la fatale nécessité qui lui est imposée de sortir du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces tristes objets avoient fait naître, dans l'esprit du disciple de la religion naturelle. Quand on admet les principes du christianisme : quand on pense que les afflictions des gens de bien leur sont utiles, et que les prospérités leur seroient fatales : quand on sait que le monde ne fait que passer, et qu'il doit être suivi d'une économie éternelle : quand on rappelle à sa mémoire tant d'autres vérités dont l'évangile est rempli, peut-on trouver dans les misères humaines, et dans la nécessité de mourir, des difficultés contre la bonté du Créateur ?

S'agit-il de la prospérité des méchans, et de l'adversité des gens de bien ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez cette difficulté. Quand on est bien persuadé que ce tyran dont la grandeur nous étonne, sert souvent au conseil de Dieu : quand on voit, dans l'histoire de l'église, les Hérodes et les Pilates contribuer eux-mêmes à l'établissement de ce christianisme, auquel ils vouloient s'opposer : surtout quand on admet des récompenses et des punitions après cette vie, peut-on trouver, dans ces voiles dont il a plu à la Providence

de se couvrir, des difficultés contre la justice du Créateur?—A l'égard des attributs du Créateur, la religion révélée est donc infiniment au-dessus de la religion naturelle. Le disciple de cette première religion est infiniment plus éclairé que celui de l'autre.

SAURIN.

SECTION XV.

Comparaison du païen mourant au chrétien mourant.

Ce qui relève principalement les prérogatives du chrétien sur celles du philosophe, ce sont diverses armes qu'ils opposent à la pensée de la mort, et la comparaison du païen mourant au chrétien mourant.

Représentez-vous le païen se parlant ainsi à lui-même, dans son lit de mort: "De quelque côté que j'envisage mon état, je trouve matière au trouble et au désespoir. Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, je vois des symptômes affreux, des agitations violentes, des douleurs mortelles, qui vont se rassembler dans mon lit d'infirmité, et être les premières scènes de cette tragédie que je vais ensanglanter. Si j'envisage le monde, je vois disparoître à mes yeux les objets les plus chers; je vois rompre les liaisons les plus étroites; je vois s'effacer mes titres les plus spécieux; je vois un rideau funeste qui va dérober à ma vue la décoration de cet univers. Si j'envisage mon corps, je vois une masse sans mouvement et sans vie; cette langue qui va être condamnée à un éternel silence; ces yeux qui vont être fermés pour jamais à la lumière; ces organes

qui vont être dissous entièrement, et tous ces restes malheureux de mon corps mortel, qui vont servir de pâture aux vers. Si j'envisage mon âme, à peine entrevois-je quelques preuves de son immortalité. Mais quand je me serois démontré qu'elle est naturellement immortelle, je ne sais si l'Auteur de mon être voudra déployer ses attributs pour la conserver, ou pour la détruire; si ces désirs d'immortalité que je ne puis déraciner sont la voix de la nature, ou la voix de la cupidité. Si j'envisage ma vie passée, j'ai mon témoin au dedans de moi, que la grandeur de ma corruption a augmenté l'épaisseur de mes ténèbres. Si j'envisage l'avenir, je découvre bien, à travers quelques nuages, une économie qui doit suivre celle-ci: ma raison me dit bien, que l'Auteur de la nature ne m'auroit pas donné une âme, dont les pensées sont si sublimes et les désirs si étendus, pour ne jouer qu'un rôle si bas et de si courte durée. Mais ce n'est là qu'une foible lumière; et quand il y auroit une autre économie après celle-ci, en serois-je moins misérable? Ainsi, tantôt souhaitant le néant, tantôt craignant d'y tomber, je sens mes pensées se détruire, et mes désirs se combattre mutuellement."

Oh, que la mort du chrétien est différente de celle que nous venons de dépeindre, et que la religion révélée l'emporte à cet égard sur la religion naturelle! Tout ce qui trouble le païen mourant, rassure le chrétien au lit de la mort.

"Si j'envisage les avant-coureurs de la mort," dit le chrétien mourant, "si j'envisage ces symptômes affreux,

ces douleurs mortelles, je les regarde comme un remède, violent véritablement, mais nécessaire pour me détacher de la vie, et pour déraciner ces restes de corruption que je porte au dedans de moi. D'ailleurs, je ne serai pas abandonné à ma propre foiblesse : quand je souffrirai, j'aurai une source féconde de patience et de fermeté. Ce secours puissant, qui m'a soutenu durant ma vie, m'aidera à porter les coups que la mort me va livrer. Si j'envisage mes péchés, j'en brave toutes les atteintes : je vais à un tribunal désarmé, à un Dieu réconcilié, à une justice satisfaite. Si j'envisage mon corps, je le vois prêt à dépouiller ce qu'il a de rampant et d'odieux, pour revêtir des qualités glorieuses. " Il est semé corruptible ; il ressuscitera incorruptible. Il est semé en déshonneur ; il ressuscitera en gloire. Il est semé en foiblesse ; il ressuscitera en force." Si j'envisage mon âme, je la vois qui va sortir de l'esclavage où elle étoit asservie. J'emporte avec moi ce qui pense et qui réfléchit. Si j'envisage l'économie où je vais entrer, je n'en ai que des connoissances confuses, il est vrai ; mais c'est cela même qui doit m'en donner de grandes idées. Si je pouvois la connoître, il faudroit qu'elle eût quelque proportion avec ce qui tombe sous mes sens, ou qui peut être représenté par mes idées. Si l'éclat des dignités mondaines, si la richesse des grands, si les plaisirs de la volupté la plus raffinée, étoient capables de me représenter les félicités célestes, je pourrois soupçonner que, participant à la nature de ces choses, elles participeroient à leur vanité. Mais s'il n'y a rien qui puisse représenter l'état où je vais

entrer, c'est que cet état surpasse tout. Et ce que j'en connois ne suffit-il pas pour me le faire désirer avec ardeur? Je sais que mes lumières et que mes vertus seront perfectionnées; je sais que je connoîtrai la vérité, et que je me soumettrai à l'ordre; je sais que je serai affranchi de tous les maux, et que je serai en possession de tous les biens; je sais que je serai avec Dieu, avec ces esprits bienheureux, qui sont autour de son trône, et qu'un état si parfait n'aura point de fin."

Tel est le puissant bouclier que la religion révélée nous fournit, contre les frayeurs de la mort. Telles sont les pensées du chrétien mourant; non de celui qui met son christianisme à faire des spéculations, qui n'ont aucune influence sur la pratique, mais de celui qui les applique au véritable besoin de l'homme.

SAURIN.

SECTION XVI.

Caractère d'Évagore, roi de Salamine.

Quoiqu'Évagore ne fût roi que d'un petit état, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu et en mérite, le compare aux plus puissans monarques, et le propose comme un modèle parfait d'un bon roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit et la grandeur d'âme, qui fait les grands princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement royales, et qui doivent nous en donner une grande idée.

Évagore n'étoit pas du nombre de ces princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille royale; et que la naissance qui donne droit à la couronne, donne aussi le mérite et les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, toute autre condition, exigeant nécessairement une espèce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile et le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions: un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive et prompte à laquelle rien n'échappoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il falloit prendre; qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude et de toute application: et cependant, comme s'il fût né sans talens, et qu'il se fût vu obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit; et il donna un temps considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application, fut de connoître les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un prince, et de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, et apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre, par ce qu'ont été ceux des autres siècles. Mais

on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'amour de la république le rendit attentif à tous ceux, qui étoient capables de la servir, ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus secrètes inclinations, à découvrir les plus secrets ressorts qui les faisoient agir, à connoître leurs différens talens et leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque personne sa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, et de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point sur le rapport d'autrui, dit Isocrate, qu'il récompensoit ni qu'il punissoit ses sujets, mais sur ce qu'il en connoissoit par lui-même; et ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais desseins des méchans, n'échappoient à sa lumière et à ses recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premières places, surtout lorsqu'ils se croient capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuse, qui naissoit de la défiance où il étoit de ses propres lumières. Éclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce semble, besoin d'avoir recours au conseil des autres; et cependant il ne prenoit aucune résolution, et ne formoit aucune entreprise, sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa cour: au lieu que l'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône, à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouverne-

ment, et dans chaque condition particulière, ce qu'elles avoient de plus excellent, il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités et tous les avantages: affable et populaire, comme dans un état républicain; grave et sérieux, comme dans un conseil de vieillards et de sénateurs; après avoir pris avec maturité un parti, ferme et décidé, comme dans une monarchie; profond politique, par l'étendue et la justesse de ses vues; bon père, bon parent, bon ami; et ce qui met le comble à son éloge, en tout cela toujours grand, et toujours roi.

Il soutenoit sa dignité et son rang, non par un air de fierté et de hauteur, mais par une sérénité de visage, et une majesté douce, que donnent la vertu et le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnoit ses amis par ses libéralités; et soumettoit les autres par une grandeur d'âme, à laquelle ils ne pouvoient refuser leur estime et leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus royal en lui, et qui lui attiroit pleinement la confiance de ses sujets, de ses voisins, et même de ses ennemis, c'étoit sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les engagemens qu'il avoit pris, sa haine, ou plutôt la détestation qu'il témoignoit, pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part étoit regardée comme un serment sacré, et l'on savoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légère atteinte.

Ce fut par toutes ces excellentes qualités, qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, et d'en changer entièrement la face en assez peu de temps. Il la

trouva grossière, féroce, barbare, ennemie des savans et des sciences, sans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce. Que ne peut point un prince qui aime son peuple, et qui en est aimé; qui ne se croit grand et puissant que pour le rendre heureux; et qui sait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit! Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine, les arts, les sciences, le commerce, la marine; ensorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Grèce.

Isocrate répète bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Évagore, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un règne si sage, si juste, si modéré, si constamment employé à rendre les sujets heureux, et à procurer le bien public? Il me semble que l'état où s'étoit trouvé Évagore avant que de régner, y contribua beaucoup. C'est souvent un grand obstacle à la connoissance et à la pratique des devoirs d'un prince, que d'être né tel, et que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître et de souverain. Évagore qui étoit né sous un tyran, avoit long-temps obéi avant que de commander. Il avoit senti dans une vie privée et dépendante le joug d'une puissance absolue et despotique. Il s'étoit vu exposé à l'envie et à la calomnie, et avoit été en péril à cause de son mérite et de sa vertu. Il ne falloit dire à un tel prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disoit à un grand empereur. " Vous n'avez pas

toujours été ce que vous êtes devenu. L'adversité vous a préparé à user bien de la souveraine puissance. Vous avez long-temps vécu parmi nous, et comme nous. Vous avez été en péril sous de mauvais princes. Vous avez tremblé : vous avez su par votre expérience comment on traitoit l'innocence et la vertu." Ce qu'il avoit souffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avoit vu d'injuste et de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'empereur Galba disoit à Pison, en l'adoptant pour l'associer à l'empire : " Souvenez-vous de ce que vous avez condamné, ou loué, dans les princes, lorsque vous étiez particulier. Il ne faut que consulter le jugement que vous en avez porté alors, et le suivre, pour être instruit, et pour bien régner." ROLLIN.

SECTION XVII.

Caractère de Dion.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités, qu'on en voit dans le prince dont nous parlons. Grandeur d'âme, noblesse de sentiment, générosité à répandre ses biens, prudence peu commune, un esprit vaste et capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers, et dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès ; voilà une partie

des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples: et il l'étudia, non par curiosité, ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, et pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, cette étude ne le détourna jamais de son devoir, et il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menoit, dans son exil, la vie la plus agréable, qu'il soit possible d'imaginer, pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière, par la beauté de son génie, et par la solidité de son jugement; parcourant les villes de la docte Grèce, pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques; laissant partout des marques de sa libéralité, et de sa magnificence; également aimé et respecté de tous ceux qui le connoissoient, et recevant dans tous les lieux où il passoit des honneurs extraordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, c'est cette grandeur d'âme, et cette patience inouïe, avec lesquelles il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avoit tout quitté pour venir à leur secours: il avoit réduit la tyrannie aux abois, et touchoit au moment où il devoit

les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers, dont ils n'ont pu corrompre la fidélité ; ils le chargent d'injures ; et ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats et ces rebelles, qu'à faire un mouvement ; il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur âme comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, et sans désarmer leurs mains il met un frein à leur juste colère ; ne leur permettant, dans le feu même et dans l'ardeur du combat, que d'effrayer et non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoyens et comme ses frères.

Il disoit, dans une autre occasion, " que les capitaines passoient ordinairement leur vie à s'exercer aux armes, et à apprendre le métier de la guerre : que pour lui il avoit passé un fort long temps à Athènes dans l'académie, pour y apprendre à dompter la colère, l'envie, et le ressentiment : que la marque de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est pas d'être doux et affable à ses amis et aux gens de bien, mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice, et d'être toujours prêt à leur pardonner. " Il est vrai," disoit-il, " que selon les lois humaines, il est plus pardonnable et plus permis de se venger quand on a été maltraité, que de commettre le premier une injustice contre les autres. Mais, si on consulte la nature, on trouvera que l'une et l'autre de ces fautes viennent de la même source, et qu'il y a

autant de foiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier."

On ne pouvoit, ce me semble, reprocher à Dion qu'un défaut; c'est qu'il avoit quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendoit moins accessible et moins sociable, et qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avoit souvent averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger, en le liant particulièrement avec un philosophe, qui avoit du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui étoit fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi: " Faites réflexion, je vous prie, qu'on trouve que vous manquez de douceur et d'affabilité; et mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen le plus sûr de faire réussir les affaires, c'est de se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté écarte le monde, et réduit un homme à la solitude." Malgré les reproches qu'on lui faisoit de la gravité trop austère, et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher; soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que dans le dessein qu'il avoit de corriger et de ramener les Syracusains, gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisans des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit avant tout étudier l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir, avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle: mais il est toujours louable, et souvent nécessaire, de l'amollir et de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimable. ROLLIN.

SECTION XVIII.

Mort de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

CONSIDÉREZ, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Nous devrions être assez convaincus de notre néant: mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. Ô nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle; Madame se meurt, Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et

* Cette princesse, fille de Charles I. roi d'Angleterre, et femme du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. étoit très-distinguée par les grâces de la figure et de l'esprit, et par ses vertus tendres et touchantes. Elle mourut, après une maladie de neuf heures, à l'âge de vingt-six ans.—A la page 110 de ce recueil, on trouve quelques traits frappans de son caractère.

l'image de la mort. Le roi, la reine, monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré.

Mais, et les princes et les peuples gémissoient en vain. En vain monsieur, en vain le roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassemens. La princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres ; et la mort plus puissante, nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup : Madame, cependant, a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit ; avec quelles grâces vous le savez ! le soir, nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette princesse si précises et si littérales.

Rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté : contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble.

Voulez-vous voir combien la Grâce qui a fait triompher Madame, a été puissante ? Voyez combien la mort a été terrible. Elle a plus de prise sur une prin-

cesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse ! que de joie elle enlève à cette fortune ! que de gloire elle ôte à ce mérite ! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs, l'attaque la plus imprévue. Mais, quoique sans menacer et sans avertir, elle se fasse sentir toute entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La Grâce plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle s'écrie : " O mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?" Elle s'afflige, elle se rassure ; elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement, elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connoître, que de regarder encore tant soit peu le monde.

Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs ayent troublé sa grande âme. Ah ! je ne veux plus tant admirer les braves ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage ; " Le patient vaut mieux que le fort ; et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes." Combien a-t-elle été maîtresse du sien ! Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! Ô pa-

roles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur, qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées ; sincère production d'une âme, qui tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité ; vous vivrez dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez dans le cœur de ce prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voyoit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer ; parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse, que pour ce Dieu qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professoit hautement la foi, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter en elle-même ; et ne vouloit point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Nous ne voyons en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple ; tout étoit solide ; tout étoit tranquille ; tout partoit d'une âme soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

Faut-il un autre spectacle pour nous détromper, et des sens, et du présent, et du monde ? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines ? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits

de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs, pour prendre les sentimens, que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde, et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais, à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque: songez que cette gloire que vous admiriez, faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre, elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer, que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

BOSSUET.

SECTION XIX.

Les méchans sont misérables au milieu des richesses, et des honneurs du monde.

On se figure une félicité imaginaire dans les situations élevées. Mais l'élévation nous rend plus mal-

heureux, si elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes ; et les passions font tous nos malheurs. Tout ce qui les flatte et les irrite, augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux, et plus à plaindre, que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille : ses désirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses penchans, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisir, et sa satiété fait elle-même son supplice. Ainsi, ses inquiétudes naissent de son abondance : ses désirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide ; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grand des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état ; il regarde sans envie, ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance ; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède ; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses désirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en voir encore qui le précèdent ; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout ; son âme est toujours aride et altérée ; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Enfin, parcourez toutes les passions ; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes ; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère : leurs haines plus violentes ; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables : leurs craintes plus excessives ; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux : leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement, ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine : les plaisirs abrègent leurs jours ; et les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes : l'excès des attentions

achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toutes seules deviennent pour eux une espèce de maladie et de langueur, qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint, les accable : loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique : le repos leur est aussi insupportable que l'agitation ; ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant, à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Tournez-vous de tous les côtés, les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événemens, et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs, ne laissent qu'un vide affreux ; et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile, si Dieu n'est point avec elle : ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une Religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence ; que tout ce qui augmente nos passions,

multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs; et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul. MASSILLON.

SECTION XX.

L'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands, et l'usage le plus délicieux de la grandeur.

Toute puissance vient de Dieu; et tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples. Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles et des petits: c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en eux: ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les

font grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

Grands du monde, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, qu'a pu être son dessein, en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions, et les plaisirs, qu'il condamne? sont-ce des présens qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls, qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence; jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs; hâtez-vous de jouir; le temps est court; n'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement: vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous: vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même: vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins: vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

Eh! qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie, que le pouvoir de faire des heureux? si l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères; et que notre humanité à leur égard, ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux, et de soulager ceux qui souffrent; en faudroit-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas!

Quel usage plus doux et plus flatteur, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse: commander aux hommes, et leur donner des lois? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir: voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore: habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez des solitudes, où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous: y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide: trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira, vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les

plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits : ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés, que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne, est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seuls : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir : venez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

MASSILLON.

SECONDE PARTIE.

PIÈCES EN VERS.

CHAPITRE I.

SENTENCES ET PARAGRAPHES DÉTACHÉS.

SECTION I.

Rapidité du temps.

HÂTONS-NOUS ; le temps fuit, et nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

L'emploi du temps.

Le temps est assez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille, et qui pense, en étend la limite.

La vertu est toujours aimable.

La vertu sous le chaume attire nos hommages :
Le crime sous le dais est la terreur des sages.

Foiblesse de l'homme.

L'homme, quand sur lui seul il ose s'appuyer,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.

La vertu se contente de peu.

——Je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente, et vit à peu de frais.

Le travail.

Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

Contentement passe richesse.

——La pauvreté mâle, active, et vigilante,
Est parmi les travaux moins lasse, et plus contente,
Que la richesse oisive au sein des voluptés.

Nul bien sans peine.

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture.
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Les plaisirs.

Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin Maître,
Dans les ronces du monde, autour de nous fait naître:
Chacune a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.

La modération.

Tout vouloir est d'un fou ; l'excès est son partage :
La modération est le trésor du sage.
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs ;
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.

Rivalité généreuse.

Qu'il est grand, qu'il est doux, de se dire à soi-même !
Je n'ai point d'ennemis ; j'ai des rivaux que j'aime :

Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis ; leurs beaux jours sont les miens.

La clémence.

Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
Et j'abandonne au Ciel le soin de me venger.

L'offrande agréable à Dieu.

Notre encens pourroit-il par sa stérile odeur,
D'un Être souverain contenter la grandeur ?
Du méchant qui le prie, il rejète l'offrande :
Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.

La fin couronne l'œuvre.

Le dernier coup porté rend le combat certain ;
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne est placée au bout de la carrière ;
Il faut pour la ravir fournir la course entière.

SECTION II.

Le vrai sage.

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être :
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

Indulgence de l'amitié.

Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?

Je donne à ses défauts des noms officieux ;
Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
Il m'excuse, à son tour ; et de mon indulgence
Celle qu'il a pour moi devient la récompense.

L'homme bienfaisant.

Le pauvre, et l'étranger, le Ciel me les envoie ;
Et mes mains avec eux partagent avec joie
Des biens, qui pour moi seul n'étoient pas destinés.
Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
D'une âme généreuse ô volupté suprême !
Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.

Un ennemi nous instruit.

Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux et docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire :
Dans ses leçons plus utile cent fois,
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille,
Par des accens trop durs à notre oreille.

Où trouver le bonheur ?

Ah ! du destin d'autrui ne soyons pas jaloux ;
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme :
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tous temps, dans toute la nature ;

Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul Auteur.

L'envie.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la joie publique.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
Ô vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seuls appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères.

Vivons en frères.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères :
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instans :
Remède encor trop foible à des maux si constans !
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.

SECTION III.

N'oublions jamais notre divin Bienfaiteur.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur Auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
Ô mortels ! gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car c'est-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux, ou malheureux,
Étranger sur la terre, adorez votre maître.

Vers faits à 80 ans.

Chaque jour est un bien que du Ciel je reçois ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à personne.

Jours assez remplis.

Jamais notre mort n'est trop prompte,
Quand les jours que le Ciel nous compte,
A ses yeux sont assez remplis ;
Il mesure nos destinées,
Non par le nombre des années,
Mais par les devoirs accomplis.

Connois-toi toi-même.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?
Des plantes, des métaux, tu connois la vertu,
Des différens pays les mœurs, la politique,
La cause des frimas, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême :
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même !

Le bonheur est partout.

Le bonheur est partout : avec son héritage,
Le riche ne l'a point reçu ;

Dans l'âme tranquille du sage,
Il habite avec la vertu.
L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse ;
Aux caprices du sort il conforme son goût ;
Il souffre la misère, il rit de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.

Tous les hommes sont frères.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devoit gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jetez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens poursuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouissance
Dans l'horrible nuit du trépas ?

Cléon.

Cléon, doré comme un calice,
Dans un superbe habit se pavane en marchant,
Et rit de mon droguet qu'il me va reprochant.
Oui, mon habit est pauvre, et je me rends justice ;
Mais je n'en dois rien au marchand.

Dieu voit tout.

Quel charme vous séduit ? quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous ?
Celui qui forma votre oreille,
Sera sans oreilles pour vous ?

Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes,
Pour vous seuls retiendra ses coups?

Il voit, n'en doutez plus, il entend, toute chose;
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs.
Rien n'échappe aux regards de ce Juge sévère;
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

L'ingratitude.

Que chacun parle bien de la reconnoissance,
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance;
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir:
De qui nous a servi la vue est importune;
On trouve honteux de devoir
Les secours, que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

SECTION IV.

Tous les hommes sont mortels.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos rois.

De murmurer contr'elle, et perdre patience,
Il est mal à propos :
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

Vanité des grandeurs humaines.

Peuples, rois, vous mourrez, et vous villes aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici !
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Eh ! que vois-je partout ? la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens ! qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !

Dignité de l'homme.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône un roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie,
Que la terre n'est point son heureuse patrie ;

Qu'au ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas quand est-il satisfait?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir:
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.

Devoir de l'homme.

De cet air insolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, "Qu'est-ce que vérité?"
L'homme-Dieu, qui pouvoit l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son silence éloquent disoit assez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savoit tout, ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels,
"Aimez Dieu," lui dit-il, "et aimez les mortels."
Voilà l'homme et sa loi: c'est assez; le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.

CHAPITRE II.

NARRATIONS.

SECTION I.

Le roi et le philosophe.

Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.—
Quoi faire ?—L'assiéger.—L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courrons-nous ?—
Du reste des Latins la conquête est facile.—
Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout ?—La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.—
Bornez-vous là vos pas ?—Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?—
Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverser les sables de Libie,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs :

Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire ?—
Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.—
Hé, seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?—
Le conseil étoit sage, et facile à goûter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eut pu l'écouter.

BOILEAU.

SECTION II.

Le vieillard et les trois jeunes hommes.

Un octogénaire plantoit.
" Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !"
Disoient trois jouvenceaux, enfans du voisinage :
" Assurément il radotoit.
Hé, bon homme, dites-nous, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir, et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous."
" Il ne convient pas à vous-mêmes,"
Repartit le vieillard. " Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore :
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux."
Le vieillard eut raison. L'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter :
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE.

SECTION III.

Le chêne et le roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
" Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon : tout me semble zéphyr.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrois de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste."
" Votre compassion," lui répondit l'arbuste,
" Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin." Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans,
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts ;
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

SECTION IV.

Le vieillard et ses enfans.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là dessus l'esclave de Phrygie.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
" Mes chers enfans," dit-il, (à ses fils il parloit,)
" Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble."
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : " Je les donne aux plus forts."
Un second lui succède, et se met en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
" Foibles gens !" dit le père, " il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre."
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
" Vous voyez," reprit-il, " l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans ; que l'amour vous accorde."
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
" Mes chers enfans," dit-il, " je vais où sont nos pères :
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant."
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.

Il prend à tous les mains : il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare :
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt ;
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, et pris à part.

LA FONTAINE.

SECTION V.

Le renard et le chat.

Le renard et le chat faisant voyage ensemble,
Par maints discours moraux abrégeoient le chemin.
" Qu'il est beau d'être juste ! ami, que vous en semble ?"
" Bien pensé, mon compère :" et puis discours sans fin.
Sur leur morale saine, éloge réciproque ;
Quand à leurs yeux, maître loup sort d'un bois.
Il fond sur un troupeau, prend un mouton, le croque
Malgré les cris et les abois.

" Ô," s'écria le chat, " ô l'action injuste!
Pourquoi dévore-t-il ce paisible mouton ?
Que ne broutoit-il quelque arbuste ?
Que ne vit-il de gland, le perfide glouton ?"
Le renard renchérit contre la barbarie ;
" Qu'avoit fait le mouton pour perdre ainsi la vie ?
Et pourquoi le loup ravissant
Ne vivoit-il pas d'industrie,
Sans verser le sang innocent ?"
Leur zèle s'échauffoit, quand près d'une chaumine
Arrivent nos scandalisés.
Une poule de bonne mine
Du vieux docteur renard frappe les yeux rusés.
Plus de morale ; il court, vous l'attrape, et la mange:
Tandis qu'un rat qui sortoit d'une grange,
Assouvit aussitôt la faim
Du chat, qui jusque-là s'étoit cru plus humain.
Non loin de là, demoiselle araignée,
Qui de sa toile vit le coup,
Raisonnoit d'eux, comme ils faisoient du loup :
Une mouche à son tour n'en fut pas épargnée.

Nous voilà bien. Souvent nous condamnons autrui :
Que l'occasion s'offre ; en fait-on moins que lui ?

LA MOTTE.

SECTION VI.

Le rat tenant table.

Il étoit un grénier, vaste dépositaire
Des riches trésors de Cérès:
Un rat habitoit tout auprès,
Qui s'en crut le propriétaire.
Il avoit fait un trou, d'où quand bon lui sembloit,
Il entroit dans son héritage,
C'étoit peu d'y manger; le prodigue assembloit
Les rats de tout le voisinage.
Il tenoit table ouverte en seigneur,
Où, selon l'ordre, tout dîneur
Payoit son écot de louange.
Est toujours bien fêté celui chez qui l'on mange.
Le bon rat comptoit donc ses amis par ses doigts;
(Car il prenoit pour siens les amis de sa table;)
Chacun l'avoit juré cent fois:
Voudroient-ils lui mentir? cela n'est pas croyable.
Mais cependant l'autre maître du grain,
Voyant que ces messieurs le menoient trop bon train,
Se résolut de le changer de place.
Le grénier fut vidé du soir au lendemain.
Voilà mon rat à la besace.
"Heureusement," dit-il, "j'ai fait de bons amis."
Tout plein de cet espoir, chez eux il se transporte;
Mais d'aucun il ne fut admis;
Partout on lui ferma la porte.
Un seul rat, bon voisin, qu'il ne connut qu'alors,
Ouvrit la sienne, et le reçut en frère.

" J'ai méprisé," dit-il, " ton luxe et tes trésors ;
Mais je respecte ta misère.
Sois mon hôte : j'ai peu ; ce peu nous suffira.
Je m'en fie à ma tempérance :
Mais insensé qui se fiera
A tout ami qu'amène l'abondance !
Il ne vient qu'avec elle ; avec elle il fuira."

LA MOTTE.

SECTION VII.

La montre et le cadran solaire.

Un jour la montre au cadran insultoit,
Demandant quelle heure il étoit.
" Je n'en sais rien," dit le greffier solaire.—
" Eh ! que fais-tu donc là, si tu n'en sais pas plus?
" J'attends," répondit-il, " que le soleil m'éclaire ;
Je ne sais rien que par Phébus."
" Attends-le donc ; moi je n'en ai que faire,"
Dit la montre ; " sans lui je vais toujours mon train.
Tous les huit jours un tour de main,
C'est autant qu'il m'en faut pour toute la semaine :
Je chemine sans cesse, et ce n'est point en vain
Que mon aiguille en ce rond se promène.
Écoute ; voilà l'heure." Elle sonne à l'instant
Une, deux, trois, et quatre. " Il en est tout autant,"
Dit-elle : mais, tandis que la montre décide,
Phébus de ses ardens regards,
Chassant nuages et brouillards,
Regarde le cadran, qui fidèle à son guide,

Marque quatre heures et trois quarts.
" Mon enfant," dit-il à l'horloge,
" Va t'en te faire remonter.
Tu te vantes, sans hésiter,
De répondre à qui t'interroge :
Mais qui t'en croit peut bien se mécompter.
Je te conseillerois de suivre mon usage.
Si je ne vois bien clair, je dis : Je n'en sais rien.
Je parle peu, mais je dis bien."

C'est le caractère du sage.

LA MOTTE.

SECTION VIII.

L'homme instruit de son destin.

Un homme avoit un jour obtenu du destin,
Que de son avenir, il lui fit confidence.
Au livre de la Providence,
Il lut donc tout son sort, ses progrès, et sa fin.
Parmi de menus faits, de grandes aventures
Se déployèrent à ses yeux.
Il devoit être roi, puissant et glorieux,
Et puis captif, et puis mourir dans les tortures.
Ces révolutions sont le plaisir des Cieux.
De tous ces objets quelle idée
Occupe désormais mon pauvre curieux !
Sa mort le suit partout ; son âme intimidée
La souffre à toute heure, en tous lieux.

Ce roi futur, que la frayeur consume,
Se voit dans son affreux chagrin,
Esclave comme Montézume,
Grillé comme Guatimosin.
" Ah ! par pitié, juste Ciel, ôtez-moi cette image,"
S'écria-t-il. Ses vœux sont exaucés.
Il ne voit plus la mort, ni l'esclavage ;
Dans son esprit ce sont traits effacés.
Le voilà donc qui voit en perspective
Ce sceptre absolu qui l'attend :
En est-il mieux ? le croyez-vous content ?
L'impatience la plus vive
Lui fait un siècle d'un instant.
Quelque faveur que le Ciel lui déploie,
Tout est insipide pour lui :
Où les autres mourroient de joie,
Ce roi futur sèche d'ennui.
" Ciel," cria-t-il encor, " retranchez les années
Qui me séparent de mon bien.
Hâtez mes grandes destinées :
Hors de là je ne goûte rien."
" Çà," dit le Sort, " malgré ton imprudence
Je ferai mieux que tu ne veux.
C'en est fait, tu vas être heureux ;
Je te rends à ton ignorance."

Bon lot ! bien à propos tout homme en fut pourvu.
Sans cela notre impatience
Feroit un mal d'un bien prévu ;
Et le mal nous tueroit d'avance. LA MOTTE.

SECTION IX.

Le jeune Chinois.

Dans ce pays où les lettrés
Sont les seuls nobles et titrés,
Un jeune homme avec du courage,
De l'esprit, des talens, de l'émulation,
Avoit aussi les défauts de son âge ;
Paresse, impatience, inapplication.
En vertu de cet assemblage
Il avançoit lentement à l'ouvrage,
Et prévoyoit avec chagrin
Qu'à cinquante ans à peine il seroit mandarin.
Désespéré de son inaptitude,
Il étoit prêt d'abandonner l'étude,
Lorsqu'à la porte de Pékin
Il fit rencontre un jour d'une ouvrière,
Qui sur une meule de pierre
Tournoit sans cesse un gros lingot d'acier.
" Que faites-vous," dit l'écolier ?
" Êtes-vous folle, pauvre fille ?"—
" Folle ! nenni, monsieur, je sais bien mon métier ;
De ce lingot je veux faire une aiguille ;
Et plaise au Ciel je la ferai,
Tant et si bien l'aiguiserai.
[illegible] temps et de la patience :
[illegible] e je l'aurai,
[illegible] ps vient sans qu'on y pense."

Ces mots portèrent la clarté
Dans l'âme du jeune homme ; il revint à l'école,
Se remit au travail avec ténacité ;
Et n'ayant plus rien de frivole,
Aiguisa si bien son esprit,
Qu'il devint docte, et fut en grand crédit.

Vous, jeunes gens, qui lirez ce récit,
Profitez de la parabole.

NIVERNOIS.

SECTION X.

Le cavalier, le villageois, et le piéton.

Un villageois assis sur son baudet,
Faisoit chemin en paisible posture ;
Un cavalier monté sur un genet
Passe au galop. " Oh ! charmante voiture !"
Dit le manant ; " et moi, que fais-je à Dieu,
Pour que sa rigueur me condamne
A ne pouvoir changer de lieu,
Qu'au marcher tardif de mon âne ?"
Disant ces mots, le fermier dépiteux
Arrive au pied d'un Atlas raboteux.
Un homme à pied, pauvre homme de corvée,
Grimpoit ce mont, et grimpant chanceloit,
La tête basse et l'échine courbée,
Sous le fardeau qui l'accabloit.
Pour le fermier, il fit sa traversée

Joyeusement ; le mont lui parut doux.
Bien assis qu'il étoit, et croisant les genoux
Sur son baudet, il se croyoit en plaine ;
Il ne sentit point les cailloux,
Passa sans voir le piéton hors d'haleine,
Et ne songeant qu'à l'Andaloux
Dont il avoit la tête pleine.

Telle est notre façon de voir ;
Incessamment chacun songe et resonge
Aux biens qu'il désire d'avoir ;
Et le mal d'autrui n'est que songe.
Cette fable offre encore une autre vérité :
Tout homme est ce fermier sur un âne monté ;
Autour de nous, sur des chevaux d'Espagne,
Sont de plus grands que l'on croit plus heureux.
Ne regardons jamais que ceux
Qui grimpent à pied la montagne ;
Nous rendrons toujours grâce aux Cieux.

NIVERNOIS.

SECTION XI.

Le palais de la mort.

Au bon vieux temps, lorsque l'humaine espèce
Vivoit sans soins, mais non pas sans travail,
La mort pouvoit suffire à son détail,
Et pour agent n'avoit que la vieillesse.
Ce temps fut court, et bientôt la déesse
Eut affaire tout à la fois
A tant de gens, en tant d'endroits,

Que ne sachant auquel entendre
Et ne voulant pas faire attendre,
Elle résolut de choisir
Un premier ministre, un visir :
C'est un secours que tout sultan doit prendre
Quand il veut avoir du loisir.
Dès qu'elle eut dit, C'est mon plaisir,
Son antichambre fut remplie
De candidats pour ce poste brillant.
Chacun fit valoir son talent :
La goutte, la paralysie,
La jaunisse et l'hydropisie,
La petite vérole aussi,
Et la fièvre et la frénésie,
Toutes crièrent, Me voici !
La déesse étoit fort en peine
Pour faire un choix entre les concurrens,
Et repassoit dans son âme incertaine
Tous leurs mérites différens ;
Quand avec bruit la porte s'ouvre,
Et dans le redoutable Louvre,
On voit entrer une beauté,
Qu'on eût prise pour la santé,
Tant elle étoit fraiche et vermeille.
Elle dit un mot à l'oreille
De la déesse, et sans difficulté
Ce mot fit pencher la balance.
Lors se faisant faire silence :
" Retournez," dit la mort, " chacun à votre emploi,

Et respectez mon viceroi ;
Reconnoissez l'intempérance,
Et trouvez bon qu'auprès de moi
Votre mère ait la préférence."

NIVERNOIS.

CHAPITRE III.

PIÈCES DIDACTIQUES.

SECTION I.

Vanité des souhaits.

Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs;
A captiver l'estime populaire;
A rassembler tout ce qui peut nous plaire;
A nous tirer du rang de nos égaux;
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal! dangereuse fortune!
Et que le Ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs désirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs.
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute,
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable et profonde hauteur.
Ce courtisan qu'enivre un vent flatteur,
Vient d'obtenir par sa brigue funeste
La place due au mérite modeste:
Pour l'exalter tout semble réuni.
Il est content; dites qu'il est puni:

Il lui falloit cette place éclairée,
Pour mettre en jour sa misère ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Prescrire au Ciel ses dons et ses faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable,
La piété sincère, charitable ;
Demandons-lui sa grâce, son amour :
Et s'il devoit nous arriver un jour,
De fatiguer sa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle et d'assez de vertus,
Pour devenir dignes de ses refus.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION II.

C'est aimer Dieu, que de garder ses commandemens.

Dans nous l'amour de Dieu fécond en saints désirs,
N'y produit pas toujours de sensibles plaisirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le sait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui sincèrement aime,
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace et que froideur.
Voulez-vous donc savoir, si la foi dans votre âme
Allume les ardeurs d'une sincère flamme ?
Consultez-vous vous-même. A ses règles soumis,
Pardonnez-vous sans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos sens ? Domptez-vous vos foiblesses ?
Dieu dans le pauvre est-il l'objet de vos largesses ?

Enfin, dans tous ses points pratiquez-vous sa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc, et sûr qu'il nous veut sauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégoûts,
Qu'en sa ferveur souvent la plus sainte âme éprouve :
Marchez, courez à lui. Qui le cherche, le trouve.
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,
Plus par vos actions songez à l'arrêter.

BOILEAU.

SECTION III.

Sur l'honneur véritable.

L'HONNEUR partout, disois-je, est du monde admiré.
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour ? pourras-tu me le dire ?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;
L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
Un faux brave à vanter sa prouesse frivole ;
Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole ;
Ce poëte à noircir d'insipides papiers ;
Ce marquis à savoir frauder ses créanciers.
L'un d'eux a-t-il raison ? qui pourroit le penser ?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence,
D'exceller en courage, en adresse, en prudence,
De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,
De posséder enfin mille dons précieux ?

Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme,
Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,
Qu'un Hérode, un Tibère, effroyable à nommer.
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer?
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité.
Sans elle, la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus, dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillans, et que morceaux de verre.
Un injuste guerrier, terreur de l'univers,
Qui sans sujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager jusqu'aux rives du Gange,
N'est qu'un plus grand voleur que du Tertre et Saint-Ange.
C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila;
Tous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes,
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal.
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille.
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible:
Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible;
Et tel, qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.

Disons plus : il n'est point d'âme livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de justice.
Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;
Tout n'est pas Caumartin, Bignon, ni Daguesseau :
Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;
Et du butin acquis en violant les lois,
C'est elle entr'eux qui fait le partage et le choix.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;
De regarder en tout la raison et la loi ;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi ;
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire ;
Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.

BOILEAU.

SECTION IV.

Sur la médiocrité.

Entre les deux excès il faut chercher un point.
Le nocher craint l'écueil aussi-bien que l'orage :
Sans risque en pleine mer, on ne s'élève point ;
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité ;
Et qui de ce trésor satisfait pour la vie,
Loin à la fois du faste et de la pauvreté,
N'excitera jamais le dégoût ni l'envie.

Le vent aime à briser le chêne audacieux ;
C'est au sommet des monts que frappe le tonnerre ;
Et ces superbes tours qui menaçoient les cieux,
Avec plus de fracas s'écroulent sur la terre.

Le sage qui prévoit les retours du destin,
Espère aux jours de deuil, et tremble aux jours de fête :
Il sait que rien n'est stable, et que la même main
Forme et dissipe la tempête.

Oppose un front serein au sort trop rigoureux ;
Pour qui souffre avec force, il se rend plus traitable :
Mais devenu prudent en devenant heureux,
Songe à te défier d'un vent trop favorable.

SECTION V.

Sur le nouvel an.

L'ASTRE qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu cet an passer ;
Nous verrons s'écouler de même
Celui qui le va remplacer.

Tout finit ; tout est sans remède
Aux lois du temps assujetti :
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir ;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser ?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer ?

Si tel est le destin des hommes,
Qu'un instant peut les voir finir ;
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans :
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensés ! votre âme se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits,
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouïr
Des biens mis en notre puissance ;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien ;
L'avenir peut ne jamais être ;
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION VI.

Devoirs de l'homme.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence ;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage ;
Dieu vous comble de ses présens.
Ah ! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge ;
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas :
Étudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage ;
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère ;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Que ton père soit l'objet de ton tendre amour :
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop, s'avilit ;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit :
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse ;
C'est la rouille attachée aux plus brillans métaux :
L'honneur, le plaisir même, est le fils des travaux ;
Le mépris et l'ennui sont fils de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout ; la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus, et Mars :
La règle austère et sûre, est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature ;
Il faut dans ses atours de la simplicité :
Ne lui donnez jamais de trop grande parure ;
Quand on veut trop l'orner, on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret ; soyez ouvert, mais sage :
Et sans la prodiguer, aimez la vérité ;
Cachez-la sans duplicité ;
Osez la dire avec courage.

Réprimez ton emportement ;
On se nuit alors qu'on offense :
Et l'on hâte son châtiment
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage :
De la bonté du cœur elle est la douce image ;
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs, et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits :
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire ;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste autant que vaine :
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie ;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur :
L'une est l'aliment du génie ;
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge ;
L'amour propre ne meurt jamais :
Ce flatteur est tyran ; redoutez ses attraits,
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTIONS.

SECTION I.

Portrait de l'amitié.

J'ai le visage long, et la mine naïve ;
Je suis sans finesse et sans art :
Mon teint est fort uni, la couleur assez vive,
Et je ne mets point de fard.

Mon abord est civil ; j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs :
Mais quoique je sois belle, agréable, et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.

On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois :
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à ma voix !

Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle,
Me font l'objet de tous leurs soins ;
Et quoique je vieillisse, ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en estiment pas moins.

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité ;
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

PERRAULT.

SECTION II.

La sensibilité.

Source céleste et jamais épuisée !
Toi dont la divine rosée
Fait fleurir ces dons précieux,
Qu'accorde la bonté des cieux
Aux favoris de la nature !

C'est du cristal de ta fontaine pure,
Qu'on voit tomber ces tendres pleurs
Qui, goutte à goutte, avec un doux murmure,
Des maux d'autrui vont baigner les douleurs.

Tu nous fournis ces consolantes larmes,
Qui coulent en secret sur nos propres malheurs :
C'est toi qui verses tant de charmes
Sur les transports de l'amitié,
Aux succès d'un ami dont elle est de moitié.

Tu précipites ce torrent
Qui roule sur l'âme attendrie,
Avec transport se pénétrant
Des brillans éclats du génie.

Enfin, c'est de ton sein qu'un déluge sacré
Vient inonder notre paupière,
Quand notre esprit vers le ciel attiré,
Et d'un beau feu saintement pénétré,
S'élève à Dieu dans la prière.

NIVERNOIS.

SECTION XII.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu! pénétrer
Ce sanctuaire si vénérable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Évite le sentier impur:
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité:
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche:
Et qui par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe :
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses :
Celui qui sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissemens de l'enfer irrité,
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION IV.

L'heureux paysan.

Heureux qui dans son champ demeurant à l'écart,
Sans craintes, sans désirs, sans éclat, sans envie,
Dans l'uniformité passa toute sa vie ;
Et que le même toit vit enfant et vieillard !

Jadis il a bondi sur ce même rivage,
Où son corps épuisé se repose aujourd'hui ;
Il folâtroit, dans son jeune âge,
Sur ce même bâton qui devient son appui.

Non loin de sa demeure est une forêt sombre,
Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant ;
Et ce chêne touffu, qui lui prête son ombre,
Dans ses jeunes mains fut un gland.

A son char vagabond la fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné :
De climats en climats il ne s'est point traîné,
Pour chercher le bonheur, et trouver la misère.

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit ;
Il trouve assez de goût à l'eau de la fontaine :
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.

L'ouvrage et le repos remplissent ses journées :
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas ;
Et pour supputer les années,
Il compte les moissons et non les consulats.

Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre il divise les ans :
Aux fleurs il connoît le printemps ;
Et les fruits lui marquent l'automne.

SECTION V.

Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne.

Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois;
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en fait pas ses rivaux.
Il ne s'égare point dans ces vastes projets,
Qui tourmentent le cœur incertain du succès;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes,
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes.
Élever ses troupeaux, embellir son jardin;
Plutôt que l'agrandir, féconder son terrain;
Par sa seule industrie augmenter sa richesse:
Voilà tous les projets que forme sa sagesse.
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste; il veut vivre comme eux:

Il regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Ses yeux ont-ils besoin du vain luxe des arts ?
Les cieux, les eaux, la terre, offrent à ses regards
Des forêts embrassant les cimes des montagnes,
Les ondes des moissons fuyant sur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulens,
Des fleuves et des lacs, ou sombres ou brillans,
Répétant le soleil, les masses des nuages,
Des troupeaux animant ces riches paysages,
L'opale et l'incarnat qui parent le matin,
Les couleurs d'un beau soir, où son œil incertain
Cherche, sans la trouver, la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'astre des nuits répandant sa clarté,
Ou sortant à demi d'un nuage argenté ;
Et les bruits suspendus, les couleurs effacées,
Livrent son âme heureuse à ses douces pensées.
Mais n'a-t-il pas encor de plus rians tableaux ?
L'homme des champs, ses goûts, ses plaisirs, ses travaux,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté :
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.
Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé ;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
Eh ! quel plaisir encor pour ces époux contens,
D'élever dans leur sein leurs aimables enfans !
De voir à leur instinct succéder la pensée !
De préserver d'erreur leur raison commencée !

De guider leurs penchans, d'épurer, de former,
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer!
Leur père est à la fois leur maître et leur modèle;
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Il vante, en leur présence, un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux:
Le jeune enfant s'essaye aux vertus qu'il admire;
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent aux jours de fête, à de sombres festins
Sa table hospitalière accueille ses voisins;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés:
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjouement sans folie, et l'amour sans foiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Et des vœux de s'aimer que le cœur a dictés;
Voilà de ces festins les sages voluptés.
Ô vous! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
Ch***, couple heureux, respectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.

SAINT-LAMBERT.

SECTION VI.

Description d'un orage.

——————— Le peuple infortuné,
Sur ces riches guérets jette un œil consterné.

Il observe en tremblant plus d'un triste présage.
Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,
Par ses mugissemens appelle la tempête.
On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever, et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre:
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs:
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages.
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
Ô récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour !
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

SAINT-LAMBERT.

SECTION VII.

Fin de l'automne.

Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée.
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour, et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
Se couvre d'herbe pâle, et de chaume inutile.
Non, je ne verrai plus sa grâce et sa beauté,
Les charmes du printemps, la pompe de l'été ;
Les nuances du vert des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux zéphir, qui le soir caressois la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure !

Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès,
Et semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Éole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaieté ;
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.

SAINT-LAMBERT.

SECTION VIII.

Puissance et majesté de la nature sous la zone torride.

Ô si l'astre puissant des saisons et des jours,
Opprime les climats éloignés de son cours ;
S'il devient si terrible aux zones tempérées ;
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux ?

C'est là que la nature, et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
Opposant les grands lacs, les fleuves, et les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la rosée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embrasée.
Le mêlange fécond et des feux et des eaux,
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, l'honneur de la nature.
L'hiver n'ose attenter à leur sombre verdure ;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou leur cime s'élance, et va fendre les cieux.
C'est là qu'un peuple errant du cocotier fertile
Reçoit ses alimens, sa boisson, son asile ;
L'arbuste de Ternate enrichit ces climats ;
Le soleil y mûrit l'odorant ananas,
Et ce bois dont les sels, portés de veine en veine,
Rendent son cours paisible au sang qui les entraîne.
Là se change en miel pur la pulpe des roseaux ;
Des baumes bienfaisans coulent des arbrisseaux.
Cet arbre épais et noir vous offre son ombrage ;
Mais fuyez : la vapeur qui sort de son feuillage
Endormiroit vos sens du sommeil de la mort.
Il est dans l'Atlantide, au Bengale, à Timor,
Des vergers qu'en tous temps chargent Flore et Pomone,
Et des champs où trois fois le laboureur moissonne :
Des nuages d'odeurs y flottent dans les airs ;
De la terre embaumée ils volent sur les mers,
Et portent au nocher le plaisir et la vie.
Ô combien la nature imprima d'énergie

Au sol, aux végétaux, de ces climats brûlans!
Elle étonne encor plus dans les êtres vivans.
Elle éleva pour eux des forêts étendues,
Qui couronnent le globe, et supportent les nues.
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
Cet être qui de loin semble un mont animé,
L'éléphant y repose ; il voit sous ces ombrages
Passer comme un torrent les races et les âges,
Et dans la douce paix coulent ses ans nombreux.
Sensible, mais cruel, terrible et généreux,
Le lion s'y permet des meurtres nécessaires :
S'il poursuit des forêts les hôtes solitaires,
C'est pour calmer la faim dont il est dévoré :
Tandis qu'ivre de sang, et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins, multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.
Plus terribles encor d'énormes animaux,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Le monstrueux serpent de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant s'y déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
L'homme, les animaux, craignent moins ses fureurs
Que ces longs tourbillons d'insectes destructeurs,
Qui partent des forêts, des marais, et des ondes :
Le nuage animé sur des plaines fécondes,
Ravage les moissons, la verdure, et les fruits.
Mais quels feux éclatans embellissent les nuits,

Lorsqu'aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène ;
Lorsqu'au vallon d'Aden, aux champs de Zamorin,
L'ombre vient d'orient voiler un ciel serein ;
Des insectes sans nombre exhalent la lumière !
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère ;
Et sur les bords des mers ces phosphores vivans
Brillent sur les palmiers, balancés par les vents.

Tout est horrible, ou beau, sur ce brûlant espace.
C'est là que de la terre attirant la surface,
Le soleil éleva les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, des globes de fumée,
Sortent en rugissant de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens, qu'ont nourris les orages ;
A travers les rochers, et les forêts sauvages,
Les empires puissans, et les vastes déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers :
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.
Dans ces mêmes climats, de ces gouffres sans fonds,
On voit monter aux cieux, les trombes, les tiphons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides.
Près du cap dont Gama franchit les bords arides,

Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan,
Repose sur les monts le terrible ouragan ;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans ;
Il tourne autour du globe, et roule des torrens.
Les cités, les forêts, qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie,
Solitude sans eaux, sans verdure, et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut des airs sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace inculte, aride, et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.

SAINT-LAMBERT

SECTION IX.

L'âge d'or.

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre ;
Tous les hommes étoient bergers :
Les noms de sujet et de maître
Leur étoient encor étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages ;
L'ombre des saules, leurs lambris :
Les temples étoient des bocages ;
Les autels, des gazons fleuris.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux :
Les passions n'étoient point nées ;
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison :

Aux lumières de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Dans leur république champêtre
Régnoit l'ordre : image des Cieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être ;
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux ;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux ?

Ils ignoroient les arts pénibles,
Et les travaux nés du besoin ;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt, au sein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux ;
Ni soufflé le feu de la guerre ;
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage,
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort qui pour nous a des ailes,
Arrivoit lentement pour eux ;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

La bergère aimable et fidèle
Ne se piquoit point de savoir ;
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux ;
La jonquille et la violette
Étoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis ;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

O règne heureux de la nature,
Quand reverrons-nous tes beaux jours ?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours ?

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant siècle a-t-il été ?

D'un auteur témoin oculaire,
En sait-on la réalité ?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout temps l'homme fut coupable ;
En tout temps il fut malheureux.

GRESSET.

CHAPITRE V.

PIÈCES PATHÉTIQUES.

SECTION I.

La maison enterrée sous les glaçons.

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout à coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie,
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.

Là, j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans:
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers sentimens;
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouroient leur asile;
La même volonté sembloit les animer.
Modérés, bienfaisans, heureux d'être et d'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduisit l'abondance.

La tendresse contente ajoute à la bonté.

Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux;
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne:
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents, et courbé sous sa proie.
Son fils, à sa rencontre, accourt ivre de joie;
Le père l'aperçoit, et, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée:
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.

Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens;
Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée,
La masse tombe, roule, et comble la vallée;
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti.
Du peuple vertueux l'asile est englouti.
Helas! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie!

Les yeux levés au ciel et les bras étendus,
L'époux faible, mourant, répète, "Elle n'est plus!"
Son fils pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés;
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,

Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
Aussitôt des voisins généreux et sensibles,
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur:
Il s'élance, et s'arrache à leur pitié cruelle.
" Ah! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle;
J'y cours." Il dit, il vole, et la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour, et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim, et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort:
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
" Je n'ai pu," disoit-il, " la sauver ni la suivre;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours!"
Le soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimas affaissés,
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.

Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage ;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend—c'est son nom et le nom de son fils ;
Il prête en frissonnant une oreille attentive.
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle, est-ce une ombre plaintive ?
Seroit-il retombé dans son égarement ?
Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie, " Ô ma mère !
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père
Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimas les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes,
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leurs voix.
" Chère épouse—elle vit—c'est elle—je la vois !"
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ses bras dont elle est entourée,
Baise son front chéri qu'elle inonde de pleurs.
" Cher ami—cher époux—que j'ai plaint tes douleurs !
Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disois, il perd tout ; le voilà seul au monde !"
Il ne pouvoit répondre, et tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour à tour serroient le jeune enfant.

J'ai vu ces deux époux : les soins, la complaisance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance ;
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux ;
Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.

SAINT-LAMBERT.

SECTION II.

Bonté de Dieu, et foiblesse de l'homme.

Qu'en moi tout parle, et tout s'enflamme :
Que mon cœur, ma bouche, et mon âme,
Bénissent le nom du Seigneur.
Oui, mon âme, bénis sa gloire :
Pourrois-tu perdre la mémoire
De celui qui fait ton bonheur ?

C'est le Maître que je veux suivre :
J'étois mort, il m'a fait revivre :
Il m'a cherché dans le tombeau.
Sa voix a ranimé ma cendre :
Des jours qu'il a voulu me rendre,
Je lui consacre le flambeau.

Mon cœur à sa main s'abandonne,
Et sa grâce qui m'environne
En écarte toute langueur.
L'aigle au printemps qui sur ses ailes
Voit briller ses plumes nouvelles,
Est l'image de ma vigueur.

Grand Dieu, la timide innocence
Que persécute l'insolence,
Trouve en toi son libérateur.
Que ne fis-tu point pour nos pères,
Lorsque touché de leurs misères,
Tu te montras leur protecteur !

Par tes menaces redoutables
Tu sais effrayer les coupables ;
Mais ta colère n'a qu'un temps :
Et jamais tes justes vengeances,
A la grandeur de nos offenses,
Ne mesurent les châtimens.

En vain nous t'irritons sans cesse :
Le premier remords qui nous presse
Nous rend un regard de tes yeux ;
Tu pardonnes, et ta clémence
S'étend plus loin que la distance
De la terre au sommet des cieux.

Père tendre, Père adorable,
Oui, je suis un enfant coupable,
Un fils indigne de ce nom :
Mais tu sais bien ce que nous sommes ;
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne sont pétris que de limon.

Poudre légère, cendre vile,
Tout notre édifice fragile,

Au moindre souffle va périr :
Et notre vie infortunée
Est cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller, et mourir.

Qu'au matin je la trouvois belle !
Quel éclat, que d'attraits, sur elle
La nature avoit répandus !
Le soir en vain je l'ai cherchée ;
Les vents cruels l'ont arrachée ;
Sa place ne se trouve plus.

Triste fleur, tu n'es pas l'image
De ces hommes, dont le courage
Vers Dieu s'élève constamment :
Sa gloire est l'objet de leur zèle ;
Et dans cette gloire éternelle,
Ils vivront éternellement.

Au haut du ciel ce Dieu réside,
Suprême Arbitre, qui préside
A l'empire de l'univers.
Anges, que sa Majesté sainte
Pénètre d'amour et de crainte,
Élevez vers lui vos concerts.

Interprètes de ses oracles,
Exécuteurs de ses miracles,
Vous qu'environne sa splendeur,
Rendez-lui d'éternels hommages,

Et qu'ici-bas tous ses ouvrages,
Avec vous chantent sa grandeur.

Garderai-je un ingrat silence,
Quand tout m'annonce la présence
De celui qui fait mon bonheur?
Qu'en moi tout parle, et tout s'enflamme :
Que mon cœur, ma bouche, mon âme,
Bénissent le nom du Seigneur.

L. RACINE.

SECTION III.

La vertu exercée, purifiée, et affermie, par l'affliction.

Hélas! Seigneur, quel est l'effet
Des remèdes cruels où je me suis livrée!
Ont-ils de mes tourmens accourci la durée?
Non, ton juste courroux n'étoit pas satisfait.
Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance
De mon ingratitude et de mon indolence,
A quoi me servira tout le secours humain!
Ah! Seigneur, fais-moi grâce, et que d'heureuses larmes
Puissent faire tomber les armes
Que mes égaremens t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas :
Daigne te souvenir que je suis ton ouvrage ;
Et que pour me sauver d'un assuré naufrage,
Tu t'es livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes,
Soutiens dans ces instans mes forces chancelantes ;

Fais que souffrant pour toi mes maux me semblent doux :
Depuis que sous leur faix, languissante, abattue,
Je n'attends qu'un coup qui me tue,
Quatre fois le soleil s'est éloigné de nous.

Dans ces longs et cruels travaux,
Je n'ai point fait entendre un insolent murmure ;
Avec soumission, Seigneur, je les endure.
Hé ! n'as-tu pas pour moi souffert de plus grands maux ?
Peut-être si ma vie eût été plus heureuse,
Elle eût pour mon salut été plus dangereuse :
On ne te connoît point au milieu des plaisirs.
Dans ce gouffre où se perdent et ta crainte et ta grâce,
En vain ta voix crie, et menace,
Le cœur sourd à ta voix n'entend que ses désirs.

Par mille et mille vœux ardens,
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune :
Elle a contre une triste et cruelle fortune
Besoin de mon secours encor pour quelque temps.
Dans la crainte où me met l'état où je la laisse,
Je te demande à vivre ; exauce ma tendresse.
Si je ne puis par moi mériter ta bonté,
A tes lois ma famille est soumise et fidèle.
Ah ! Seigneur, par pitié pour elle,
A ce coupable corps redonne la santé !

Mais en remplissant mes souhaits,
Donne-moi tant d'amour, tant de foi, tant de force,
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce,
Et que de ma santé je n'abuse jamais.

Ôte-moi, pour me rendre et plus forte et plus pure,
Ces dons empoisonnés que m'a fait la nature ;
L'innocence avec eux se trouve rarement :
Ôte-moi cet esprit dont ma foi se défie.
Oui, Seigneur, je te sacrifie
Tout ce qui peut de toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu :
Hé ! quel cœur sait le prix de ces douceurs charmantes
Que tu fais ici-bas goûter à tes amantes,
S'il ne s'est avec toi souvent entretenu !
T'aimer, semble un parti triste et bizarre à prendre,
Tant qu'à quelques plaisirs on peut encor prétendre.
On croit ne te devoir que la fin de ses jours ;
Encore est-ce à regret qu'en ces instans funestes,
On te donne les affreux restes
D'une vie employée à t'offenser toujours.

S'imagine-t'on t'éblouir ?
L'homme te conçoit-il comme un être qu'on trompe ?
On renonce aux plaisirs, on renonce à la pompe,
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.
Loin de suivre un chemin qu'on me montre sans cesse,
Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieillesse
Ne me laisse à t'offrir que ces chagrins divers :
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,
Grâces à ta juste vengeance,
Seigneur, sur mon néant mes yeux se sont ouverts.

Humble dans mes tristes accens,
Je ne viens point à toi sur de fausses maximes,

Excuser mes erreurs, ni rejeter mes crimes
Sur la foiblesse humaine et le pouvoir des sens.
Mon cœur est pénétré d'un remords véritable ;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable :
C'est l'unique secours que je veux contre toi.
Au pardon, tu le sais, ce repentir t'engage ;
J'en ai ta parole pour gage.
Puisse ce repentir durer autant que moi !

DESHOULIÈRES.

SECTION IV.

Le combat intérieur.

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas ! en guerre avec moi-même ;
Où pourrai-je trouver la paix ?

Je veux, et n'accomplis jamais :
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Ô grâce ! ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

J. RACINE.

SECTION V.

Bonheur des justes, et malheur des réprouvés.

Heureux qui, de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et, dès que son Dieu l'ordonne,
Son âme, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés,

Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime
Verront briller tes élus !

" Infortunés que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits !
Voilà," diront-ils, " ces hommes,
Vils objets de nos mépris :
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie ;
Mais aujourd'hui triomphans,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas ! nous avons marché !
Dans une route insensée,
Notre âme en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière,
Qui nous montroit la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?

Où sont les titres augustes
Dont notre orgueil s'est flatté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Foibles et tristes victimes,
Nous y venons de nos crimes
Accompagnés seulement."

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords,
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices :
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes,
Qu'ils versent ici pour toi.

J. RACINE.

CHAPITRE VI.

PIÈCES MÉLÉES.

SECTION I.

Retraite champêtre.

TIRCIS, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde,
Errer au gré des vents notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos rois, que les toits des bergers.

Ô bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire :
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur plier sous le faix de paniers :
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes,
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés :
Il tient par les moissons registre des années ;
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors :
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,

Où la magnificence étale ses attraits ;
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt :
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous futes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

RACAN.

SECTION II.

L'enfant et les noisettes.

Que j'aime une image naïve
Qui soit en apparence une leçon d'enfant,
Et qui, pour le sage, instructive,
Renferme un précepte important !
Les grandes vérités charment sous cette écorce ;
On ne les attend point, et d'abord on les voit ;
Cette surprise y donne de la force.
Un exemple, dit-on ; eh bien, exemple ; soit.

Philosophiquement, si je vais dire à l'homme,
Contente-toi de médiocrité ;
Il ne t'en coûtera le repos ni le somme ;
Tu l'auras sans difficulté :
Mais par mille projets je te vois agité ;
Tes désirs n'ont point de limites ;
Toutes fortunes sont à ton gré trop petites ;
Tu veux tout ; tout échappe à ton avidité.
Belles leçons ! mais l'homme y bâille.
Que faire pour le réveiller ?
Or, voici comme j'y travaille ;
Je lui conte une fable ; il cesse de bâiller.

Un jeune enfant, je le tiens d'Épictète,
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en emplit sa main tant qu'elle en peut tenir ;
Puis veut la retirer ; mais l'ouverture étroite
Ne la laisse point revenir.
Il n'y sait que pleurer ; en plainte il se consomme :
Il vouloit tout avoir, et ne le pouvoit pas.
Quelqu'un lui dit, (et je le dis à l'homme,)
" N'en prends que la moitié, mon enfant ; tu l'auras."

LA MOTTE.

SECTION III.

Le lieu de la naissance nous est cher.

Je vous salue, ô terre, où le Ciel m'a fait naître !
Lieux, où le jour pour moi commença de paroître,

Quand l'astre du berger brillant d'un feu nouveau,
De ses premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maisons rustiques:
Arbres, témoins vivans de la faveur des Cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers industrieux,
Qui tirent de leur sein notre espoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie;
Trésor du laboureur, ornement du berger,
L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ses cheveux, a couvert nos guérets!
Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles,
Et ramassant enfin ses trésors dispersés,
Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés!
D'admirer au couchant ces vignes renommées,
Qui courbent en festons leurs grappes parfumées;
Tandis que vers le nord des chênes toujours verts,
Affrontent le tonnerre, et bravent les hivers!
Je te salue encore, ô ma chère patrie!
Mes esprits sont émus; et mon âme attendrie
Échappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence et la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres!
Justes pour leurs voisins, fidèles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus,
Embellir ces jardins, asile des vertus,

Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oublioient la cour et bravoient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille, et satisfait mes sens :
Je reconnois mon Dieu au plaisir que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire :
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire ;
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, et tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance !
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant et pur,
Qui répand dans les airs, l'or, la pourpre, et l'azur ;
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore,
Les trésors de Vertumne, et les présens de Flore :
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimas,
Qui chassent loin de lui la fraude et les combats ;
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés,
Sont pour leurs habitans sans grâce et sans beautés ?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue :
Et les rois indigens d'Itaque et de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

BERNIS.

SECTION IV.

Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.

Ne l'oublions pas, à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.

Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui ;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Vous donc à qui des champs la joie est étrangère,
Ah ! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité ;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près le contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,
Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.
Eh ! dans quels lieux le Ciel, mieux qu'au séjour des champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchans ?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde ;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris ;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée ;
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.
L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide,

Sans sécher une larme épuisant son trésor :
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi, ton or t'importune ? ô richesse imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain ?
Oh ! d'un simple hameau si le Ciel m'eût fait maître,
Je saurois en jouir : heureux, digne de l'être,
Je voudrois m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages rians ;
Et je ne voudrois pas, qu'attristant ma fortune,
La faim vint m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les râteaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendroient l'indigent, sûr d'un juste salaire ;
Et chez moi le travail banniroit la misère.
C'est peu : des maux cruels troublent souvent ses jours ;
Aux douleurs, au vieil âge, assurez des secours.
Dans les appartemens du logis le moins vaste,
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.
L'oisif de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Louera plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré ;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence ;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.

Menez-y vos enfans; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin ;
Que surtout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des grâces,
Comme un ange apparoisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté :
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image ;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah ! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.

L'ABBÉ DELILLE.

SECTION V.

Sur la convalescence.

Âme de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille santé !
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté ;
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs ;
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs ; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,

Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon âme, trop long temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le zéphyr.
Ô jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon âme.
Je vois avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens :
A ses regards impatiens
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.

GRESSET.

SECTION VI.

Reconnoissance envers Dieu excitée par la contemplation de ses ouvrages.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle ;
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Ô que tes œuvres sont belles !
Grand Dieu, quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles,
Sous ton joug trouvent d'attraits !

Ta crainte inspire la joie :
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphans ;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante,
Dieu puissant ; inspire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi :
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices ;
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas ;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur cruel empire
Tu veux dégager mes sens ;

Si tu daignes me sourire ;
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace,
Dans les sources de ta grâce ;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION VII.

Réflexions sur l'hiver.

Le soleil, sans paroître, avoit fini son tour,
Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;
J'entendois les combats de Neptune et d'Éole.
J'étois seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger qui, du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvois alors dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents, augmentoient ma tristesse :
Je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé :
A travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être suprême.

Cependant, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Éternel imposa le calme aux élémens.
L'orage avoit tari le vaste sein des nues;
Déjà se divisoient leurs ondes suspendues;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montoit sur l'horizon d'un jour pâle éclairé,
Les nuages légers fuyant dans l'air humide,
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide;
On voyoit les forêts et les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages,
Expiroit dans les bois et le long des rivages.
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur:
Mon esprit s'élevoit jusques à son Auteur;
Je suivois la nature en ses métamorphoses;
Et, cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis, ou je crus voir, l'ordre de l'univers.
Ces orages, disois-je, et ces tristes hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naissent de leur cause, aux jours déterminés;
Et par ces changemens, la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Élémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moissons.

Hiver, cruel hiver, ton retour salutaire,
A de nouveaux présens doit disposer la terre.
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie, et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisois ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.

SAINT-LAMBERT.

SECTION VIII.

Sur l'amour excessif de la vie.

La mort ne surprend point le sage;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on doit se résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois,
Fermer pour toujours leur paupière.

Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La mort ravit tout sans pudeur:
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré,
Et puis qu'il faut que je le dis,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. "Est-il juste qu'on meure
Au pied levé?" dit-il: "attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle:
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encor une aile.
Que vous êtes pressante, ô mort très-cruelle!"
"Vieillard," lui dit la mort, "je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux; trouve m'en dix en France.
Mais je devois, dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouïe;

Pour toi, l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir des camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique ;
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament."
La mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet ;
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Mais j'ai beau le crier ; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

LA FONTAINE.

SECTION IX.

La sagesse sait tirer notre bonheur de nos calamités.

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui sans guide as pu de son temple
Franchir les chemins escarpés :
Cher ami, quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis et de la douleur ?
Et ministre de ton supplice,
Pourquoi par un sombre caprice
Veux-tu seconder ton malheur ?

Chasse cet ennui volontaire,
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une âme vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fais tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle ; une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête :
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons ;
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent pas nos vallons.
Les disgrâces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir :
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.
Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaîne les flots ;
L'espoir du calme le rassure,

Quand les vents, et la nuit obscure,
Glacent les cœurs des matelots.

Je sais qu'il est permis au sage,
Par les disgrâces combattu,
De souhaiter, pour apanage,
La fortune après la vertu.
Mais, dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur.
Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil et la rudesse,
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au temps de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités :
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux et la tristesse
Nous sont des secours superflus,
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente,

Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique,
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le Ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et, dans ces inégalités,
Souvent la sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION X.

La religion chrétienne est bien consolante pour les affligés.

JAMAIS le vrai chrétien ne cède au désespoir ;
La souffrance a pour lui tout l'attrait du devoir :
L'Homme-Dieu, son modèle, excite son courage,
Et lui montre pour prix le céleste héritage.
La douleur du chrétien se change en volupté ;
Son âme échappe au temps, et joint l'éternité.
La mort, dont le seul nom glace une âme sensible,
N'est pour lui que la fin d'un voyage pénible :
Le ciel s'ouvre à ses yeux dans un fatal moment,
Où, l'amour propre éteint, finit l'enchantement ;

Où du monde trompeur la scène est éclipsée ;
Où l'univers s'enfuit, ainsi que la pensée.
Ce moment si terrible, est la fin du malheur ;
Il est pour le chrétien l'aurore du bonheur.

Vaines religions de la Grèce et de Rome,
Élevez-vous ainsi l'homme au-dessus de l'homme ?
L'orgueil, par vos conseils, nous apprit à mourir ;
Mais enseignez-vous l'art de vivre pour souffrir,
D'envisager les maux dont gémit la nature,
Comme un creuset ardent où notre âme s'épure ?
Quels secours offrez-vous aux peuples enchaînés,
Du caprice des grands jouets infortunés ?
L'appareil fastueux du courage stoïque
Rendra-t-il le repos à ce paralytique,
Qui jouit de la vie et non du mouvement,
Et dont le lit affreux ressemble au monument ?
Pourra-t-il consoler l'aveugle en sa carrière,
Dont les yeux sont fermés à la douce lumière,
Dont les pas incertains sont conduits par le sort,
Pour qui tout est couvert du crêpe de la mort ?

La foi produit la force où régnoit la foiblesse :
Elle rend la chaleur à la froide vieillesse ;
Console l'innocence, efface de son front
L'empreinte de la honte et le sceau de l'affront.
La souffrance du juste est le signe et le gage
De la faveur du Ciel devenu son partage.
Dieu n'offre que la foudre aux coupables heureux ;
Mais il ouvre son sein aux foibles vertueux.

BERNIS.

SECTION XI.

Pouvoir et excellence de la vertu.

" C'est pour moi que je vis; je ne dois rien qu'à moi:
La vertu n'est qu'un nom ; mon plaisir est ma loi."
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher:
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets, triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux,
Vers le Ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau,
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré;
Enfin, par ses forfaits au désespoir livré,

Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi, qui m'instruit de tout ce que je dois
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême,
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède, et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eut gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas:
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Toute austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue est le supplice.
Parois, que le méchant te regarde et frémisse.

La richesse, il est vrai, la fortune, te fuit ;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit :
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours par ta seule présence
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

L. RACINE.

SECTION XII.

Ode à la fortune.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,

Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus ;
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés :
Étrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés !

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits ;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits ;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire,
Que le sort remporte pour eux ;
Et que devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila ?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains ?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés ; des projets vastes ;
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage ;
Des vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple au fer abandonné ;
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes,
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits !
Est-ce donc le malheur des hommes,
Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines,
Ne sauroit-elle subsister ?
Images de Dieu sur la terre,

Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur :
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Émile,
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :
Qui prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits ;
Qui fuit la basse flatterie ;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir :
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide,

Remplissoit l'univers d'horreurs ;
Il n'eut point eu le nom d'Auguste,
Sans cet empire heureux et juste,
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour ;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour :
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant.
Celui qui dompte la fortune,
Mérite seul le nom de grand :
Il perd sa volage assistance,
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus ;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès ;
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.

Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers :
Le bonheur peut avoir son terme ;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

J. B. ROUSSEAU.

SECTION XIII.

Sur le luxe.

Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands biens,
Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
Son simulacre est d'or, et ses pieds sont d'argile.
La vanité le sert ; l'orgueil à ses genoux,
Immole sans pitié, fils, femme, père, époux.
Squelette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure ;
Sous la pourpre brillante, il cache des lambeaux,
Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;
Mais enfin, avant tout, il s'agit du bonheur.

Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ces prestiges vains !
De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,
Quels sont-ils ? La nature, et surtout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Non, dans des vains dehors le bonheur ne peut être,
Et, dans l'art de jouir, l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ! Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense
Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin ;
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous, lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
Il ne voit, il n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encor, heureux, si les airs qu'il se donne
Font rire à ses dépens, sans ruiner personne !

Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,
Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
Trop heureux le mortel, dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense,
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,
Sans prodigalité comme sans avarice !
Qui l'eût cru, que le luxe unit ce double vice ?
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux :
Il pouvoit rendre heureux sa famille et lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
A sa table, à leur tour, se seroient vus admis.
Mais placé par le sort, près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train ;
Et pour l'air d'être heureux, perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent, de peur de le paroître.
Pour son leste équipage il fondit ses contrats ;
Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas :
En faveur des rubis, dont sa femme étincelle,
Hier chez l'usurier on porta la vaisselle.
Son cocher coûte cher ; en revanche, à son fils,
Il achète, au hasard, un pédant à bas prix.
Eh ! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié !
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied,
Et ton char fastueux promène la misère.
" En effet," me répond ce gros millionnaire,
" Ce discours que j'approuve est bon pour un faquin,
Dont l'aisance éphémère expirera demain.

Avoir du goût chez lui seroit une insolence ;
Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
Que demande mon nom, qu'impose mon état.'
Ton or te pèse ; ingrat ! connois la bienfaisance ;
Sois pour les malheureux une autre providence.
Dote les hôpitaux ; qu'une aumône secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
Vois-tu près de tes parcs, sous ton château superbe,
Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfans,
De ton domaine ingrat abandonner les champs !
Sois homme : par tes dons retiens ce peuple utile ;
Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
Et que ses humbles toits, réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

L'ABBÉ DELILLE.

SECTION XIV.

La charité.

Les méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles ;
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerois le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges

Je remplirois tout l'univers :
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir ?
Sans amour, ma science est vaine,
Comme le songe, dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes ;
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas ;
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière ;
Si l'amour ne l'anime pas ?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage ;
Quand même, pour le nom chrétien
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes ;
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grâce !
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La patience, inséparable
De la paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles ;
Le don des langues, des miracles,
La science aura son déclin :
L'amour, la charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres :
Mais Dieu sans voiles et sans ombres

. Nous éclairera dans les cieux ;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice :
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève ;
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ;
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

J. RACINE.

NOTICE

DES

ÉCRIVAINS

CONTENUS DANS LE LECTEUR FRANÇOIS.

BEAU (Charles le) naquit à Paris en 1701. Il fut professeur de rhétorique au collège royal, et secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son *Histoire du Bas-Empire*, en 22 vol. in 12, est un ouvrage rare pour les recherches et le travail: il y règne une critique judicieuse, et un style soigné et élégant.—" M. le Beau," dit un écrivain célèbre, " n'avoit ni hauteur ni rudesse, dans le caractère ni dans le ton. Il avoit même beaucoup de ce qu'on appelle *bonhomie* dans le commerce. A tout prendre, il est un des plus estimables et des plus respectables hommes, qui aient honoré les lettres." Il mourut en 1778.

BERNIS, (François Joachim Pierre, Cardinal de) naquit en 1715. Il étoit de l'Académie Françoise. On a de lui un grand nombre de petites pièces de vers ; et un poëme intitulé, *La religion vengée*, qu'on trouve plus digne de la gravité de son état, et dans lequel il y a de beaux morceaux. Il mourut en 1791.

BOILEAU DESPRÉAUX (Nicolas) naquit à Paris en 1636. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1684. Voltaire dit qu'il est le plus correct de tous les poëtes François. On estime beaucoup ses *Satires*, ses *Épitres*, son

Lutrin, et surtout son *Art Poëtique*. Il étoit l'ami le plus intime de Racine; et fort homme de bien. "C'est une grande consolation pour un poëte qui va mourir," disoit-il, "de n'avoir jamais offensé les mœurs." Il mourut d'une hydropisie de poitrine, en 1711.

Bossuet (Jaques Bénigne) naquit à Dijon, en 1627. Il remplit avec éclat les principales chaires de Paris, et prêcha plusieurs fois devant le roi. En 1669, il fut nommé à l'évêché de Condom, qu'il remit pour suivre l'éducation du dauphin dont il avoit été fait précepteur. Il fut nommé à l'évêché de Meaux, en 1681. Il étoit de l'Académie Françoise. Sa vie entière fut une suite de travaux, et une carrière de gloire.—"On a de lui," dit Voltaire, "cinquante-un ouvrages; mais ce sont ses *Oraisons funèbres, et son Discours sur l'histoire universelle*, qui l'ont conduit à l'immortalité." Ce discours sur l'histoire universelle, ouvrage si substantiel, si fécond en résultats, et d'une concision si instructive, prouve qu'il avoit toujours au besoin l'éloquence propre du genre qu'il traitoit.

"Le nom de Bossuet," dit la Harpe, "rappelle un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire. Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence, dont l'antiquité n'offre aucun modèle, et que personne n'a depuis égalée; les oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de Madame, du grand Condé, et de la princesse Palatine; placent cet orateur à la tête de tous les écrivains éloquens. Que l'homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration. Bossuet ne se sert pas de la langue des autres, il fait la sienne; il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui. Expressions,

tournures, mouvemens, constructions, harmonie, tout lui appartient: sa pensée est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle, et de la rehausser jusqu'à lui. Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans la prose de Bossuet.—Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage familier a rendu vulgaire! Ici, l'expression la plus sublime, là, cette concision énergique de Tacite; partout, des figures pleines de chaleur et de vie, et des caractères profondément sentis." Bossuet mourut en 1704.

Bourdaloue, (Louis) jésuite, naquit à Bourges, en 1632. On l'appeloit le roi des prédicateurs, et le prédicateur des rois. Louis XIV. voulut l'entendre tous les ans, "aimant mieux ses redites," disoit-il, "que les choses nouvelles des autres." "Un des premiers," dit Voltaire, "qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut Bourdaloue." "Il faut un peu," dit la Harpe, "restreindre cet éloge, en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours, dans la chaire, l'éloquence de la raison; il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains; il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes, et les petites recherches du bel-esprit. Il est toujours concluant dans ses raisonnemens, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats: mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont, les mouvemens, l'élocution, le sentiment."—"Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire," dit encore Voltaire, "comme Massillon, évêque de Clermont, qui ont répandu dans

leurs discours plus de grâces, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle ; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paroît vouloir plutôt convaincre, que toucher ; et jamais il ne songe à plaire."

Avec cette piété qui fait l'homme chrétien, Bourdaloue avoit toutes les qualités de l'honnête homme : la probité, la droiture, la franchise, la bonne foi ; beaucoup de prudence et de pénétration dans les affaires ; bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manières aisées, quoique respectueuses et graves ; mais par-dessus tout, une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges, qu'il avoit plus de peine à les entendre, les fuyant, bien loin de les rechercher, élevant volontiers les autres, et ne parlant jamais de lui-même. Il mourut à Paris en 1704.

Buffon (George Louis le Clerc, comte de) naquit à Montbard en Bourgogne, en 1707. Il étoit de l'Académie Françoise ; et directeur du jardin du roi. C'est un des écrivains qui a fait le plus d'honneur à la France. Il s'est quelquefois égaré dans ses opinions : il vit avec tranquillité, on peut dire avec docilité, les réfutations qui en parurent. " L'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*," dit un écrivain célèbre, " a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connoissances une imagination brillante, une sensibilité vive et profonde, et l'art enchanteur de peindre et de décrire avec une égale supériorité les objets touchans, les scènes imposantes et majestueuses, les tableaux sombres et terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différens genres de style et d'éloquence ; tour à tour, poëte, peintre, métaphysicien pro-

fond, philosophe sublime, l'auteur sait prendre tous les tons; aussi souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout; avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, et conçoit l'ensemble du plan le plus vaste: aucun écrivain François n'a mieux connu sa langue, aucun ne joignit tant d'exactitude à tant d'élégance, et ne fut à la fois aussi correct et aussi brillant."—Sans cabale, sans intrigue, attaché à ses devoirs, à ses parens, à ses amis, Buffon vécut estimé de ses ennemis même; et reçut, en mourant, les consolations de la religion qu'il avoit toujours aimée. Il mourut à Paris en 1788.

DELILLE (l'abbé Jaques de) naquit à Aigue-Perse, petite ville située dans le beau pays de la Limagne. Il vint de bonne heure à Paris, où il fit ses études au collège de la Marche. En 1774, il fut élu l'un des quarante de l'Académie Françoise. Voltaire fut si frappé de sa traduction des Géorgiques de Virgile, que sans avoir aucun rapport avec lui, ne connoissant ni ses amis, ni ses principes, ni ses projets, il écrivit à l'Académie Françoise pour l'engager à recevoir sur-le-champ, dans le sanctuaire des lettres, un homme dont le talent avoit agrandi la littérature, le champ de la poésie, et la gloire de la nation. Les principaux ouvrages de l'abbé Delille sont la traduction des Géorgiques, en vers François, et deux beaux poëmes intitulés *Les Jardins*, et *L'Homme des Champs*.

DESHOULIÈRES (Antoinette de la Garde, femme du seigneur Deshoulières,) naquit à Paris, en 1634. "Ses poésies," dit un auteur célèbre, "sont recommandables par une mélancolie philosophique, dont le charme n'est pas saisi par tout le monde, mais qui ne plaît pas médiocrement

à ceux qui sont capables de s'en pénétrer ; elle les attendrit et les fait rêver. Tel est le caractère des idylles des *moutons*, des *fleurs*, du *ruisseau*, &c. ; tel est-même celui d'une multitude d'opuscules sous le nom de stances, de madrigaux, &c. Plusieurs de ses ouvrages furent lus dans les séances publiques de l'Académie Françoise, qui sans doute eût fait plus encore pour lui témoigner son estime, si l'usage l'avoit permis." "Ses vers," dit la Harpe, "sont aisés, mais prosaïques : ce qui couvre un peu ce défaut dans ses idylles, c'est qu'elles sont en vers mêlés." On a recueilli ses œuvres, et celles de sa fille, en 2 vol. in 12mo. Elle mourut en 1694, d'un cancer dont elle étoit attaquée dès 1682, et qui lui causoit des douleurs extrêmes qu'elle soulageoit en faisant des vers chrétiens.

DUGUET, (Jacques Joseph) un des meilleurs écrivains jansénistes, et prêtre de l'Oratoire, naquit à Montbrison, en 1649. Sa longue vie, qui a été de près de quatre-vingt-quatre ans, lui a permis d'être l'ami du grand Arnauld, de Quesnel, et de Rollin, à la sollicitation duquel il composa ses *Commentaires sur l'ouvrage des six jours, et sur la Génèse.* Ses principaux ouvrages sont : *La conduite d'une âme chrétienne ; L'explication de l'ouvrage des six jours ; Les caractères de la charité ;* et surtout, le fameux *Traité de l'éducation d'un prince*, qui fut, dit-on, composé pour le fils aîné de Victor Amédée, duc de Savoie. On lui a reproché de la recherche et de l'affectation dans le style.—Il fut persécuté pour ses opinions, et obligé d'errer de retraite en retraite ; sa vie toujours cachée, fut toujours occupée, pure, et innocente. Il mourut à Paris en 1733.

FÉNÉLON, (François de Salignac de la Motte) archevêque-duc de Cambrai, un de ces hommes rares nés

pour inspirer et faire aimer la vertu, étoit d'une maison distinguée depuis long-temps dans l'église et dans l'état. Il naquit au château de Fénélon en Quercy, en 1651. Il fut nommé précepteur des enfans de France en 1689. Il succéda à Pélisson dans l'Académie Françoise. Il fut nommé à l'archevêché de Cambrai en 1695; et fut banni de la cour en 1697. Il passa le reste de sa vie dans son diocèse, et ne cessa d'édifier son troupeau jusqu'à sa mort.

Ses principaux ouvrages sont; *Les aventures de Télémaque; Traité de l'éducation des filles; Dialogues des morts; Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, établis par des preuves tirées de la nature; *Directions pour la conscience d'un roi*, composées pour l'instruction du duc de Bourgogne; *Dialogues sur l'éloquence*. Ses ouvrages ont été recueillis en 9 vol. in 4to. "Tous ses ouvrages," dit Voltaire, "partent d'un cœur plein de vertu, mais son *Télémaque* l'inspire: livre singulier qui tient à la fois du roman et du poëme, et qui substitue une prose cadencée à la versification. Il semble qu'il ait voulu traiter le roman, comme monsieur de Meaux avoit traité l'histoire, en lui donnant une dignité et des charmes inconnus, et surtout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain.—Plein de la lecture des anciens, et né avec une imagination vive et tendre, il s'étoit fait un style, qui n'étoit qu'à lui, et qui couloit de source avec abondance." "Le charme le plus touchant de ses ouvrages," dit Dalembert, "est ce sentiment de quiétude et de paix, qu'il fait goûter à son lecteur; c'est un ami qui s'approche de vous, et dont l'âme se répand dans la vôtre."

Le tableau des vertus ecclésiastiques, épiscopales, et surtout humaines et charitables, de Fénélon, offre le plus doux spectacle à une âme sensible. Dans ses promenades

aux environs de Cambrai, et dans ses visites diocésaines, il entroit dans les cabanes des paysans, s'asseyoit auprès d'eux, les soulageoit et les consoloit. Long-temps après sa mort, les vieillards qui avoient eu le bonheur de le voir, parloient de lui avec le respect le plus tendre: "Voilà," disoient-ils, "la chaise de bois où notre bon archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous; nous ne le reverrons plus!" et ils répandoient des larmes. "Les Flamands," dit l'abbé Maury, "disent encore en le bénissant: Le bon archevêque!"—Il mourut à Cambrai en 1715.

FLÉCHIER (Esprit) naquit à Pernes, dans le comté d'Avignon, en 1632, d'une famille qui avoit été noble, mais que la pauvreté avoit rendue roturière; son père étoit fabriquant en chandelles. Fléchier fut élevé par son oncle, le père Hercule Audifret. Il fit des vers Latins et François, mais c'est surtout par ses *Oraisons funèbres* qu'il est célèbre; c'est le rival de Bossuet, et la seconde place lui est restée. "On fera," dit Dalembert, "plus ou moins grand l'intervalle entre Bossuet et lui, selon qu'on sera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuse de l'un, ou séduit par l'harmonieuse élégance de l'autre." Fléchier fut reçu à l'Académie Françoise en 1673, à la place de Godeau, évêque de Vence. En 1685, il fut nommé à l'évêché de Lavaur, et en 1687, à l'évêché de Nîmes. Il fut évêque aussi exemplaire, qu'orateur éloquent. Les pauvres le bénissoient, et c'étoit sa jouissance la plus pure. "Quels cantiques," disoit-il, "valent les bénédictions du pauvre, et quel spectacle que les larmes de l'indigent essuyées par les ministres de la religion!"—"Sommes nous évêques pour rien?" disoit-il, quand on lui proposoit de mettre des bornes à son zèle et à ses charités.

On a de lui, outre ses *Oraisons funèbres*, des *Panégyriques*, des *Sermons*, des *Lettres*; *L'histoire de Théodose le Grand*, faite pour l'éducation du dauphin; *La vie du cardinal Ximénès*, et des *Œuvres mêlées* in 12. On reproche, en général, à Fléchier le luxe de l'esprit, la recherche de l'élégance, et l'abus de l'antithèse. Il mourut en 1710.

Fontaine (Jean de l[illegible]uit à Château-Thiéri, en 1621. "Le plus simple des ho[illegible]," dit Voltaire, "mais admirable dans son genre quoique négligé et inégal.—Bien moins châtié dans son style que Despréaux, Racine, &c. bien moins correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté, et dans les grâces qui lui sont propres, il se mit, par les choses les plus simples, presqu'à côté de ces hommes sublimes.—Il fut le seul des grands hommes de son temps qui n'eut point de part aux bienfaits de Louis XIV. Son extrême simplicité, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartoit d'une cour, qu'il ne cherchoit pas. Mais le duc de Bourgogne l'accueillit; et il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce prince." Ses fables sont estimées et admirées de tout le monde; mais ses contes sont, pour la plupart, très-licencieux. Il mourut à Paris en 1695.

Fontenelle (Bernard le Bouvier de) naquit à Rouen, en 1657. Il fut pendant 42 ans secrétaire de l'Académie des sciences, et donna chaque année un volume des mémoires de cette savante société. Il a répandu la clarté sur les sujets les plus abstraits, et cette qualité se fait sentir dans un grand nombre d'ouvrages qu'il a donnés au public. On lui reproche d'avoir contribué à la corruption du goût, par l'abus de l'esprit. Peu d'auteurs ont joui d'un bonheur aussi constant, et d'une réputation aussi brillante.

Il devoit ce bonheur à la décence de ses mœurs, à la douceur de son caractère, et aux agrémens de son esprit. Ses ouvrages ont été recueillis en 11 vol. in 12. dont les principaux sont, les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes; l'Histoire des Oracles; les Éloges des Académiciens; les Dialogues des Morts.* On a de lui, des églogues, et plusieurs autres morceaux de poésie, dans lesquels on trouve plus d'esprit que de sentiment et d'harmonie.—Il mourut à Paris en 1757, à cent ans, moins un mois et deux jours.

GAILLARD, de l'Académie Françoise, et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'est beaucoup distingué par ses ouvrages historiques. Nous avons de lui, une *Histoire de François premier;* une *Histoire de Charlemagne;* et *l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre.* "J'aime beaucoup les ouvrages de cet auteur," dit une femme célèbre. "On y trouve une véritable philosophie, du sentiment, des idées neuves, une impartialité parfaite, la morale la plus pure, des jugemens toujours justes, enfin tous les grands résultats que doit offrir l'histoire, d'utiles leçons pour les hommes, et surtout pour les rois."

GESNER, (Salomon) poëte aimable, qui, par le poëme touchant de la *Mort d'Abel*, et par ses *Idylles* charmantes, &c. a tant illustré son nom, naquit à Zurich, en 1730. "M. Gesner," dit Huber, traducteur de la Mort d'Abel et des Idylles, "est peut-être le premier qui ait donné au genre pastoral toute l'étendue dont il est susceptible, et qui ait peint ses bergers comme des hommes, sujets à tous les besoins et à toutes les affections de l'humanité. Pères, enfans, époux, amis, tous ces liens dont la nature a fait les premiers fondemens de la société ne leur sont point

étrangers. Ils sont pauvres, ils deviennent vieux, leur pauvreté et leur vieillesse ne les rendent que plus intéressans. La générosité, la bienfaisance, l'amour paternel, la tendresse filiale, le respect pour la Divinité, la douce joie qui accompagne l'innocence, sont des sentimens qui ne leur sont pas moins familiers que l'amour. Leurs entretiens présentent partout le tableau de la vertu parée des grâces de la naïveté, et l'ouvrage fait aimer l'auteur." Gesner étoit bon mari, bon père, bon ami, bon citoyen. Il mourut en 1788.

GRESSET (Jean Baptiste Louis) naquit à Amiens en 1709. Il aima toujours sa patrie, sentiment naturel à l'homme de bien. Un autre sentiment vrai qui se montre partout dans ses ouvrages, c'est l'amour de la campagne, et la préférence toujours donnée à la retraite sur le tumulte et l'éclat de Paris; non-seulement il aime la campagne, mais il la fait aimer. "Gresset," dit un auteur célèbre, "étoit le poëte le plus original de ce siècle. Un caractère irréprochable ennoblissoit ses rares talens. Quand il fut reçu à l'Académie Françoise en 1748, il loua M. Danchet, son prédécesseur, de n'avoir jamais souillé sa plume par la satire, et de n'avoir eu jamais à rougir d'aucun de ses écrits; tout le monde lui fit à lui-même l'application de cet éloge." Gresset mourut à Amiens, en 1777.

HALDE (Jean Baptiste du) jésuite, naquit en 1674. Il est principalement connu par sa *Description historique, géographique, et physique, de l'empire de la Chine et de la Tartarie Chinoise;* et par la part qu'il eut au *Recueil des lettres édifiantes et curieuses.* Il mourut en 1743.

LAMBERT, (Anne Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de) née en 1647, étoit fille unique du seigneur de Courcelles, maître des comptes. Sa mère épousa en secondes noces le célèbre Bachaumont, qui s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions qu'il découvroit dans sa belle-fille, et ses soins furent couronnés du succès le plus flatteur. Elle parut avec éclat dans le monde. Devenue veuve du marquis de Lambert qu'elle avoit épousé, elle essuya de grands procès où il s'agissoit de toute sa fortune, et elle eut le bonheur de les gagner. Sa maison devint le rendez-vous de la meilleure compagnie de la capitale, et des hommes du mérite le plus distingué. Elle étoit l'amie de Fontenelle, de Sacy qui lui dédia son Traité de l'Amitié, de la Motte, &c. L'éducation de ses enfans fit sa principale occupation. Ce fut pour eux qu'elle écrivit les *Avis à son fils*, et les *Avis à sa fille*. Fénélon donna, à ces deux ouvrages, les éloges les plus flatteurs, qui furent confirmés par l'approbation publique. Elle a fait, pour les femmes, un *Traité de la Vieillesse ;* et un *Traité de l'Amitié* qui est pour tout le monde, et dont tout le monde peut profiter, et qui fait voir, dit Voltaire, qu'elle méritoit d'avoir des amis. Ses écrits ont été recueillis en 2 vol. in 12. Cette dame estimable mourut à Paris en 1703, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge, généralement regrettée, à cause des grandes qualités de son cœur et de son esprit.

MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, marquise de) naquit en 1635, à la conciergerie de Niort, où son père étoit retenu prisonnier. Destinée à éprouver toutes les rigueurs et toutes les faveurs de la fortune, orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez une

de ses parentes, elle se crut heureuse d'épouser en 1651 le fameux Scarron, qui étoit estropié, et qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. Sa beauté et son esprit la firent bientôt distinguer. Après la mort de son mari, elle obtint du roi, une petite pension; et en 1671, il lui confia l'éducation du duc de Maine. Voilà l'origine de sa fortune: son mérite fit tout le reste. Elle sut plaire au roi, et obtenir sa confiance. Il lui acheta la terre de Maintenon en 1679. On a même tout lieu de croire qu'il l'épousa secrètement. Aussi pieuse que modeste dans son élévation, elle n'employa son crédit que pour des établissemens utiles, et entr'autres celui de St. Cyr, destiné à l'éducation de jeunes demoiselles, nées sans biens. "Ma place," disoit-elle, "a bien des côtés fâcheux, mais du moins elle me procure le plaisir de donner." En arrachant le roi aux vaines illusions du monde, elle l'avoit ramené à ces sentimens de religion, qui firent la consolation de ses derniers jours, au milieu des malheurs qui l'accablèrent de toutes parts. Après la mort du roi, elle se retira à St. Cyr. Objet de vénération, d'amour, et de reconnoissance, elle y mourut en 1719, au milieu des plus tendres soins de ses filles adoptives, et des bénédictions des pauvres.—La Beaumelle a publié ses lettres en 9 vol. in 12. Elles sont des modèles de pureté de style, et de raison. "Il y a des lettres d'elle," dit Voltaire, "écrites d'une élégance qui étonne.—Si quelque chose pouvoit détromper de l'ambition, ce seroit assurément cette lettre qu'elle écrivit à madame de la Maisonfort." Cette lettre se trouve à la page 231 de ce Recueil.

MARIGNY. (l'abbé Augier de) Nous avons de lui une *Histoire du douzième siècle;* une *Histoire des Arabes:*

et *les Révolutions de l'Empire des Arabes.* Il mourut à Paris, en 1762.

MASSILLON (Jean Baptiste) naquit à Hières en Provence, en 1663, d'une famille obscure. Il entra dans l'Oratoire à dix-sept ans. En 1719, il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de l'abbé de Louvois; et fut nommé à l'évêché de Clermont en Auvergne. Il passa le reste de sa vie dans son diocèse. Le bien qu'il y a fait en tout genre, le met au nombre des meilleurs et des plus utiles évêques. "Massillon, dans ses sermons," dit la Harpe, "est au-dessus de tout ce qui l'a précédé, et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété, et l'excellence, de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur, et qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développemens; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, à l'effrayer et à le consoler tour à tour; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des pères; un pathétique entraînant; et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis, que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquent: c'est à ces titres que ceux qui ne croyoient pas à sa doctrine, croyoient du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la chaire, et le Cicéron de la France. Son Avent et son Carême, qui forment cinq volumes, sont une

suite presque continue de chefs-d'œuvre : c'est dans l'Avent que se trouve le beau tableau de la mort du pécheur." Quel cours d'éducation pour un jeune prince, que le *Petit Carême* de Massillon ! avec quelle éloquence, quel intérêt, quelle persévérance, il y plaide la cause de l'humanité ! Quelle richesse, quelle harmonie, il prodigue dans tous ses tableaux !—Massillon étoit, pour Voltaire, le modèle des prosateurs ; " et quand on songe," dit la Harpe, " à ce qu'étoit le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il falloit que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant, pour vaincre une aversion si décidée." Massillon est auteur de quelques *Oraisons funèbres*, mais elles sont jugées inférieures à ses sermons. Il mourut en 1742.

MOTTE, (Houdart de la) célèbre par ses ouvrages, et aimable par ses mœurs, naquit à Paris, en 1672. Il fut reçu à l'Académie Françoise en 1710. " Il n'a excellé," dit un écrivain célèbre, " dans aucun genre de poésie ; mais il n'en est point, où il n'offre de ces traits excellens qu'on aime à retrouver dans sa mémoire." Quelques-unes de ses fables sont très-estimées. En général, on préfère sa prose à ses vers, qui forment la plus grande partie de ses ouvrages recueillis en 11 vol. in 12.—Il mourut en 1731.

NEUVILLE, (Charles Frey de) jésuite, naquit en 1693. Ses sermons jouissoient d'une grande célébrité longtemps avant l'impression ; ils n'ont rien perdu à paroître au grand jour ; le public les a fort accueillis, et il s'en est fait plusieurs éditions en peu de temps. Cet orateur a une manière à lui, et ne ressemble à personne. Ses deux oraisons funèbres, l'une du cardinal de Fleury, l'autre du maréchal de Belle-Île, n'ont pas moins réussi que ses ser-

mons, surtout la première, dans laquelle on trouve des tableaux de la plus grande force. Ses sermons ont été publiés en 8 vol. in 12. Il mourut en 1774.

NIVERNOIS, (Jules Barbon Mancini, duc de) naquit en 1716. Il étoit de l'Académie Françoise, et de celle des inscriptions. Il s'est fait un nom dans les négociations, et dans les lettres. Il a donné des vers de société fort agréables. Ses fables qu'il lisoit dans les séances publiques de l'Académie Françoise, avoient paru fort belles dans sa bouche: l'impression a diminué le prestige. Il mourut en 1798.

OLIVET, (Joseph Thoullier d') naquit en 1682. Il étoit de l'Académie Françoise, qui le choisit, absent, par la seule considération de son mérite. "L'étude de la langue Françoise devint alors," dit l'abbé Batteux, "son amour de préférence, sa pensée habituelle." Son *Traité de la prosodie Françoise*, et ses *Essais de grammaire*, ont été accueillis du public. Il a continué l'histoire de l'Académie Françoise, depuis 1652 jusqu'en 1700. Ses *Traductions des entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, de ses *Catilinaires*, et de ses *Tusculanes*, sont très-estimées. Il a fait un recueil des *Pensées de Cicéron*, en Latin et en François, pour servir à l'éducation de la jeunesse.—Ce fut à l'Académie que l'abbé d'Olivet sentit les premières atteintes de la maladie qui l'a enlevé. Il vit son danger, et en parla sans détour, comme d'un événement qui ne l'auroit point regardé: "Ce soir, cette nuit, quand on voudra; j'ai tout prévu." Il conserva cette égalité d'âme jusqu'à la fin; sans ennui dans la même situation pendant deux mois; sans plainte dans ses douleurs; parlant souvent de Dieu

avec confiance, et des lettres par distraction. Il mourut ainsi dans la sécurité d'un homme, qui a fait un usage légitime de ses talens, et qui n'a rien à effacer dans ses écrits. Il est mort en 1768, âgé de 87 ans.

PASCAL, (Blaise) célèbre par la beauté de son génie, et par sa tendre piété, naquit à Clermont en 1623. Ses *Lettres Provinciales*, dans lesquelles il attaqua les jésuites avec les armes du ridicule, eurent un grand succès. "Le premier livre de génie," dit Voltaire, "qu'on vit en prose, fut le recueil des *Lettres Provinciales* en 1654. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot, qui depuis cent ans se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussi, m'a dit, qu'ayant demandé à monsieur de Meaux, quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avoit pas fait les siens, Bossuet lui répondit, *Les Lettres Provinciales*." Le talent de la plaisanterie, réuni à celui de l'éloquence, n'a pas permis que les fameuses *Provinciales* fussent oubliées, avec les intérêts particuliers qui les avoient occasionnées. Pascal avoit formé le projet d'un ouvrage pour la défense de la religion chrétienne, que sa maladie presque continuelle dans les dernières années de sa vie, l'empêcha d'exécuter. Les fragmens qu'il avoit recueillis dans ce dessein, furent donnés au public, après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Ces pensées font voir la beauté de son génie, sa solide piété, et sa profonde érudition; et quoique celles ne soient que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit, elles ne laissent pas d'instruire profondément.—Pascal étoit grand physicien et grand géomètre.—Il mourut à Paris, en 1662, à trente-neuf ans.

Une si courte vie ajoute encore au respect et à l'intérêt qu'il inspire, et au mérite de tant de talens, de connoissances, et de lumières, si précoces, sitôt développées, et sitôt perdues.—" Cent volumes de sermons," dit Bayle, " ne valent pas la vie de Pascal, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité et la dévotion extraordinaires de M. Pascal mortifient plus les libertins, que si on lâchoit sur eux une douzaine de missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire, qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux poussée, dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrans esprits qui aient jamais été au monde.—On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu; on en a besoin pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'évangile."

PERRAULT (Charles) naquit en 1633. Il a procuré de grands avantages aux lettres. Tout ce que Louis XIV. et Colbert ont fait pour les encourager, les illustrer, et les récompenser, ils l'ont fait à l'instigation de Perrault; celui-ci inspiroit Colbert, auquel il étoit attaché, et Colbert inspiroit Louis XIV. Perrault fut le premier secrétaire de ce qu'on appeloit alors la petite Académie, et qui est devenue depuis cette savante Académie des inscriptions et belles-lettres. Ce fut lui qui fit engager Louis XIV. par Colbert, à se rendre le seul protecteur de l'Académie Françoise. Il concourut avec son frère, Claude Perrault, à procurer l'établissement de l'Académie des sciences. Il entra avec vivacité dans la fameuse querelle au sujet des anciens et des modernes, et donna la prééminence aux derniers. On a de lui plusieurs ouvrages qui ne sont pas

sans mérite. On connoît son *Histoire des hommes illustres du siècle de Louis XIV.* Quelques-uns de ses vers sont agréables; mais, en général, ils manquent de coloris. Charles Perrault mourut en 1703.

PLUCHE, (Antoine) connu principalement par son *Spectacle de la Nature* et par son *Histoire du Ciel,* naquit à Rheims, en 1688. Il fut d'abord professeur dans sa patrie, ensuite chargé de l'éducation des enfans de l'intendant de Rouen. C'étoit pour eux qu'il fit le *Spectacle de la Nature,* en 9 vol. in 12, ouvrage utile et intéressant, propre à rendre les jeunes gens curieux, et à leur former l'esprit. On y développe, d'une manière agréable et spirituelle, ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, pour ce qui regarde les animaux terrestres, les oiseaux, les insectes, les poissons. L'auteur étoit aimé et estimé de Rollin, qui avoit contribué à sa réputation. Il étoit savant, honnête homme, et philosophe chrétien. Il mourut à la Varenne-Saint-Maur, en 1761.

RACAN, (Honorat de Beuil, marquis de) célèbre poëte François, contemporain, rival, et ami de Malherbe, naquit en 1589. Il fut page de la chambre du roi Henri IV, sous le duc de Bellegarde.—On a retenu plusieurs vers de Racan dans divers genres. Dans le genre lyrique et philosophique, on admire surtout son *Tableau de la vie champêtre,* qui se trouve à la page 340 de ce Recueil. Racan fut de l'Académie Françoise dans le temps de l'institution. Il mourut en 1670.

RACINE (Jean) naquit à la Ferté-Milon, en 1639. Il fut élevé à Port-Royal. "Une ode," dit Voltaire, "que

Racine composa à l'âge de dix-huit ans pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendoit pas, et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour. Dans tous ses ouvrages, il est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai. Il porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir.—Louis XIV. fut sensible à son extrême mérite. Il lui donna une charge de gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voyages de Marli, et le combla de gratifications." Outre ses tragédies, nous avons de lui des cantiques spirituels, qui sont des modèles dans le genre lyrique; *l'abrégé de l'histoire de Port-Royal,* auquel Boileau et l'abbé d'Olivet donnent de grands éloges; et des *Lettres* familières, écrites dans le sein de l'amitié, dans l'intérieur de sa famille, qui le représentent sensible et tendre, bon ami, bon mari, bon père. Racine mourut en 1699, et fut enterré à Port-Royal. Boileau fit son épitaphe: nous en rapporterons une partie. "Ici repose le corps de M. Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et l'un des quarante de l'Académie Françoise: qui après avoir long-temps charmé la France par ses excellentes poésies profanes, consacra ses muses à Dieu, et les employa uniquement à louer le seul objet digne de louange. Les raisons indispensables qui l'attachoient à la cour, l'empêchèrent de quitter le monde; mais elles ne l'empêchèrent pas de s'acquitter au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété et de la religion. Il fut choisi, avec un de ses amis, par le roi Louis le Grand, pour rassembler en un corps d'histoire les merveilles de son règne; et il étoit occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout à coup il fut attaqué d'une longue et cruelle maladie, qui à la fin l'enleva de ce séjour

de misères, en sa 59eme année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort, lorsqu'elle étoit encore loin de lui, il la vit de près sans s'étonner, et mourut beaucoup plus rempli d'espérance que de crainte, dans une entière résignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses amis, entre lesquels il pouvoit compter les premières personnes du royaume; et il fut regretté du roi même."

RACINE, (Louis) fils du grand Racine, naquit en 1692. Il n'avoit que six ans à la mort de son père: il eut le bonheur d'être élevé par Rollin et Méseray. En 1719, il fut reçu à l'Academie des inscriptions et belles-lettres, dont son père avoit été un des premiers membres. Le cardinal de Fleury, voulant, disoit-il, lui ouvrir la route de la fortune, l'envoya en 1722, en province, remplir une direction des fermes. Dans cette espèce d'exil, à travers des occupations si étrangères aux lettres, et au nom de Racine, il fut fidèle aux lettres et à son nom, et composa son poëme de la Religion, et ses autres ouvrages —Ses mœurs honorèrent ses talens. "La vie de Louis Racine," dit le secrétaire de l'Académie des belles-lettres, "a été toute entière une continuation des dernières années de son père." Les principaux ouvrages de Louis Racine sont, les poëmes de la *Religion* et de la *Grâce;* des *Odes* qui sont fort estimées; et des *Mémoires sur la vie de son père.* "Le poëme de la *Religion,*" dit un écrivain célèbre, "indépendamment des beautés de tout genre qu'il présente, nous paroît surtout recommandable par le mérite de la difficulté vaincue dans certaines descriptions d'effets physiques, soit généraux, soit particuliers.—Le poëme de la *Grâce,* est bien inférieur au poëme de la *Religion,* dont le sujet, plus vaste et plus noble, n'a plus rien de scolastique, et ouvroit

un champ plus fécond au talent poétique; mais dans ce même poëme de la *Grâce*, il y a de fort beaux vers."—Louis Racine mourut en 1763.

ROLLIN (Charles) naquit à Paris en 1661. Il fut professeur d'éloquence au collège-royal; et il fut deux fois recteur de l'université de Paris. Sous son administration, les études prirent une nouvelle vigueur. Il étoit chéri de ses élèves. En 1701, il fut reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.—" C'est lui," dit un écrivain célèbre, " qui, en ne voulant, et ne croyant qu'instruire l'enfance, a instruit les gens du monde, et a rendu sensibles et familiers les principes du vrai goût, et de la saine littérature; c'est lui qui leur a fait connoître à tous le mérite des anciens, et la pureté du goût antique. Il a été le précepteur du genre humain, et ne s'en est pas vanté. Car un autre éloge qui lui est dû encore, est celui d'avoir été l'homme le plus modeste et le plus vertueux de son siècle. Sa vertu étoit aimable, douce, respirant et inspirant toujours la modération et la paix, pleine d'affabilité et d'aménité.—On rapporte de lui une foule de traits qui prouvent que jamais, avec une aussi petite fortune, on ne fit autant de bien que M. Rollin; et que jamais il n'y eut de bienfaiteur si modeste.—Pendant la disette de 1740, et aux premiers avis qu'il en reçut au château d'Asfield où il étoit alors, il se hâta d'écrire à un ami, qu'il avoit établi son économe: ' Mon cher ami, doublez et triplez, s'il le faut, ce que j'ai coutume de donner. Ne craignez point de m'appauvrir en donnant trop: c'est placer mon argent à gros intérêt.'"

Rollin étoit janséniste. Il fut persécuté, et même obligé de quitter l'université. Ses ennemis en lui ôtant l'éducation

de la jeunesse, ne purent lui enlever le plaisir d'être utile; ce fut dans le loisir de sa retraite qu'il composa ces excellens ouvrages, qui ont formé tant d'écoliers, et surtout tant de maîtres, ces ouvrages qu'on aimera tant qu'il restera du goût et de la raison. Il avoit soixante ans quand il commença d'écrire en François; jusque-là il n'avoit écrit que dans la langue de l'université. "Il fut," dit Voltaire, "le premier de ce corps, qui a écrit en François avec pureté et avec noblesse. Quoique les derniers tomes de son *Histoire Ancienne* faits trop à la hâte ne répondent pas aux premiers, c'est encore la meilleure compilation qu'on ait en aucune langue, parce que les compilateurs sont rarement éloquens, et que Rollin l'étoit." Le *Traité des Études*, et *l'Histoire Ancienne*, sont encore très-recommandables par les excellens principes de morale qu'ils contiennent. Rollin n'a donné que les huit premiers volumes de *l'Histoire Romaine*, qui a été continuée par Crevier. On a imprimé en 1771, en 2 vol. in 12, les *Opuscules* de Rollin; on a mis à la tête du recueil son éloge historique, et on y a joint des notes, qui sont beaucoup plus étendues et beaucoup plus instructives. Rollin mourut en 1741.

Rousseau (Jean Baptiste) naquit en 1669. Il étoit de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.—Plein d'enthousiasme, de verve, de force, sensible surtout à l'harmonie, et y rendant le lecteur sensible, par la satisfaction continuelle que donnent à l'oreille un choix d'expressions toujours sonores, et la richesse constante de la rime, il est le premier des poëtes lyriques François. Cette perfection du mécanisme de la versification est son mérite caractéristique. "Certains connoisseurs," dit la Harpe, "regardent ses *Psaumes* comme ce qu'il a produit de plus

parfait; c'est au moins ce qu'il paroît avoir le plus travaillé: mais son talent est plus élevé dans ses *Odes*, et plus varié dans ses *Cantates*." Il a fait un grand nombre d'épigrammes, parmi lesquelles il y en a de très-licencieuses. Entre 1708 et 1712 éclata la malheureuse affaire des couplets. Rousseau fut condamné par arrêt, en 1712, au bannissement perpétuel, non pas comme auteur des couplets, mais comme calomniateur, et suborneur de témoins. Il y avoit un parti furieux acharné contre lui.—Rousseau mourut à Bruxelles, en 1741.

SAINT-LAMBERT, (Charles François de) de l'Académie Françoise, a donné plusieurs pièces, en prose et en vers, mais il est principalement connu par son beau poëme des *Saisons*. La première édition est de 1771.—Saint-Lambert mourut à Paris, en 1803.

SAURIN, (Jacques) ministre protestant, célèbre par son éloquence, naquit à Nîmes, en 1677. Né François, il vécut expatrié pour sa religion; il fait sur ce sujet, à Louis XIV. dans quelques endroits de ses sermons, des reproches éloquens, justes, et nobles, où on sent les regrets d'un citoyen, plus que le ressentiment d'un ennemi, et que le fanatisme d'un sectaire. Ses *Sermons* ont été publiés en 12 vol. in 8vo et in 12. On y trouve, surtout dans les cinq premiers volumes publiés de son vivant, beaucoup de force, de génie, et d'éloquence. Il mourut en 1730.

SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, marquise de) un des ornemens de la cour et du règne de Louis XIV. naquit en 1626. Elle n'avoit qu'un [illegible] et quelques mois, à la mort de son père. Elle fut élevée par Marie de Coulanges sa mère, et par l'abbé de Coulanges son oncle,

le même dont il est tant parlé dans ses lettres sous le nom de *bien bon*. Elle savoit le Latin, l'Espagnol, et l'Italien, avantage rare alors, et elle n'en étoit pas moins aimable. A l'âge de dix-huit ans elle épousa Henri, marquis de Sévigné, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne. Elle en a eu un fils et une fille, dont on sait combien il est parlé dans ses lettres, et avec quelle tendresse. Demeurée veuve à l'âge de 25 ans, avec tout ce qui pouvoit la faire rechercher, elle ne songea jamais à se remarier. Elle se consacra à l'éducation de ses enfans, et au rétablissement des affaires de leur maison. Sa conduite dans le monde fut toujours irréprochable. En 1669, sa fille fut mariée à François, comte de Grignan, lieutenant-général au gouvernement de Provence, et fut obligée d'y suivre son mari. Cette séparation affecta sensiblement sa tendre mère, et fut pour elle, pendant tout le reste de sa vie, une source d'inquiétudes et de chagrins. Ce fut en 1694, qu'elle fit son dernier voyage en Provence. Elle tomba malade, en 1696, d'une fièvre continue qui l'emporta le 14eme jour, à l'âge de soixante-dix ans et deux mois. Dès le premier instant de sa maladie, elle pressentit sa fin prochaine, et ne s'occupa plus que de sa mort. Elle s'y prépara avec une fermeté, une résignation, un christianisme conforme aux grands sentimens de religion, dans lesquels elle avoit été élevée, et qui avoient fait la douceur et la consolation de ses jours.—"Madame de Sévigné," dit Voltaire, "étoit la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce.—Ses lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, et d'un style qui peint et anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit, et encore plus de ces lettres supposées dans

lesquelles on veut imiter le style épistolaire, en étalant de faux sentimens et de fausses aventures à des correspondans imaginaires."—Ses lettres sont recueillies en 8 vol. in 12. L'abbé de Lévizac a fait, pour les jeunes personnes, un recueil fort agréable, en un vol. in 12, intitulé, *Lettres choisies de Mesdames de Sévigné et de Maintenon.*

Sully, (Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de) l'ami de Henri IV. le bienfaiteur de la nation, naquit à Rosny en 1559. Il est assez connu par ses excellens *Mémoires,* qui sont entre les mains de tout le monde, et dont l'histoire confirme presque en tout la vérité.—Il mourut en 1641.

FIN.

RECOMMENDATIONS *of this work.*

"Mr. Murray is entitled to great commendation for the care and judgment evidently displayed in the useful collection before us, which is literally what it professes to be; and is, of course, well calculated for the purposes which its author intended to accomplish. None but extracts the most unexceptionable are here offered to the study of youth, and such as have an immediate tendency at once to correct their taste, and to improve their minds."

Antijacobin Review, December, 1802.

"To those who have seen Mr. Murray's "English Reader," and the "Sequel" to that work, we need only say, that the present volume is compiled on a similar plan, and with the same degree of attention to purity of sentiment and elegance of composition. The extracts are drawn from the best French writers of the age of Louis the Fourteenth.

At the end of the work, we find some very pleasing and satisfactory biographical notices (in alphabetical arrangement) of the numerous writers, to whose works Mr. Murray has resorted for the materials of his *Lecteur Francois:* they are honourable, at once, to his taste and industry."

European Magazine, November, 1802.

"Mr. Murray's *Lecteur Francois*, like all his other works, unites literary taste with sound morality." *Annual Review*, 1802.

"The name of Mr. Lindley Murray has often appeared in our pages, connected with very just commendations of his talents and diligence. The present work, which is printed with great neatness, contains a well-classed selection of extracts from the best French authors; and must be of considerable use to students, who are not so situated as to command access to a variety of books." *British Critic, March*, 1803.

"This work affords specimens of various styles and modes of composition. Especial care has been taken to render the study of eloquence subservient to virtue, and to introduce only such pieces as shall answer the double purpose of promoting good principles, and a correct and elegant taste.—This will, no doubt, be found a very useful school-book."

Monthly Review, May, 1803.

Of the same booksellers may be had new editions of the following books, by the same author.

	s.	d.
1. ABRIDGMENT OF MURRAY'S GRAMMAR. The *Sixteenth* edition, improved. Price bound . .	1	0
2. ENGLISH GRAMMAR. The *Fourteenth* edition, improved	3	6
3. ENGLISH EXERCISES. The *Tenth* edition . .	2	6
4. A KEY TO THE EXERCISES. The *Ninth* edition, improved	2	0

"Mr. Murray has presented to the public a new edition of his grammar, in which he shows a laudable anxiety to render his book more and more worthy of the high reputation by which it is honourably distinguished."

"Mr. Murray's Grammar, Exercises, and Key to the Exercises, form altogether, by far, the most complete and judicious analysis of the English language, that has hitherto been published. The rules for composition are excellent; the examples are selected with taste and judgment; and the execution of the whole displays an unusual degree of critical acuteness and sagacity."

Annual Review, 1802.

Mr. Murray's English Grammar, English Exercises, and Abridgment of the Grammar, claim our attention, on account of their being composed on the principle we have so frequently recommended, of combining religious and moral improvement with the elements of scientific knowledge. But as it is not a part of our plan, to enter into a particular examination of works of this nature, we shall only say, that they have long been in high estimation.

The late learned Dr. Blair gave his opinion of them in the following terms:—'Mr. Lindley Murray's Grammar, with the Exercises and the Key 'in a separate volume, I esteem as a most excellent performance. I think 'it superior to any work of that nature we have yet had; and am persuaded 'that it is, by much, the best Grammar of the English language extant. On 'Syntax, in particular, he has shown a wonderful degree of acuteness and

'precision, in ascertaining the propriety of language, and in rectifying the 'numberless errors which writers are apt to commit. Most useful these 'books must certainly be to all who are applying themselves to the arts of 'composition.' *Guardian of Education, July*, 1803.

"This Grammar is a publication of much merit, and fully answers the professions in the title. The *Appendix* contains some of the best rules for writing elegantly, and with propriety, that we recollect to have seen."

"We have been much pleased with the perusal of Mr. Murray's "English Exercises." They occupy, with distinguished excellence, a most important place in the science of the English language; and, as such, we can warmly recommend them to the teachers of schools, as well as to all those who are desirous of attaining correctness and precision in their native tongue."

Monthly Review, 1796, 1797.

"This book (English Exercises) has been accidentally mislaid: but we willingly repeat the praise we formerly gave the author for his English Grammar. There is great judgment shown in these Exercises; and, what is no common merit, the greatest perspicuity in the adaptation of the examples to the several rules." *British Critic, November*, 1798.

"These Exercises are in general well calculated to promote the purpose of information, not only with regard to orthography and punctuation, but also in point of phraseology, syntax, and precise perspicuity of composition."

Critical Review, October, 1797.

"The materials of this grammar have been carefully and judiciously selected; its arrangement is distinct, and well adapted to the purpose of instruction; and its expression is simple, perspicuous, and accurate. The *Appendix* contains a great variety of useful instructions on purity, propriety, precision, perspicuity, strength, and elegance of language."

"The examples contained in Mr. Murray's "English Exercises," are selected with great judgment; and are very happily adapted to the purpose of correcting *common* errors in writing and speaking."

Analytical Review, 1796, 1797.

"The principle upon which all the publications of Mr. Murray, for the instruction of the rising generation, are founded, is such as gives him an unquestionable claim to public protection. The man who blends religion and morals with the elements of scientific knowledge, renders an eminent service to society: and where ability of execution is added to excellence of design, as in the present case, the claim becomes irresistible."

Anti-jacobin Review, January, 1804.

"Mr. Murray's Grammar, as well as his other publications, has received the uniform approbation of literary characters and journalists. We do not hesitate warmly to recommend them to the instructers of youth in every part of the United States, as eminently conducive to pure morality and religion, and to the acquisition of a correct and elegant style. They deserve to take place of all other works of the same kind which are now used in our schools."

The American Review and Literary Journal, for July, August, and September, 1801.

"Mr. Lindley Murray's grammar of the English tongue, has grown into high repute. The demand for it is so frequent, that already a *ninth* edition is published. This contains many corrections and additions, by which it is greatly improved, as well as somewhat enlarged. In Great Britain, the sale and circulation are uncommonly rapid and extensive. And as a proof of the good opinion entertained of it in America, the professors of the colleges at New York, at Princetown, and at New Haven, have adopted it as an elementary book of instruction, in their respective seminaries. A work so well calculated to be useful and popular; so judiciously arranged; and executed with so much taste and critical skill; well deserves to be put into the hands of every person who studies the language which it is intended to elucidate."

Medical and literary Repository, for May, June, and July, 1804, *published at New York.*

"Our sentiments, with regard to the omission or insertion of the relative pronoun, are exactly stated by Mr. Lindley Murray, the ingenious author of the best English Grammar, beyond all comparison, that has yet appeared."

Imperial Review, September, 1805.

"We have to close our avowal of the pleasure, with which we have read this excellent work, (the Grammar,) by expressing our entire approbation of the author's *Appendix*; which will enable the student to make a proper use, in composition, of the instructions dispersed through the grammar. It concludes with a serious and affectionate exhortation to youth; which manifests the purity and dignity of the author's principles, as the general execution of his work demonstrates his talents and research. We rejoice that it has attained to so extensive a circulation: and we earnestly recommend it to all, who are desirous of acquiring a clear and comprehensive knowledge of the English language; but more especially to those who are engaged in the grammatical instruction of youth; as we have no doubt that they will derive from it the most valuable assistance to their labours."

Eclectic Review, September, 1805.

5. INTRODUCTION TO THE ENGLISH READER. The *Third* edition. Price, bound, 3s.

"Our pages bear ample testimony, both to the ability and the diligence of Mr. Murray. His different publications evince much sound judgment and good sense; and his selections are very well calculated to answer the intended purpose. What Mr. Murray observes, in his system of rules for assisting children to read with propriety, is worth attention: the precept with which he concludes, is particularly so; 'Find out, and imitate a good example.'"

British Critic, November, 1801.

6. THE ENGLISH READER. The *Sixth* edition. Price, bound, 4s.

"This selection reflects much credit on the taste of the Compiler; and the arrangement of the various pieces is judicious. The preliminary rules for enunciation are useful, and clearly delivered. We therefore recommend this small volume to those who wish to attain, without the help of instructers, the important advantages of thinking and speaking with propriety."

Monthly Review, August, 1799.

"This work may be recommended as a useful companion to the young of both sexes."

Critical Review, July, 1799.

7. THE POWER OF RELIGION ON THE MIND. The *Twelfth* edition improved. Price, bound, 3s. 6d.

"This work, which has been long and justly admired, has, in the last edition, received many alterations and improvements; and, in its present enlarged state, forms, in our opinion, one of the best books that can be put into the hands of young people. The subject is grave and important; but Mr. Murray has rendered it highly interesting and engaging, by a judicious selection of anecdotes and examples; which, by the intermixture of pious reflections, he teaches the reader to apply to his own benefit."

Guardian of Education, August, 1803.

"This judicious biographical selection is already too well known, to stand in need of our recommendation: but we nevertheless avail ourselves of a corrected and augmented edition, *(the twelfth,)* to add our approbation to that which it has justly received, from the most respectable classes of the public."

Eclectic Review, April, 1806.

8. SEQUEL TO THE ENGLISH READER. The *Second* edition enlarged. Price, bound, 4s.

"We notice this useful volume of Mr. Murray, for the sake of the additions and improvements which it has received in this edition. The selections are enlarged by nine different articles; of which it is enough to say, that they display Mr. Murray's taste, judgment, and acquaintance with English literature; and that enlightened regard to religion and morality, which so eminently qualifies him to guide the studies of youth. What, however, chiefly deserves our remark, is an Appendix annexed to this edition, containing Biographical Sketches of the authors mentioned in the "Introduction to the English Reader," the "English Reader" itself, and the "Sequel to the Reader;" with occasional strictures on their writings, and references to the particular works by which they have been most distinguished. These Sketches are uncommonly well done. They form a sort of introduction to Literary History, and Criticism, which must prove both interesting and instructive to the juvenile mind."

Literary Journal, February, 1805.

"We have already borne our testimony to the high merit of Mr. Murray, as an acute grammarian, and as blending in his various works, with uncommon happiness, a delicate and correct taste both in literature and morals. We are pleased, though not surprised, to see that the public has demanded a new edition of the respectable work now before us."

Annual Review, 1804.

"We regard, as a very valuable improvement, the biographical and critical *Appendix*, introduced into this edition of the "Sequel to the English Reader." It contains short, but instructive accounts, of all the authors from whose works both these selections have been formed, those excepted who are yet living. This compilation (the Sequel) appears more free from objectionable passages, and better adapted to the improvement of youth, than any other of the kind which we have seen."

Eclectic Review, June, 1805.

"The second edition of this excellent school book contains the addition of nine extracts selected from Addison, Carter, Hawkesworth, &c. An Appendix also of 62 pages is subjoined, containing Biographical Sketches of the authors from whom this selection is made. These are executed with brevity and neatness.—We have no hesitation in recommending this selection, as the best of its kind."

Critical Review, May, 1805.

9. A First Book for Children. The *Fourth* edition, much enlarged. Price 6d.

"This very improved primmer is intended to prepare the learner for the author's English Spelling-book; and is particularly designed by him, to assist mothers, in the instruction of their young children.—This little volume is entitled to our recommendation." *Monthly Review, April*, 1806.

10. An English Spelling-Book. *Fourth* edition, much enlarged Price, bound, 1s. 6d.

"Mr. Murray has composed one of the best elementary books for children, in the English language." *Critical Review, April*, 1805.

"We have no doubt that teachers may find considerable advantage from adopting the use of this spelling-book." *British Critic, December*, 1804.

"We doubt not that, in process of time, this spelling-book will have as many admirers, as the author's grammar has already obtained."
Imperial Review, October, 1804.

"We can safely recommend this spelling-book, as the best work of the kind which has lately fallen under our inspection."
Anti-jacobin Review, December, 1804.

"We recommend to the public this most important little volume, as the only work with which we are acquainted, in the English Language, for teaching children to read, written by a philosopher and a man of taste."
Literary Journal, November, 1804.

"This is a very neat and useful elementary book. The scale of instruction which the author has exhibited, is accurately graduated. The reading lessons are very appropriate, amusing, and useful. They are likewise free from the taint of the prevailing irreligion.—This author deserves much praise and encouragement, for the pains he has taken in purifying books of instruction: and the English grammar, mentioned in the title of the present work, will establish his character as a writer in this important department of literature."
The Christian Observer, April, 1806.

"This little book is singularly well adapted to answer the purpose for which it is intended; and must be an acceptable present to the teachers of English Youth. Mr. Murray, who has already displayed great skill in the department of instruction, will acquire additional reputation from this manual. The rules for spelling and pronunciation are good; and the Lessons, Examples, and Exercises, are judiciously chosen.—The book is entitled to our recommendation." *Monthly Review, April*, 1806.

Besides the favourable characters of Mr. Murray's works, in the different Reviews, the Proprietors of the copyrights have observed the strong recommendations of them, given by a number of other respectable writers. From some of these authors, they have selected the following sentiments.

"Mr. Murray's Grammar, and Selection of Lessons for reading, are the best in the English language." *Walker's Elements of Elocution. Second edition.*

"Since the first edition of our work, we have seen with pleasure, An English Grammar—English Exercises—and a Key to the English Exercises, by Mr. Lindley Murray." *Edgeworth's Practical Education. Second edition.*

"English Grammar, by Lindley Murray. This is the most complete grammar of our language."

Kett's Elements of General Knowledge. Fourth edition.

"Murray's Grammar, together with his English Exercises and Key, have nearly superseded every thing else of the kind, by concentrating the remarks of the best authors on the subject. They are pieces of inestimable utility."

Evans's Essay on the Education of Youth.

"The best English Grammar now extant, is that written by Mr. Lindley Murray; who, by this publication, and by several others connected with it, and designed as auxiliaries to its principal purpose, has become entitled to the gratitude of every friend to English literature, and to true virtue."

Dr. Miller's Retrospect of the Eighteenth Century.

"By Grammar you have been taught the nature, power, and construction of the English language; and that, not in a superficial manner, but by the most comprehensive system now extant, the larger Grammar of Mr. Lindley Murray; in which the delicacies, refinements, and peculiarities of our language, are inculcated and exemplified."

Dr. Abercrombie's Charge to the Senior Class of the Philadelphia Academy,—published 1804.

"I need not acquaint the public, with the merit and success of Lindley Murray's Grammar; which seems to have superseded every other. Indeed, when we consider the plain simple mode of instruction he has adopted; the extent of observation he has displayed; and the copious variety of illustration he has added; we shall not wonder, that his Grammar has been so universally applauded." *Walker's Outlines of English Grammar.*

Preparing for the Press, by the same author,

INTRODUCTION AU LECTEUR FRANÇOIS.

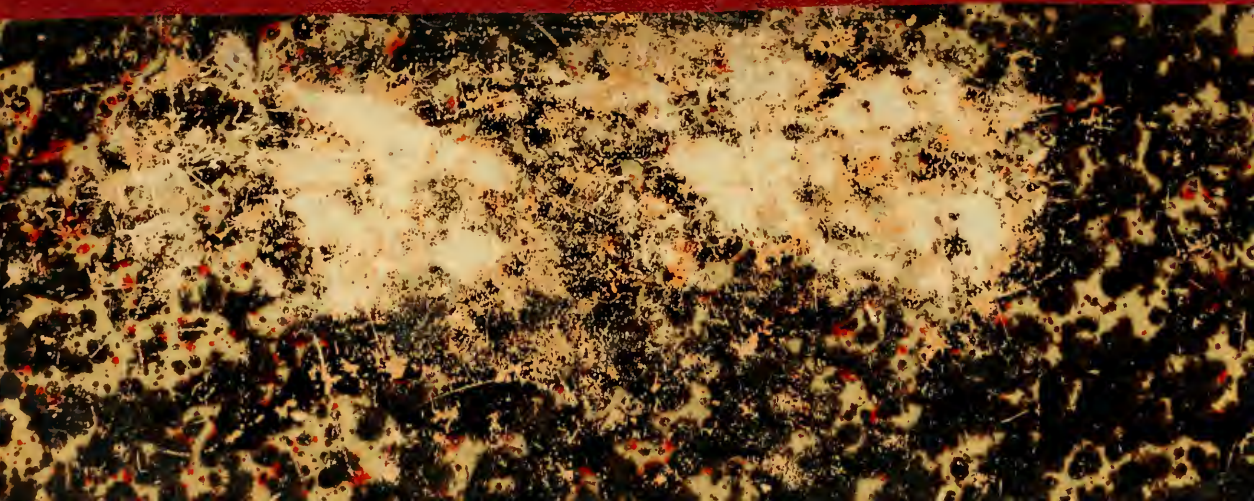
(Printed by T. Wilson and R. Spence, High Ousegate, York.)

458975

LaF.Gr
M9827kx

Murray, Lindley
Lecteur françois. Ed.2,rev. & cor.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED